Titres parus dans la Collection CCME

Chez le même éditeur
- *Anthologie des écrivains marocains de l'émigration,* de Salim Jay. 2010
- *Les chroniques parisiennes,* de Mohamed Bahi. Arabe. 2010
- *Sportifs marocains du monde, histoire et enjeux actuels.* Collectif. Actes du colloque international CCME. 2011
- *Langues en immigration : mutations et nouveaux enjeux.* Collectif. Actes du colloque international CCME. 2011
- *Nul n'attend l'étranger,* de Abdellatif Chaouite. 2011
- *Au fil des livres. Chroniques de littérature marocaine de langue française*, de Abdellah Baïda. 2011
- *Littératures méditerranéennes et horizons migratoires : une anthologie,* de Salim Jay. 2011

Aux Editions Marsam
- *Les vertus immorales,* de Mustapha Kebir Ammi. Traduction Arabe. 2010
- *L'Amérique latine sous une perspective maghrébine,* de Abderrahman Beggar. Traduction de l'Anglais. Arabe. 2010
- *Le statut juridique de l'islam en Europe*. Collectif. Actes du colloque international CCME. 2010
- *Le statut juridique de l'islam en Europe.* Collectif. Actes du colloque international CCME. Arabe. 2011
- *Islam en Europe : quel modèle ?* Collectif. Actes du colloque international CCME. 2011
- *Islam en Europe : formation des cadres, éducation religieuse et enseignement du fait religieux.* Collectif. Actes du colloque international CCME. 2011
- *Anthologie de l'immigration dans le roman arabe,* de Hassan Najmi et Abdelkrim Jouiti. Arabe. 2011

Aux Editions Le Fennec
- *Canada, aller simple,* de Rachida M'Faddel. 2010
- *Envie de Maroc,* de Jamal Belahrach. 2010
- *Le sommeil de l'esclave,* de Mahi Binebine. Arabe. 2010
- *Je hais l'amour,* de Taha Adnan. Bilingue Arabe-Français. 2010
- *C'est par l'autre que l'on se connaît soi-même,* de Yamila Idrissi et Tessa Veirmerein. Traduit du Néerlandais. 2010
- *Actualité de la pensée d'Abdelmalek Sayad*. Collectif. Actes du colloque international CCME. 2010
- *Coffret 4 titres de Mohamed Nedali :* Morceaux de choix, Les amours d'un apprenti boucher (arabe et français) - Grâce à Jean de la Fontaine ! - Le bonheur des moineaux. 2010

Aux Editions Dar al-Ward (Syrie). Arabe
- *Un poète passe,* de Abdellatif Laâbi. 2010
- *Coffret 4 titres de Abdellatif Laâbi :* Les rides du lion - Le fond de la jarre - Le fou d'espoir - Chroniques de la citadelle d'exil. 2010

Aux Editions La Différence (France).
- *Le livre imprévu,* de Abdellatif Laâbi. 2010
- *Coffret 4 titres de Abdellatif Laâbi :* L'oeil et la nuit - Les rides du lion - Le chemin des ordalies - Chroniques de la citadelle d'exil. 2010

Beaux livres
- *Patrimoine mondial de l'UNESCO, les sites marocains.* Editions Gelbart (France). 2009
- *Le Maroc et l'Europe : Six siècles dans le regard de l'autre*. Malika Editions (version arabe) et SOMOGY (version française). 2010
- *Tu en verras de toutes les couleurs : Parcours d'un précurseur de l'art contemporain au Maroc*, de André El Baz. Editions La Croisée des chemins. 2011

SPORTIFS MAROCAINS DU MONDE

HISTOIRE ET ENJEUX ACTUELS

Actes du colloque international
organisé par le Conseil de la Communauté marocaine à l'étranger
Casablanca 24-25 juillet 2010

© La Croisée des Chemins
Immeuble Oued-Dahab - 1, rue Essanâani, Bourgogne - 20050 Casablanca - Maroc
ISBN : 978-9954-1-0346-3
Dépôt légal : 2011MO/0311

© **atlantica**, Biarritz, 2011

ISBN : 978-2-8404-9630-4

Atlantica-Séguier : Paris : 3, rue Séguier – 75006 Paris – 01 55 42 61 40
seguier@atlantica.fr

Catalogue en ligne : www.atlantica.fr

SPORTIFS MAROCAINS DU MONDE

HISTOIRE ET ENJEUX ACTUELS

Actes du colloque international
organisé par le Conseil de la Communauté marocaine à l'étranger
Casablanca 24-25 juillet 2010

SÉGUIER
Paris Biarritz

La Croisée des Chemins
Casablanca

ALLOCUTIONS D'OUVERTURE

Moncef Belkhayat
Ministre de la Jeunesse et des Sports

Monsieur le Président du Conseil de la Communauté marocaine à l'étranger ;
Mesdames et Messieurs ;
Éminents Professeurs et Professionnels ;
Honorables Membres de l'Assistance ;

Il m'est agréable de participer avec vous à l'occasion de cet important colloque international intitulé *« **Sportifs marocains du monde : histoire et enjeux actuels** »*, tout en souhaitant que le thème choisi soit l'objet d'un débat, riche et ouvert, animé par l'aimable participation de cet aréopage d'éminents chercheurs, d'anciennes gloires et professionnels venus de divers horizons.

J'aimerais, tout d'abord, louer, les efforts considérables déployés par le Conseil de la Communauté marocaine à l'étranger, ayant pour mission principale de soumettre à S. M. le Roi Mohamed VI, que Dieu perpétue son règne, des avis consultatifs sur les politiques publiques marocaines concernant l'émigration, et aussi de concrétiser la volonté de notre Souverain, de rendre nos Marocains résidant à l'étranger l'un des leviers majeurs pour un développement humain durable.

Je ne manquerais pas aussi de vous remercier pour le choix pertinent du thème du colloque qui constitue une opportunité pour les experts et les hommes de terrain marocains et étrangers :

– pour présenter leur témoignage en retraçant l'histoire glorieuse de ces stars marocaines qui ont marqué l'histoire du sport national et international ;
– de discuter de la carrière de la nouvelle génération des sportifs marocains à l'étranger et des contraintes qui s'y rattachent ;
– de débattre des moyens susceptibles d'une capitalisation mutuelle de l'ensemble des compétences dont le Maroc dispose à travers le

monde pour assurer une pérennisation de son rayonnement à tous les niveaux ;

– de renforcer les liens de coordination entre tous les intervenants dans ce domaine tellement vital.

Mesdames, Messieurs ;

Il m'échoit en cet heureux et agréable moment de rappeler l'intérêt que mon pays accorde à la promotion du sport sous la conduite éclairée de notre Souverain, que Dieu Perpétue son règne, activité considérée comme moyen d'émancipation socio-éducative et culturelle par excellence de l'individu. Le sport est considéré aussi comme étant un levier majeur du développement durable ainsi qu'un moyen pour conforter la position éminente de notre pays sur l'échiquier international en tant que pays d'ouverture, de démocratie et de tolérance.

Mesdames, Messieurs ;

Les études historiques confirment que les sportifs marocains ont débuté leur carrière sportive et leur exploit à l'échelon international avant 1930, et particulièrement en athlétisme et ce depuis 1918 à l'occasion des compétitions internationales de cross-country ou au championnat du monde militaire quand les Marocains ont démontré leur bravoure non seulement sur le champ de bataille mais aussi leurs prouesses dans les parcours sportifs. Et depuis, un nombre important de Marocains constituaient une pièce maîtresse au sein des équipes nationales des pays amis à l'instar de la perle noire Feu Larbi Benbarek, Hassan Akesbi,…

Il est aussi important de souligner que le Maroc ne faisait pas seulement appel à ses enfants, mais il était aussi une source inépuisable de sportifs talentueux, qui se sont illustrées au niveau du championnat local avant d'attirer l'attention des grands clubs internationaux à l'instar de Krimau, Bouderbala, El Haddaoui, Zaki, Naybet en football, Abderrazak El Allam en volley-ball, etc. Actuellement, nos Marocains sont présents un peu partout dans le monde et constituent la fierté du Maroc. Et je crois que c'est le moment de rendre hommage à ces immigrants d'un genre particulier dont le courage et le talent ont marqué toutes les disciplines.

De même il faut reconnaître que les nouvelles méthodes de détection de jeunes talents et d'entraînement (technique-tactique, médical, psychologique) que dispensent certains pays ont permis de faire émerger de jeunes sportifs talentueux qui ont choisi de renforcer le potentiel humain de nos équipes nationales marocaines dans différentes disciplines

sportives. Néanmoins, les avancées technologiques et la vague de la mondialisation ont eu un impact profond non seulement sur la situation de l'émigration marocaine mais aussi sur le monde du sport devenu au centre de toutes les convoitises, engendrant deux problématiques de grande importance :

– Le statut de ces sportifs qui sont amenés à faire un choix difficile, voire pénible, entre représenter leur pays de naissance lors de grandes manifestations sportives ou défendre les couleurs de leur pays d'origine.
– Les comportements nuisibles aux principes sacro-saints qui constituaient les piliers du mouvement sportif mondial, et notamment avec le recours massif à la naturalisation de nos sportifs, surtout en athlétisme, qui ont succombé aux divers moyens de tentation purement matérielle pour porter le drapeau d'autres nations.

Mesdames, Messieurs ;

Il est communément admis que le rayonnement international d'un pays passe de façon significative à travers les performances réalisées par ses sportifs aux grands rendez-vous planétaires. Conscient de l'importance accrue d'une forte présence du Maroc sur l'échiquier sportif international, et suite aux hautes instructions de S. M. le Roi, le gouvernement marocain a lancé un programme ambitieux de suivi et de préparation des sportifs de haut niveau en perspective de leur participation aux prochains Jeux olympiques 2012. À cet effet, je saisis cette occasion pour lancer un appel à vous tous en vous informant que ce programme concerne tous les Marocains sans aucune distinction, y compris celles et ceux résidant à l'étranger. Dans le même ordre d'idée, il faut reconnaître que, malgré les efforts indéniables fournis depuis des décennies, nous souffrons d'un manque en matière de ressources humaines spécialisées dans les métiers du sport. Nous sommes tous appelés à conjuguer les efforts pour attirer les compétences sportives marocaines résidant à l'étranger pour profiter de leur expertise et de leurs expériences avérées dans le domaine.

Mesdames, Messieurs ;

Je ne pourrai trouver mieux pour clore mon intervention que ce paragraphe, extrait de la Lettre Royale adressée aux participants aux Assises nationales du Sport, qui disait : *« Nous sommes une nation qui aime le sport et qui se mobilise massivement et unanimement pour encourager et porter aux nues ses héros. Elle tire une immense fierté de les voir réaliser tant d'exploits et de voir le drapeau marocain hissé si haut dans les rencontres*

internationales. Le sport joue un rôle essentiel dans l'ancrage des valeurs de patriotisme et de citoyenneté digne, et pour l'édification d'une société démocratique moderne. »

Je voudrais, encore une fois, féliciter les organisateurs de ce colloque et souhaiter le plein succès à vos travaux. Je formule aussi le vœu sincère de voir nos Marocains résidant à l'étranger fortement impliqués dans la nouvelle stratégie du sport pour participer ensemble, à l'édification d'un Maroc moderne, prospère, accueillant et ouvert sur le monde, sous l'égide de notre Souverain Sa Majesté Mohammed VI, que Dieu le Glorifie.

Mesdames, Messieurs, nous vous remercions de votre aimable attention.

Allocution lue par M. Karim Aqary,
Secrétaire général du ministère de la Jeunesse et des Sports

Younès Ajarraï
Président du groupe de travail Cultures, Education, Identités
du Conseil de la communauté marocaine à l'étranger
Coordinateur du colloque

Monsieur le Président du Conseil,
Monsieur le Secrétaire général et représentant de M. le Ministre,
Monsieur le Secrétaire général du Conseil,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Au nom du Conseil et en mon nom personnel, je vous souhaite la bienvenue et me joins au président pour vous exprimer mon sentiment personnel d'émotion et de fierté à accueillir ici à Casablanca, pour la première fois dans l'histoire du Maroc, des générations de grands noms du sport national, passé et présent, des légendes et des champions prometteurs.

Nous sommes ainsi réunis pendant ces deux jours à l'occasion de ce colloque où nous allons certes rendre hommage à ces sportifs marocains du monde, mais aussi retracer l'histoire et interroger l'avenir sur les défis qu'il comporte. Cette rencontre s'inscrit de fait dans la continuité des autres séminaires organisés par notre Conseil, portant sur des problématiques liées aux réalités migratoires marocaines mouvantes d'aujourd'hui : la situation des femmes en immigration et la question de l'égalité des droits, le statut de l'islam en Europe, les réalités actuelles et à venir des travailleurs retraités, la situation de l'apprentissage des langues et des cultures d'origine ou encore l'état de l'offre culturelle dans les pays de résidence… Autant de problématiques qui sont dorénavant au cœur des évolutions que connaît l'immigration marocaine, et qui interrogent les politiques publiques actuelles et futures. Les réponses que vous apporterez à ces questions et les recommandations qui émaneront de vos travaux alimenteront la réflexion du Conseil, censé précisément éclairer ces politiques publiques par des avis consultatifs.

Pour revenir au sujet qui nous préoccupe aujourd'hui, rappelons de prime abord que le sport a ceci de particulier qu'il constitue véritablement un vecteur de lien social dans l'immigration marocaine et un véhicule identitaire. Qui n'a pas cherché à retrouver un groupe de compatriotes pour courir ensemble, nager ensemble dans les piscines, fréquenter des salles de fitness, de boxe ou d'autres arts de combat ou encore – c'est le plus fréquent – jouer au football le dimanche ? Au-delà de la pratique qui reste souvent cantonnée au niveau amateur, ce sont des moments privilégiés de retrouvailles qui sont ici recherchés. De même, le sport comporte des valeurs de rassemblement et de fierté nationale qui peut malheureusement, on le sait trop bien, dégénérer parfois en nationalisme ravageur voire meurtrier que l'on retrouve dans l'immigration à l'occasion des « classicos » du championnat national, des matchs des équipes nationales de football ou des compétitions d'athlétisme, etc. La thématique sportive, ainsi vécue au quotidien par les Marocains du monde, constitue dans ce sens un véhicule important de l'identité, telle que perçue et vécue dans les pays de résidence. Au-delà, le sport est un sujet de consensus par excellence.

Ce n'est pas de ce sport amateur que nous parlerons pendant ces deux jours même si les pratiques amateurs des jeunes nous interpellent. Il s'agit bien ici de contribuer à écrire l'histoire du sport marocain, d'évoquer les trajectoires de vie de ces sportifs marocains du monde et de leur apport d'hier comme celui d'aujourd'hui à cette histoire, des défis et des perspectives qui attendent le Maroc. En effet, l'apport de ces champions au sport national et à l'image du Maroc – de feu Larbi Ben Barek à Marouane Chamakh, en passant par Naoual Moutawakil et Saïd Aouita, ou encore les jeunes champions actuels d'arts martiaux – est à faire connaître aux générations actuelles et futures. Mais ce travail de mémoire doit aujourd'hui être dépassé pour s'inscrire dans l'histoire. Une histoire qui reste à écrire.

Cette histoire s'écrit et s'inscrit aujourd'hui dans une perspective de mutations profondes que connaît la diaspora marocaine. Je retiendrai pour ma part trois aspects majeurs de ces mutations dans leur interaction avec une politique sportive à venir :

• La première mutation est le rajeunissement des populations immigrées, qui pose question dans la mesure où le vivier potentiel de futurs champions devient important pour le Maroc. À l'image de leurs camarades des pays de résidence ou de plus en plus de naissance, nos jeunes excellent aujourd'hui au sein de leurs clubs dans des disciplines diverses, parfois inconnues jusque-là dans les annales du sport national, et bien au-delà des habituels football et athlétisme. Cette nouvelle réalité nous interroge sur la capacité du Maroc à mettre en place des mécanismes de

veille et de suivi de ces graines de champions, qui se comptent par dizaines de milliers.

• L'autre mutation importante de l'immigration marocaine est celle de sa féminisation. Ce phénomène devrait là aussi conduire les pouvoirs publics à faire de la problématique « genre » une véritable préoccupation dans l'élaboration d'une politique sportive d'avenir. Celle-ci devrait tenir compte, au-delà des rares stars féminines actuelles, de la présence de championnes en herbe dans plusieurs disciplines et qui, souvent, font le choix de la nationalité de leur pays de résidence ou de naissance.

• Ceci m'amène à évoquer la troisième mutation de l'immigration marocaine – qui constitue une question centrale pour le présent et surtout pour l'avenir – ; à savoir son enracinement dans les pays de résidence ou de naissance. En effet, pour un grand nombre de ces jeunes, déjà reconnus ou en devenir, issus de parents ou de grands-parents immigrés, mais qui n'ont jamais immigré eux-mêmes, qui sont pour la plupart binationaux, se pose frontalement la question du choix de l'identité ou plus exactement de la nationalité sportive. Souvent, ils sont confrontés très jeunes à ce choix dans leurs clubs qui cherchent à les promouvoir dans les équipes nationales de jeunes. Force est de constater qu'en général le Maroc attend leur éclosion pour s'intéresser à eux et décréter leur *« marocanité »* par un claquement de doigts. C'est ce qui s'est passé pour nombre de footballeurs ces dernières années, et c'est se qui risque de se produire de plus en plus à l'avenir. Nous sommes ainsi tous interpellés, pouvoirs publics, fédérations, dirigeants de clubs et éducateurs, pour chercher les outils susceptibles de pouvoir répondre à cette nouvelle réalité. La promotion de *« l'image Maroc »* auprès de ces futurs champions dépendra des politiques de détection, d'accueil et d'intégration que nous saurons mettre en place. Car, là comme ailleurs, comme dirait le poète, *il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour.* Quelles preuves notre pays est-il prêt à donner aujourd'hui à ses ressortissants à travers le monde ?

Un des objectifs de ce colloque est précisément d'approfondir cette réflexion dans le domaine de la politique sportive et de tracer des pistes qui pourraient servir de recommandations, à même d'alimenter notre Conseil dans la perspective de constituer un avis consultatif sur la question.

En remerciant les sportifs, les chercheurs, les dirigeants, nos partenaires et tous les autres invités d'avoir répondu présents, ainsi que tous ceux qui m'ont aidé à coordonner ce colloque, particulièrement mes amis Naïma Yahi et Yvan Gastaut ainsi que les membres de mon groupe de travail et le personnel du Conseil, je vous souhaite de bons travaux, conviviaux et fructueux.

HOMMAGE À FEU EL HAJ ABDELLATIF EL GHARBI

Mohamed Ben Deddouch
Journaliste, Maroc

J'interviens, encore une fois, aujourd'hui, dans cette cérémonie d'hommage à la mémoire de notre compagnon, ami et camarade de travail durant plusieurs décennies, le speaker à la radio El Haj Abdellatif El Gharbi.

Feu El Gharbi était vraiment une célébrité du monde sportif pour son rôle de pionnier à la R.T.M. (Radiodiffusion-télévision marocaine). Et, au cours des années qu'il y a passées, il est devenu une école en soi, à laquelle beaucoup de jeunes gens avaient proclamé leur adhésion, dont certains sont encore sur le terrain, alors que les circonstances de la vie en ont éloigné d'autres, et que d'autres encore ont été emportés par la mort dans l'éternelle demeure.

El Haj Abdellatif El Gharbi n'était pas uniquement un journaliste sportif travaillant dans la presse et à la radio, comme on serait tenté de la croire ; le défunt avait une activité médiatique extrêmement animée et une forte et large présence sur toute la place. Et si je dois applaudir le Conseil de la Communauté marocaine à l'étranger et le congratuler pour avoir choisi de rendre hommage aujourd'hui à notre cher défunt dans le cadre d'une telle manifestation consacrée au rôle tenu par les sportifs marocains à travers le monde ; si je dois applaudir comme j'ai applaudi il y a quelques semaines pour une cérémonie du même genre que l'Association marocaine de la presse sportive avait organisée à Rabat ; je me trouve obligé de m'interroger sur la raison de l'apathie dont les médias, radio et télévision, comme le ministère de la Communication font preuve, comme si El Haj El Gharbi n'en avait jamais été un des éléments les plus actifs et les plus efficients durant de longues années, et comme s'il n'avait nullement contribué à l'animation, voire la constitution de l'activité médiatique sportive dans notre pays.

En tout cas, notre cher disparu a quitté cette demeure éphémère en laissant derrière lui d'agréables souvenirs, gardés pas les confrères qui l'ont côtoyé durant des décennies à la R.T.M. Autant que par tous ceux qui avaient été ses collaborateurs dans d'autres domaines et dans divers départements ministériels.

Je suis d'autant plus reconnaissant aux organisateurs de cette manifestation que je considère ma présence ici et maintenant comme une expression de fidélité envers un homme qui a symbolisé sa vie durant l'expression du professionnel authentique ; un excellent journaliste et un rédacteur éprouvé, maîtrisant le français autant que l'arabe ; au point que le nom d'Abdellatif El Gharbi était devenu synonyme de professionnel des médias sportifs, dont la mémoire emmagasine l'histoire du sport, de toute son évolution et tous les noms de ses célébrités.

J'espère que vous me pardonnerez d'avoir apporté à votre honorable assemblée une collection de photographies où apparaît notre cher défunt à travers plusieurs étapes de sa carrière professionnelle à la radio, une carrière pleine d'action et de vitalité.

Sur la première image, il apparaît au milieu d'un groupe de confrères à la radio dans les années 1940. La radio se trouvait alors dans l'édifice du ministère des P.T.T. à Rabat, sur ce qui allait s'appeler le Boulevard Mohamed V. Lorsque, à mon tour, j'arrivai à la radio au début des années 1950, j'y rencontrai notre cher défunt, et ce fut le départ d'un itinéraire médiatique commun où nous avions travaillé, avec d'autres confrères, qui étaient autant de pionniers dans les différents domaines de la radiodiffusion, à consolider les étapes accomplies en matière de travail médiatique radiodiffusé. Parce que nous étions convaincus que le travail à la radio est une affaire d'art et de création avant tout.

Sur la deuxième photo, on voit feu Abdellatif El Gharbi au service Information, dont il était le rédacteur en chef aux débuts de l'Indépendance, dirigeant en même temps les sections arabe et française. Sur une autre image, on le voit au studio de la radio avec un groupe de journalistes-radio qui y avaient tenu un rôle de premier plan : Ahmed Rayyan et Mohammed El Majdouli, Dieu leur prête vie.

Nous étions habitués à rencontrer le défunt dans les couloirs et les ailes des locaux de la radio, dans son costume élégant, coiffé de son fez (tarbouch) qui ne le quittait jamais. Le fez était à l'époque aux yeux de bien des compatriotes une marque supplémentaire d'élégance de celui qui le portait. Mieux encore… Qu'il me soit permis à ce propos de rappeler que les ministres des quatre premiers cabinets formés après l'Indépendance, à savoir les deux cabinets M'barek El Bekkay, le cabinet

Ahmed Balafrej et le cabinet Abdallah Ibrahim, étaient des ministres « entarbouchés ». On peut observer cela sur les photographies que les membres de ces cabinets avaient prises lors de leur installation avec le Roi et moujahid Mohamed V, Dieu bénisse sa mémoire.

Une autre image montre feu El Gharbi à Paris avec les hommes de presse internationale, en train d'enregistrer la déclaration du Roi Mohamed V à Orly, au moment de prendre l'avion qui devait le ramener dans son pays à l'issue des négociations franco-marocaines ayant mis officiellement fin au Protectorat français.

Nous avions à maintes reprises conjointement couvert les mémorables festivités populaires qu'abritaient quotidiennement le Méchouar et les environs du Palais royal au retour d'exil de Mohamed V. Le 18 novembre 1956, première célébration de la Fête du Trône consécutive au retour d'exil de Mohamed V, nous étions trois journalistes au Palais royal : Abdellatif El Gharbi, Mamoun El Fassi et votre serviteur, entourant le Roi Mohamed V tenant dans ses bras la petite Princesse Lalla Amina, à laquelle nous faisions des câlins. Le sourire du Roi et de la petite Princesse sont bien perceptibles, de même que nos visages respirant la joie et le bonheur. Voilà ce que montre cette image.

Des temps bien révolus, dont il ne reste après des décennies que des souvenirs heureux, Dieu en soit loué.

À la fin de mon allocution, permettez-moi, tout en implorant la Miséricorde du Tout-Puissant sur notre confrère Abdellatif El Gharbi, de prier aussi pour son frère Ahmed El Gharbi, l'autodidacte qui a su inscrire, lui aussi, son nom pour la postérité dans les annales du journalisme radiophonique sportif de notre pays. Et qu'il me soit permis, encore une fois, de prier également pour d'autres confrères avec lesquels nous avons vécu durant des décennies et accompli vivement, sérieusement et fièrement notre mission médiatique avant que la mort ne les ait soustraits pour la demeure éternelle : Mohamed Bennani, Benaïssa El Fassi, Mohamed Hassan Errami, Larbi Sqalli, Mohamed Jad, dont vous vous rappelez, peut-être, encore les noms… La liste est bien longue. Et nous sommes à Dieu, et c'est à Lui que nous revenons.

PARTIE I

PARCOURS PIONNIERS

LARBI DE MARSEILLE
regards de la presse marseillaise sur « La Perle noire » de Casablanca

Laurent Bocquillon
Doctorant, Université de Nice, France

L'arrivée à Marseille

Quand Larbi Ben Barek débarque du Djenne à la fin du mois de juin 1938, il n'est pas un inconnu pour les dirigeants marseillais qui voulaient déjà le faire venir l'année précédente. Sa première impression n'est pas des meilleures : il trouve les couleurs de Marseille « sombres et sales »[1]. Mais bien vite, installé dans le 7e arrondissement de la ville, boulevard de la Corniche, Larbi Ben Barek s'habitue à son nouvel environnement.

Si c'est du Sud du protectorat que partent nombre de migrants (le Sud n'est pacifié qu'en 1936 et le résident général Lyautey préférait favoriser les migrations depuis ces régions méridionales qui étaient des foyers de résistance)[2], Larbi Ben Barek quitte Casablanca et l'US Marocaine pour venir tenter sa chance à l'OM. Celui qui réparait des moteurs pour 20 francs par jour traverse la Méditerranée pour venir gagner 3 000 francs par mois[3]. À la différence des joueurs venant d'Algérie, Larbi Ben Barek ne peut compter, pour faciliter son acclimatation, sur une colonie marocaine nombreuse. En effet, on ne compte que 12 à 15 000 Marocains en France en 1937, et seulement 150 dans les Bouches du Rhône (surtout à Marseille et à Gardanne)[4]. Souvent employés dans les mines, dans la métallurgie ou l'industrie automobile, les Marocains sont peu nombreux à Marseille : on les trouve principalement dans les raffineries Saint Louis (de loin le groupe le plus nombreux), les huileries, à la Compagnie des Docks et Entrepôts ou à la Compagnie des Grands Travaux du Port et de la Jetée.

---

1. F. Thébaud, *Le miroir des champions n° 3, Miroir Sprint,* 1947.
2. E. Atouf, *Aux origines de l'immigration marocaine en France*, Connaissances et savoirs, Paris, 2009.
3. F. Thébaud, *op. cit.*
4. J. Ray, *Les Marocains en France*, éd. Maurcie Lavergne, Paris, 1937.

À Marseille, si rares sont les Marocains, nombreux sont les joueurs qui viennent d'Afrique du Nord[5]. Selon Jacques de Ryswick, *« l'OM avait entrouvert le réservoir nord-africain dans lequel il devait désormais puiser à pleines mains, après avoir frayé à l'ensemble du football français le chemin de cette source généreuse et tonifiante »*[6]. Il est à noter que l'arrivée de Ben Barek à Marseille et de Firoud à Toulouse en 1938 marque la fin des arrivées de joueurs coloniaux pendant une année ; la commission du professionnalisme interdisant de recruter dans ces territoires, considérant cette pratique comme un pillage.

En effet, ce qui caractérise l'effectif olympien d'avant-guerre, ce n'est pas tant le nombre de ses étrangers (ils sont limités alors à deux par équipe), mais le nombre de joueurs venant d'Afrique du Nord et surtout d'Algérie : lors de la saison 1937-1938, l'OM recrute sept nouveaux joueurs dont cinq viennent d'Algérie ; et lors de la saison suivante, sur les 8 recrues, quatre viennent encore d'Algérie. L'origine de ces recrues peut s'expliquer par le développement avancé du football en Algérie. Paul Dietschy a montré le rôle important de la métropole dans le développement du football dans les colonies françaises[7]. Ainsi, lors de la saison 1937-1938, l'Algérie, avec les ligues d'Alger, de Constantine et d'Oranie compte environ 11 200 licenciés ; ce qui en fait la sixième ligue de France de par les effectifs, alors que la ligue du Maroc ne compte, elle, qu'environ 3 250 licenciés. Mais, c'est grâce à ses quarante trois clubs affiliés en 37-38 que le football marocain a fourni au football français des joueurs talentueux, et notamment Larbi Ben Barek.

Si on peut classer les migrations des footballeurs issus des colonies françaises en quatre classes, Larbi Ben Barek appartient sans nul doute à celle que M. Taylor et P. Lanfranchi[8] nomment *« star immédiate »*. Cette

---

5. S. Mourlane, « L'OM, un club aux couleurs de l'immigration maghrébine à Marseille ? », *Migrances,* 1er trim 2008, n° 29

6. J. de Ryswick, *100 000 heures de football,* La Table ronde, Paris, 1962, p. 106.

7. P. Dietschy et D. Kemo-Keimbou, L'Afrique et la planète football, Paris, EPA Eds, 2008

8. P. Lanfranchi and M. Taylor, *Moving with the ball, the migration of professional footballers,* BERG, Oxford, 2001. Les auteurs regroupent les migrants africains en quatre catégories : la première, celle des joueurs qui étaient déjà des vedettes dans leur pays et qui ont accepté des conditions moins favorables en France (semi-pro…) mais qui espérer faire une belle carrière en Europe et s'élever ainsi socialement. La seconde catégorie regroupe un grand nombre de joueurs qui vinrent en Europe, mais pas seulement pour le football ; certains vinrent y faire des études ou pour le travail, ce qui les poussa parfois à abandonner le football. Troisième catégorie, dans laquelle on peut placer LBB, celle des migrants économiques qui devinrent des footballeurs professionnels dans leur pays d'accueil. Enfin, quatrième catégorie, celle des jeunes joueurs africains recrutés tôt et qui parfont leur apprentissage du football dans les équipes de jeunes en Europe.

« starisation » est en effet très rapide. Si Larbi Ben Barek est en photo dans *Marseille Matin* quatre jours après son arrivée, il est présenté comme la *« nouvelle vedette marseillaise »* le 12 juillet, et c'est lui que le dessinateur S. Tick choisit pour représenter l'OM avant le match amical contre le Concordia Bâle[9]. Dès les premiers matchs amicaux, il fait étalage de sa classe et de l'étendue de ses qualités : *« Ben Barek, lui, est immédiatement l'attraction du match. Son aisance, sa précision, son activité, son sens de la place comblent d'aise les supporters de l'équipe marseillaise. L'OM tient en lui le digne successeur de l'éblouissant Bastien »*[10]. Ce premier match face à Alès semble avoir convaincu même les plus difficiles.

En effet, Larbi Ben Barek arrive dans un club qui a des ambitions (l'OM vient de remporter la Coupe de France), mais qui perd de nombreux joueurs (Zatelli, Bastien, Ben Bouali, l'entraîneur Eisenhoffer, changement de président et de comité général suite à l'affaire des fausses réformes). Il devient vite le « sauveur », celui qui fait gagner l'équipe, à tel point que sans avant-centre, l'OM va le tester à ce poste pendant plusieurs matchs. Il débute à ce poste en match amical contre les Anglais du Destroyer HMS Barem. Son match contre le Concordia Bâle le 21 août *« déchaîne l'admiration bruyante de la foule »*. Loin d'être mauvaises, ces prestations ne sont pas excellentes ; elles n'égalent pas celles qu'il produit en tant qu'inter, et c'est à ce poste que Larbi Ben Barek va donner son meilleur rendement dans l'équipe olympienne. Pourtant, l'entraîneur Eisenhoffer met du temps à le stabiliser à cette place. Après le premier match officiel contre le Racing Club de Paris, match durant lequel il marque deux buts et réalise une passe décisive, la presse marseillaise reconnaît que c'est de lui que dépend le rendement de l'attaque phocéenne, tout en concédant que c'est en tant qu'inter qu'il rendrait les plus précieux services. Dès lors commence la course aux qualificatifs, qui comme on va le voir est très différente de celle que l'on peut trouver dans la presse parisienne.

Le joueur

« Larbi fut la grande attraction marseillaise de l'immédiat avant-guerre. Certains spectateurs ne se dérangeaient que pour le plaisir d'assister à quelques uns de ses tours de passe-passe »[11]. Cette phrase de Victor Pironi résume le succès qu'a rencontré l'enfant de Casablanca à Marseille. Selon

9. *Petit Provençal*, 20 août 1938.

10. *Petit Provençal*, 8 août 1938.

11. V. Pironi, *L'Olympique de Marseille, Droit au but, Marabout, Verviers*, 1971, p. 62

lui, aucun Marseillais de plus de cinquante ans n'a pu être étonné par le talent du Roi Pelé car ceux-ci avaient vu jouer un joueur encore plus fort que l'international brésilien. Ses dribbles, son shoot, ses feintes, ses déplacements font vite de lui un virtuose que le public se met à ovationner à chaque occasion.

On se rend compte en analysant la presse marseillaise que celle-ci échappe à l'utilisation de stéréotypes et de préjugés que l'on peut rencontrer ailleurs. En effet, dans le *Petit Provençal,* on peut lire les commentaires d'un journaliste fivois après un match réussi de Ben Barek. Celui-ci, après l'avoir présenté comme *« ce noir »*, n'hésite pas à le comparer à un singe ; un journaliste lensois le présente comme un *« coloured man »*. La presse marseillaise, elle qui l'a adopté dès le premier jour, n'a jamais recours à ce type de propos. Si Ben Barek convainc très vite, certains sceptiques attendent de voir quelles sont ses dispositions défensives, craignant qu'il ne soit trop porté vers l'attaque. Mais la rencontre avec Vilmos Zsigmond, son entraîneur à l'USM de Casablanca, avait permis à Ben Barek de se familiariser avec la tactique européenne et ses subtilités. Ainsi, on découvre que lors d'un match amical à la fin du mois d'août 1938, il se livre *« à des interventions dangereuses ou pour le moins fort irrégulières »* et on lui conseille de *« revenir sans tarder aux principes intangibles d'un jeu loyal et sans truquage »*.

Ainsi, alors qu'on craignait qu'il ne lui faille une phase d'acclimatation au football continental, Larbi Ben Barek semble avoir compris toutes les ficelles de son nouveau métier. C'est alors qu'il donne le meilleur de lui-même, qualifié tantôt de *« footballeur de grande classe »*, tantôt de *« vedette du ballon rond »*. Après le match remporté six buts à zéro contre Roubaix au début de l'année 1939, le journaliste du *Petit Provençal* le qualifie de *« roi du terrain […] Jouant en grand artiste du ballon rond, il réussit avec un égal bonheur toute la gamme du jeu : passes savantes, dribblings déconcertants et shoots très purs »*[12].

Pourtant, au début du mois de novembre 1938, Jean Javelot du *Petit Marseillais* trouvait encore Ben Barek trop compliqué et trop indécis. Quelques semaines plus tard, le même journaliste reconnaissait que l'inter marseillais n'avait plus rien à apprendre du football professionnel, ayant su beaucoup travailler et tenir compte des critiques pour progresser. Si elle peut sembler anodine, cette remarque n'en est pas moins très intéressante car elle va à l'encontre des préjugés selon lesquels les joueurs africains sont naturellement doués et peu enclins au travail.

12. *Le Petit Provençal*, 16 janvier 1939

D'autre part, on peut lire aussi dans la presse marseillaise que Ben Barek effectue un gros travail pour l'équipe, n'hésitant pas à venir défendre. Mais bientôt, cette faculté à savoir tout faire semble mettre Larbi Ben Barek au dessus du niveau de ses coéquipiers. Lors d'un match à Roubaix, *« Ben Barek, qui en fut la vedette, se dépensa énormément pour ses couleurs, mais son jeu d'équipe souffre de la virtuosité, ses partenaires ne comprenant pas assez vite sans doute, n'arrivent pas à se mettre en bonne position pour recevoir ses passes »*[13]. Ainsi, *« l'acquisition de valeur de l'équipe »* comme le présente le Petit Provençal est un joueur complet, excellent constructeur de jeu et inter très appliqué dans son placement et ses devoirs collectifs, qui par le panel de ses qualités ne pouvait qu'attirer la crainte de ses adversaires.

L'affaire Ben Barek

Si impressionnant dans ses prestations, Larbi Ben Barek semble commencer à faire peur aux adversaires de l'OM. Ainsi, au début du mois de novembre 1938, à quelques jours du match contre le grand rival sétois (qui terminera d'ailleurs champion devant l'OM), le président languedocien Bayrou n'hésite pas à remettre en cause la nationalité de Ben Barek et pose des réserves. Depuis le début ce cette saison 1938, l'OM peine à trouver la bonne formule. Depuis 1938, la FFFA a limité à deux le nombre d'étrangers autorisés par équipe ; or, l'OM en possède trois qui sont des titulaires en puissance : le gardien brésilien Vasconcellos, le Suisse Bruhin et l'Allemand Heiss de la Légion étrangère.

Alors que l'OM cherchait à faire naturaliser ce dernier, Bayrou profite que Larbi Ben Barek n'a pas fait son service militaire en France pour lancer une polémique sur sa nationalité[14] et rappeler à l'OM les errements de ses joueurs. Pour l'une des très rares fois, la presse marseillaise reconnaît que Larbi est Marocain, il possède un passeport chérifien avec la nationalité marocaine[15]. Comme le note le journaliste du *Petit Marseillais,* cette situation est équivoque et renvoie à la situation des Marocains et des Tunisiens qui venaient s'installer sur le Continent. Considérés comme « protégés » français mais aussi comme étrangers sur le marché du travail, Marocains et Tunisiens devaient avoir séjourné de 10 à 15 ans en France, s'y être battu et être venu s'y installer depuis 10

13. *Le Petit Marseillais*, 14 fevrier 1939.

14. Affaire des fausses réformes.

15. *Le Petit Marseillais,* 12 novembre 1938.

ans, être marié à une française ou veuf de celle-ci avec des enfants pour pouvoir obtenir la naturalisation. Toutefois, à la différence d'autres migrants, les Marocains et les Tunisiens obtenaient une « carte d'identité Protégé Français », carte valable durant toute la durée du séjour en France.

Face à cette situation inédite, la Fédération prit la bonne décision de laisser jouer Larbi Ben Barek avec sa licence française portant mention de sa nationalité marocaine. Bien lui en prit car quelque semaines plus tard, l'inter marseillais honorait sa première sélection sous le maillot tricolore contre l'Italie à Naples.

L'équipe de France

Ainsi, deuxième *« joueur noir »* après Raoul Diagne à porter le maillot tricolore, Larbi Ben Barek met vite un terme à la polémique créée par Bayrou. Si la presse parisienne s'émeut de la très bonne performance de Larbi Ben Barek contre la Squadra en ce mois de novembre 1938, il n'en est rien pour les différents quotidiens marseillais. « La vedette » de ce match a convaincu la presse phocéenne depuis bien longtemps sur ses aptitudes à pouvoir aider Aston, Veinante et compagnie. Jean Javelot de *Marseille Matin* n'hésite pas à parler au nom de ses confrères : *« Pour nous qui connaissons le magnifique joueur Nord-Africain, il ne fait pas de doute que sa présence dans les rangs tricolores ne peut que renforcer le Onze »*. En effet, cela fait plusieurs semaines que les journalistes marseillais prédisent à leur joueur un destin en bleu, reconnaissant ainsi sa nationalité française.

Dès les premiers matchs de championnat, on peut lire dans la presse marseillaise que Larbi Ben Barek est destiné à une grande carrière. Dès le 13 septembre, le même quotidien soulignait, alors que l'OM se cherchait encore un avant-centre et testait Larbi Ben Barek, que celui-ci serait un inter rapidement international. Même les journalistes qui découvrent l'inter marseillais semblent très vite voir l'énorme potentiel du joueur. Ainsi un journaliste rouennais après la victoire de l'OM : *« M. Gaston Barreau a là un intérieur tout trouvé pour l'équipe tricolore »*[16]. Malgré la défaite à Naples, il se montre très à son avantage, la presse italienne n'hésite pas à le comparer au magicien uruguayen Andrade.

Dès lors, les journalistes marseillais sont très fiers de présenter Ben Barek comme leur « international » ou un peu plus tard comme leur

16. *Le Petit Provençal*, 25 octobre 1938.

« héros de France – Pologne »[17]. En effet, c'est surtout lors de sa sélection suivante, contre la Pologne, que le Marseillais de Casablanca finit de convaincre les derniers sceptiques le 22 janvier 1939. Il forme avec Zatelli, qu'il avait remplacé à l'US Marocaine en 1935 et avec qui il avait joué quelques matchs sous le maillot olympien, un duo insaisissable. On peut lire dans le *Petit Provençal* du 23 janvier 1939 que Larbi Ben Barek a *« déchaîné l'enthousiasme par la précision et la facilité de son jeu »*, récoltant les ovations du public parisien à sa rentrée au vestiaire. Dès le lendemain, le quotidien *l'Auto* lance un concours pour lui trouver un surnom[18], et Larbi devient *« La Perle Noire »*. Ou plutôt il le devient officiellement. En effet, sur la Canebière, le jeu des surnoms est commencé depuis bien longtemps.

Considéré comme un « diable noir » par les journalistes parisiens après le match international contre la Pologne ou par le correspondant du *Petit Marseillais* à Rouen le 24 octobre, les premières métaphores marseillaises montrent à quel point Larbi Ben Barek est devenu un joueur très précieux pour l'OM, notamment dans le *Petit Provençal* qui parle déjà de *« perle noire »* le 3 octobre 1938, ou encore de *« merveille noire »*[19]. C'est certainement dans ce même quotidien daté du 30 janvier 1939 que la course au surnom est la plus marquante : *« Le brun Ben Barek fut le héros du match. Très acclamé dès son entrée sur la pelouse, le "diamant noir" marseillais brilla de mille feux, dribblant, jonglant, servant, shootant à merveille et dominant de plusieurs coudées les mineurs lensois qui faisaient figure de nains… autour de notre Blanche Neige ».*

À partir du 8 février 1939, pour les amateurs de football en France, Larbi Ben Barek devient « la perle noire » qu'il est déjà depuis longtemps à Marseille.

Larbi Ben Barek revient à Marseille à l'été 1939 et re-signe pour un an avec le club olympien. Mais bien vite, la situation internationale stoppe le championnat de France. Pour peut-être éviter de subir le même sort que ses compatriotes, il rentre au Maroc dès le mois de septembre d'où il écrit un message aux lecteurs de Football Rossini dans lequel il dit son bonheur de retrouver son Maroc natal mais aussi sa hâte de revenir en France quand le calme sera revenu. Il reviendra à l'OM en septembre 1945, mais pour être transféré au Stade Français au mois de

17. *Le Petit Provençal,* 30 janvier 1939.

18. C. Boli, « Larbi Ben Barek : la première vedette maghrébine du football français », *Migrances,* 1er trim 2008, n° 29

19. *Le Petit Provençal*, 29 janvier 1939

novembre, dans une forme d'indifférence que l'on doit sans doute au conflit. Toutefois, Larbi Ben Barek reviendra à Marseille en 1954 pour offrir une finale de Coupe de France au public marseillais.

Le parcours de Larbi Ben Barek montre l'identité plurielle de ce gamin de Casablanca, ce Marocain de l'équipe de France qui deviendra aussi le trait d'union entre l'Espagne et le Maroc quelques années plus tard. Les quelques remarques précédentes montrent combien Larbi Ben Barek a été très vite accepté par les Marseillais. Dans cette ville cosmopolite qualifiée de « capitale d'empire »[20], il est venu apporter sa richesse et s'est fondu dans l'univers marseillais. Loin des préjugés et des préconçus trop souvent utilisés par une partie de la presse de l'époque, les journalistes marseillais ont vite fait de Larbi un Marseillais de l'autre rive, comme l'OM et la ville en comptaient déjà beaucoup.

20. La ville est proclamée « capitale d'empire » à l'occasion de la première grande exposition coloniale de 1906.

MARCEL CERDAN
le « Bombardier marocain », champion du monde

Stanislas Frenkiel
Historien, Université Paris-Sud XI, France

Originaire du Maghreb, Marcel Cerdan (1916-1949) y grandit et y est formé. Marcel Cerdan est un champion à l'échelle locale, nationale et internationale. Algérien et Marocain, Marcel Cerdan va représenter et faire briller la France en boxe, même s'il est un footballeur assez prometteur. Il joue en tant que cadet dans le club de la Banque Union Sport (B.U.S.), une filiale de la Banque d'Etat du Maroc. Sur le terrain du camp Turpin, un terrain vague de la B.U.S., il évolue au poste d'inter droit ou gauche. Il participe notamment au Parc Lyautey, le grand stade de Casablanca, en lever de rideau de la rencontre France B-Maroc, le 11 avril 1937, à la victoire de son club contre l'U.S. Marocaine de la « perle noire » Larbi Ben Barek, qui à cette occasion est repéré par les dirigeants de l'Olympique de Marseille. Mais c'est en boxe qu'il connaîtra la gloire et les honneurs, de victoires en victoires, de titres en titres.

Deux chiffres pour commencer : sur 123 combats, Marcel Cerdan, double champion d'Europe des poids Welters (mi-moyens) en 1939 et 1942, champion d'Europe des poids moyens en 1947 et champion du monde des poids moyens (en 1948), en gagne 119. Jamais, il ne subira de K.-O.

Dans un premier temps, je présenterai la vie et la trajectoire de Marcel Cerdan. Puis, dans un second temps, je reviendrai sur son mythe. Enfin, les représentations de la presse métropolitaine à son égard seront évoquées.

I. Marcel Cerdan, une destinée exceptionnelle

Marcel Cerdan naît le 22 juillet 1916, en Oranie, à Sidi-Bel-Abbès, à l'ouest de l'Algérie. Il est le fils cadet d'une famille pauvre de cinq enfants. En 1922, les Cerdan s'installent à Casablanca, espérant trouver un meilleur avenir. Marcel a 6 ans. Casa, ville d'espérance pour la famille Cerdan *« extrêmement pauvre*[1] *»*, qui fuit la misère noire des taudis algériens de Sidi Bel Abbès. Malgré l'exil, comme l'écrit Jean-Claude Loiseau qui a réalisé sa biographie, *« l'îlot misérable dans le quartier Cuba ressemble à tout sauf à l'antichambre du bonheur annoncé »*[2]. Même si elle est aussi dure qu'en Algérie, la vie est plus chaleureuse au Maroc. Comme ses 3 autres frères et sa petite sœur, il bénéficie de la nationalité française. En effet, en 1889[3], ses grands-parents de souche espagnole[4], par *« une loi dite de naturalisation automatique des enfants d'immigrés qui ne la refusent pas explicitement*[5] *»*, obtiennent officiellement la citoyenneté française.

Mais qui l'amène à pratiquer la boxe, ce sport populaire, par le faible investissement matériel qu'il implique ? La médiation des hommes de la famille. Marcel Cerdan est contraint d'abord de *« mettre les gants »* dans l'arrière salle du café de la T.S.F. tenu par un père toujours autoritaire, souvent tyrannique, rarement affectueux. Il lui est impossible d'échapper à l'implacable *« loi paternelle »*[6]. *« Et cette loi sent la transpiration et ressemble à un carré entouré de douze cordes »*[7]. Antoine Cerdan est donc le *« premier supporter, le premier entraîneur et le premier manager*[8] *»* de son fils qui le craint. Lucien Roupp sera le second. Dirigeant un gymnase au garage Drude de Casablanca, il protège habilement Marcel, alors âgé de seize ans, des diktats paternels. Une relation de confiance naît : elle dure une douzaine d'années[9] pendant lesquelles le boxeur sera

---

1. Loiseau Jean-Claude, *Marcel Cerdan*, Paris, Flammarion, 1989, p. 51.

2. *Ibid.,* p. 52

3. Nicolas Bancel et Pascal Blanchard précisent que le décret-d'application de cette loi est *« adopté en 1897 »*. Bancel Nicolas et Blanchard Pascal, « Civiliser : l'invention de l'indigène » in Blanchard Pascal et Lemaire Sandrine, *Culture coloniale La France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Autrement, 2003, p. 159.

4. *« Le nom Cerdan provient de la terre de ses ancêtres, la Cerdagne, une région âpre posée à cheval sur la frontière franco-espagnole ». Loiseau Jean-Claude, Marcel Cerdan, op. cit.*, p. 50.

5. *Ibid.,* p. 51.

6. Loiseau Jean-Claude, *Marcel Cerdan, op. cit.*, p. 55.

7. Margot Olivier, Susic Zlatko, Vella Christian, *La légende de Marcel Cerdan*, Paris, Éditions de l'Amitié, 1987, p. 49.

8. *Ibid.,* p. 45.

9. En 1948, Jo Longman devient le nouveau manager de Marcel Cerdan.

écouté, formé, managé et amené à remporter les plus prestigieuses joutes européennes… Il va vivre par l'excellence de ses résultats une promotion sociale en quittant le Maroc qui était un protectorat français depuis 1912.

Sa venue en métropole, à Paris où il a posé ses valises en octobre 1937, peut être vue comme une forme de reconnaissance de son potentiel par le monde sportif. Son installation s'accompagne de toutes les espérances : être fier pour ses parents restés au « pays », être fier pour soi, « percer » face à de nouveaux concurrents, acquérir de la visibilité médiatique, devenir le champion de sa catégorie, être désigné comme tel, gagner de l'argent… Désormais, il s'agit de vivre sans se priver, d'exister pour et par sa passion, de jouir d'une liberté récompensant les sacrifices passés, présents et futurs.

Marcel Cerdan enchaîne les victoires, gagnant ainsi des bourses de plus en plus élevées. Il les réinvestira d'ailleurs au pays où il deviendra propriétaire foncier. Après avoir gagné son premier titre de champion de France contre l'Algérien Omar Kouidri le 21 février 1938 au Stade Philip de Casablanca devant 10 000 spectateurs, il se voit affublé d'un surnom qui le suivra : le *« Bombardier marocain »*. Les supporters en folie bloquent les rues de Casablanca la moitié de la nuit. Mais après être devenu champion d'Europe des poids Welters en 1939 à Milan contre l'Italien Saverio Turiello, il va traverser difficilement la seconde guerre mondiale.

Le 3 septembre 1939, au moment où la France déclare la guerre à l'Allemagne nazie, il est au sommet de son art. Comment traverse-t-il ce conflit ? Dans la marine à Casablanca. Malgré l'obtention de quelques permissions, il voit sa carrière lourdement ralentie. Difficile désormais de se déplacer et de rencontrer des adversaires étrangers… 11 juillet 1940, après la débâcle, l'Etat français du maréchal Pétain est créé. La guerre est-elle finie ? En métropole, sans aucun doute : les troupes militaires africaines sont dissoutes. La vie sportive instrumentalisée peut reprendre ses droits. Malgré ses incessantes demandes, Marcel Cerdan ne peut se rendre aux Etats-Unis. Traverser l'Atlantique et combattre les plus illustres champions – tel le triple champion du monde Henry Armstrong – reste un rêve. Le régime pétainiste a tant besoin de ce double champion d'Europe pour illustrer sa propagande… En ces temps de privations, le boxeur s'exhibe là où il lui est possible de retirer des gains, les plus infimes soient-ils : d'Alger à Paris en passant par Marseille, de continuels allers-retours.

8 novembre 1942, une masse sombre et silencieuse de bateaux à l'horizon. L'Afrique du Nord est reconquise par les alliés. Marcel Cerdan est

de nouveau affecté à la base maritime de Casablanca, puis remporte les tournois Interalliés d'Alger et de Rome, en février et en décembre 1944. Ce sont donc les Américains qui viennent à sa rencontre : enthousiasmer les troupes et se montrer sont bien deux de ses objectifs. L'estime des Gi's touche véritablement celui qui s'oppose au despotique régime de Vichy qui le privait de ses libertés.

La Seconde Guerre mondiale implique pour ce champion un entracte sportif, même s'il devient champion d'Europe des poids Welters en 1942 contre l'Espagnol José Ferrer. Il se sent oppressé par le temps : à vingt-huit ans passés, il doit rapidement progresser pour conquérir le continent américain. Il réalisera son rêve en devenant champion d'Europe des poids moyens en 1947, et surtout champion du monde des poids moyens contre l'Américain Tony Zale le 21 septembre 1948 à Jersey City.

II. Le mythe de Marcel Cerdan

Que dire donc de la mythologie sportive autour de Marcel Cerdan ? Au-delà de ses performances, pourquoi ce boxeur est-il héroïsé ? Selon l'historien Georges Vigarello, le *« principe d'héroïsation consiste à créer un espace de légende, à créer une Olympe sportive peuplée de héros laïcs*[10] *»*. De nos jours, un imaginaire collectif perdure et se transmet autour de ce boxeur, 51 ans après sa mort. S'éloignant d'années en années de la biographie que je viens de tenter d'esquisser brièvement, cette fiction permet de rendre Marcel Cerdan vivant encore parmi nous. Qui a oublié le couronnement de Marcel Cerdan après sa victoire sur Tony Zale lors des championnats du monde des poids moyens au Roosevelt Stadium de Jersey City dans la nuit du 21 au 22 septembre 1948 ? Seuls quelques connaisseurs de l'art pugilistique savent que Marcel Cerdan est un gosse de Casablanca. Son nom résonne dans l'opinion comme celui qui fait gagner la France dans le combat viril et frontal. Il donne ce que le pays recherche : puissance, victoires, authenticité avant, pendant et après la seconde guerre mondiale. Puissance au vu des 61 knock-out (K.-O.) expéditifs sur 123 combats qu'il inflige. Victoires sur lesquelles repose un palmarès à toute épreuve. Authenticité dans le sens où d'après les journalistes Olivier Margot, Zlatko Susic et Christian Vella dans *La légende de Marcel Cerdan* en 1987, *« Marcel Cerdan est un enfant puisqu'il prolonge nos rêves d'enfant*[11] *»*.

10. Vigarello Georges, *Passion Sport - Histoire d'une culture*, Paris, Editions Textuel, 2000, p. 174.

11. Margot Olivier, Susic Zlatko, Vella Christian, *La légende de…, op. cit.*, p. 316

S'il incarne incontestablement le bonheur retrouvé lors de la Libération, après la seconde guerre mondiale, période où les tensions coloniales sont passées sous silence (on pense ici à la répression sanglante des soulèvements algériens de Sétif, Guelma, Batna, Biskra et Kherrata à partir du 8 mai 1945), nous pouvons nous demander avec les historiens Nicolas Bancel et Jean-Marc Gayman s'il n'est pas *« une thérapie pour un pays exsangue. Cerdan est français et il est champion du monde. Marcel Cerdan, c'est la revanche. C'est le sentiment national. C'est en quelque sorte l'honneur*[12] *».* Mais l'honneur face à qui ? Face aux libérateurs, face aux Américains parfois culpabilisants.

Bref, il y a 2 mythes autour de Marcel Cerdan. Premièrement, la grandeur retrouvée de la France. Il contribuerait donc au rayonnement international de la patrie française. Cerdan bâtit sa légende en Amérique. Il y remporte de grandes victoires sportives qui sont autant de revanches inconscientes. Il pourrait n'être qu'un ange rédempteur. Il est bien plus que cela. Il est un héros positif, un héros nécessaire. Destinataire de l'universel *« hymne à l'amour »* de l'émouvante *Edith Piaf*, il occupe un espace idéologique. Il est la volonté et la force. Il est la réussite sociale et l'esprit d'entreprise. Il est un exemple vivant pour la France d'après-guerre. De par son énergie sur et en dehors du ring, Marcel Cerdan « survole » la France et le monde.

Le second mythe autour de Marcel Cerdan renvoie aux conditions exceptionnelles de sa disparition. S'approcher trop près des étoiles comporte un risque. Sa condition fragile d'Homme, de simple mortel, lui est rappelée subitement : son avion, le Constellation FDA-ZN, s'écrase *« contre le pico de Vara (paroisse Nordestinho) sur l'île de Sao Miguel aux Açores »* dans une nuit automnale de 1949. Il disparaît avec 48 autres passagers dont la célèbre violoniste Ginette Neveu. Ce sera le premier accident enregistré par Air France sur la ligne Paris – New-York, après plus de 2 000 traversées. L'injustice se mêle à la fatalité : précipitant son départ pour New-York, il meurt sans avoir la possibilité de prendre sa revanche et s'asseoir de nouveau dans le fauteuil du numéro un mondial. En effet, il cherchait à se rendre à New-York au Madison Square Garden pour récupérer sa couronne mondiale qu'il avait perdue quelques mois plus tôt face à Jake La Motta dont certains disent qu'il était le poulain de la mafia new-yorkaise. Marcel Cerdan est un sportif qui n'a pas vieilli, un champion mort à 33 ans et dont la jeunesse et la force sont figées à jamais par les images et les photographies.

---

12. Bancel Nicolas et Gayman Jean-Marc, *Du guerrier à l'athlète*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 317.

Sa disparition tragique est vécue comme un « *drame national*[13] ». Le 18 novembre 1949, le « *Marocain de cœur* » Marcel Cerdan « *est cité à l'ordre de la nation : « champion de boxe, dont la conduite pendant la guerre et la juste popularité ont fait une des figures les plus exemplaires du sport français. A trouvé la mort dans la catastrophe aérienne des Açores au moment où il allait combattre pour reconquérir le titre mondial*[14] ». Le journaliste Edouard Seidler affirme qu'« *au lendemain de la mort de Cerdan, l'ensemble de la presse française bat ses records de vente* ». Trois jours plus tard, à titre posthume, la Légion d'honneur lui est décernée.

III. Marcel Cerdan dans la presse métropolitaine

Comment Marcel Cerdan est présenté dans la presse métropolitaine à ses débuts ? Comment est-il perçu dans les deux principaux journaux français de l'époque, en 1938, à savoir *L'Auto* et *Paris-Soir* ? Un petit rappel s'impose.

Publié sous ce titre la première fois le 14 janvier 1903, *L'Auto*, dirigé entre 1903 et 1936 par l'ancien champion de cyclisme Henri Desgrange, va « *régner sur la France sportive sans contestation valable et durable*[15] ». L'équipe éditoriale anti-dreyfusarde, assez proche de certains courants du nationalisme français, ne cesse d'innover. Outre l'invention du premier Tour de France cycliste en 1903, elle sera d'après le journaliste sportif Jacques Marchand « *la première à donner une dimension internationale au sport en éclairant de ses projecteurs les manifestations étrangères et en contribuant à la création d'épreuves intéressant plusieurs pays*[16] ». *Paris-soir* quant à lui est un périodique de centre-droit, un « journal d'informations illustrées » qui accorde à l'image une place essentielle et qui est le plus publié en France. Sa diffusion s'élève à 1 million d'exemplaires en 1934 et atteindra même 1,7 million en 1939. Cette révolution touche également la rubrique sportive dans ses formes et contenus. Le sport est alors traité à la manière d'un feuilleton vivant dont l'intérêt rebondit sans cesse.

En juillet 1937, le lectorat peut découvrir dans *L'Auto* en petits caractères le nom d'un jeune pugiliste : « *Cerdan*[17] ». Alors que sa carrière se construit, en franchissant des marches de plus en plus hautes, j'explorerai comment le discours médiatico-sportif le perçoit avant son titre de

13. Bancel Nicolas et Gayman Jean-Marc, *Du guerrier à…, op. cit.*, p. 274.

14. Margot Olivier, Susic Zlatko, Vella Christian, *La légende de…, op. cit.*, p. 314.

15. Marchand Jacques, *La presse sportive*, Paris, C.F.P.J., 1989, p. 29.

16. *Ibid.,* p. 9-38.

17. Anonyme, « Slimane est champion d'Algérie », *L'Auto*, 5 juillet 1937, p. 7.

champion d'Europe des poids Welters de 1939. Je serai notamment amené à étudier les fantasmes qui reposent sur lui, entre virilisation et infantilisation, au sein de cette sphère sportive qui peut être vue comme une tragédie grandiose.

Avant tout, revenons sur les louanges unanimes des commentateurs sur ce champion qui reçoit *« le Prix Théodore Vienne 1937, qui récompense chaque année le pugiliste qui réussit une ascension rapide et dont la progression est constante*[18] *»*. Après ses victoires sur Eddy Rabak, Cleto Locatelli et Gustave Humery, le journaliste Georges Peeters met en avant qu'*« arrivé inconnu il y a 9 mois, Cerdan est désormais une grande vedette*[19] *»*. Un profond respect se lit dans les articles des journalistes. Le boxeur est encore vu comme un *« grand espoir*[20] *»* dans *Paris-soir*. Ainsi, le journaliste Paul Olivier écrit au sujet de son « *ascension brillante : devant des adversaires redoutables il s'en est toujours tiré magnifiquement. Il a donc largement fait ses preuves et montré sa valeur*[21] *»*. En 1939, alors que se dessine la route du titre européen – qu'il remporte le 3 juin –, le *« puissant et énergique boxeur*[22] *»* dans *Paris-soir*, le *« champion au cœur tendre*[23] *»* dans *L'Auto*, est investi de la confiance et de l'admiration communes des spécialistes de la rubrique boxe des deux quotidiens. L'image de la puissance lui est associée. Elle se conjugue même avec celle du sacrifice héroïque. Le journaliste André Margot écrit que le boxeur *« se battrait avec le cran qu'on lui connaît et ce jusqu'à la limite de ses forces*[24] *»*. Dans le discours médiatico-sportif, Marcel Cerdan, *« boxeur d'instinct*[25] *»* est donc un pugiliste virilisé, mythifié autour du thème de la puissance physique. Erigé en modèle, il convainc.

Pourtant, Marcel Cerdan est clairement infantilisé dans la presse. Lui sont dévolus les rôles d'*« enfant »* et de *« fils »*. Ainsi, le manager de Marcel Cerdan, Lucien Roupp qui s'exprime très souvent à sa place[26] –, lui

---

18. Anonyme, « A Cerdan, le Prix Théodore Vienne », *L'Auto*, 7 avril 1938, p. 3.

19. Georges Peeters, « Arrivé « inconnu » il y a 9 mois Cerdan est reparti hier, grande vedette », *L'Auto*, 28 mai 1938, p. 3.

20. Paul Olivier, « Nouveaux visages sur le ring », *Paris-soir*, 9 septembre 1938, p. 6.

21. *Ibid.*

22. Edouard de Ségonzac, « Cerdan domine Craster Mais un léger coup bas lui coûte la victoire », *Paris-soir*, 11 janvier 1939, p. 6.

23. Robert Bré, « Punch et superstition. Marcel CERDAN, Le champion au cœur tendre », *L'Auto,* 26 février 1939, p. 2.

24. André Margot, « Armstrong l'invincible rencontrera-t-il Cerdan un jour ? », *L'Auto,* 9 janvier 1940, p. 3.

25. Georges Peeters, « L'erreur à ne pas commettre », *L'Auto,* 24 février 1939, p. 3.

26. Il arrive aussi à Marcel Cerdan de demander aux journalistes de s'*« adresser »* directement à Lucien Roupp. F. M., « Une biguine, une rumba… et Cerdan nous confiait », *Paris-soir,* 22 février 1939, p. 6.

est presque systématiquement associé. N'est-ce pas lui qui présente le pugiliste à *L'Auto* dans *« une lettre »*[27] ? Ne met-il pas constamment en avant sa confiance dans son *« poulain nord-africain*[28] *»* ? Effectivement, Marcel Cerdan semble loin d'être un adulte responsable en dehors des combats. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard s'il est répété à plusieurs reprises que Marcel Cerdan et Lucien Roupp, venus ensemble depuis Casa, habitent dans la même demeure à *Soisy-sous-Montmorency*[29]. Que dire de plus de la *« métamorphose »* si rapide du boxeur *« superstitieux*[30] *»* en *« petit garçon*[31] *»* dès qu'il raconte ses souvenirs d'enfance ? Dans l'édition de *Paris-soir* du 21 avril 1939, il paraît être également dévoué à son père vieillissant. Ne lui aurait-il pas écrit : *« si je suis à Paris, si je m'entraîne, si je me bats, c'est pour vous tous que je le fais, pour votre bien-être futur… »*[32] ? Nous assistons à la mélancolie du père à qui son fils *« au si bon cœur*[33] *»* manque. C'est bien avec un *« sourire de gosse qu'il dit en arabe*[34] *»* compter devenir champion d'Europe. Selon le journaliste Georges Schira, Marcel Cerdan n'a même pas de *« vie sentimentale et porte au maximum la piété filiale… et puis la camaraderie*[35] *».*

Avec la focalisation sur la relation Cerdan-Roupp, nous constatons que le sport moderne, tel qu'il est conçu par le discours médiatico-sportif, se fonde sur une répartition des rôles. Les champions, qu'ils soient maghrébins ou non, sont respectés par leurs performances et leurs rigines médiatisées. Ils doivent être guidés, accompagnés pour « performer ». *« Le professeur Roupp*[36] *»*, n'hésitant pas à *« siffler impéra-*

---

27. Anonyme, « Quatre onces de nouvelles », *L'Auto,* 28 juillet 1937, p. 3.

28. Anonyme, « « À la fin de l'année, Cerdan sera champion de France », affirme Roupp », *L'Auto,* 9 octobre 1937, p. 5.

29. Georges Peeters, « CERDAN, KOUIDRI, PERNOT, CAID, SLIMAN, ATTAF, PONS Invasion de poings nord-africains à Paris… », *L'Auto*, 5 janvier 1939, p. 1-3 ; Georges Peeters, « LE TOUT NORD-AFRIQUE DE LA BOXE A PARIS Les vedettes parties, la boxe est en sommeil au Maroc et en Tunisie », *L'Auto,* 14 janvier 1939, p. 2.

30. Robert Bré, « PUNCH ET SUPERSTITION… », *op. cit.*

31. Georges Peeters, « LE TOUT NORD-AFRIQUE DE… », *op. cit.*

32. *Ibid.*

33. Gaston Bénac, « LES DÉBUTS DE VEDETTES POUSSEES SOUS LE CIEL D'AFRIQUE Une heure chez le père de Marcel Cerdan chef d'une famille de champions », *Paris-soir*, 21 avril 1939, p. 6.

34. Robert Bré ajoute qu'*« il lui en vient des bribes de temps en temps, des locutions, des proverbes… »* Les origines maghrébines du boxeur sont une nouvelle fois valorisées. Robert Bré, « LE MATCH DE CE SOIR… QUE LE MAUVAIS TEMPS FERA PEUT-ÊTRE REMETTRE…, *L'Auto,* 3 juin 1939, p. 1-3.

35. Georges Schira, « POINTES SECHES Marcel CERDAN », *L'Auto,* 14 juin 1939, p. 2.

36. Anonyme, « PLUS DE BATEAU POUR L'AMERIQUE ! Marcel Cerdan devra se contenter jusqu'à nouvel ordre de boxer en Europe », *L'Auto,* 8 janvier 1942, p. 3.

tivement[37] », selon le journaliste Fernand Mercier de *Paris-soir*, le protège et se substitue donc à son père qui l'attend « dans *sa bonne vieille ville de Casablanca*[38] ». Ainsi, au retour de Milan, après avoir conquis son premier titre de champion d'Europe contre Saverio Turiello, le boxeur, tel un petit garçon à l'arrière d'une voiture, et *« doucement, ses yeux se fermaient et, en cours de route, il s'assoupissait*[39] *»*… Marcel Cerdan n'est donc pas seulement le *« Bombardier marocain »*, il est également le *« Bombardier viril et juvénile »*.

Pour conclure, Marcel Cerdan, le *« Bombardier marocain »* fait incontestablement partie des grands champions français. Il rejoint dans le Panthéon sportif d'autres champions nés en Afrique du Nord, de couleur et de religion différentes. Je pense ici au footballeur Larbi Ben Barek (1917-1992) : dès 1938, il est 17 fois international, remporte 5 titres de champion d'Afrique du Nord et 2 Ligas espagnoles. Ou encore l'athlète Alain Mimoun : né en 1921 à El Telagh en Algérie, il est sélectionné 85 fois en équipe de France, est quadruple médaillé olympique et est 23 fois champion de France sur 5 000, 10 000 mètres et en cross-country de 1947 à 1959. Et enfin bien sûr, le nageur juif constantinois Alfred Nakache (1915-1983), rescapé des camps de la mort pendant la Seconde Guerre mondiale, détenteur de 3 records d'Europe et de 2 records du monde, est sélectionné aux J.O. de Berlin en 1936 et de Londres en 1948.

37. Fernand Mercier, « Un match avec Armstrong possible en septembre ou octobre nous dit CERDAN à Sens, retour d'Italie », *Paris-soir*, 10 juin 1939, p. 6.

38. Robert Bré, « ARMSTRONG-CERDAN ? La voilà, la « bataille du siècle » ! », *L'Auto,* 6 juin 1939, p. 3.

39. Fernand Mercier, « Un match avec… », *op. cit.*

FOOTBALL
De l'exportation à l'importation des talents

Faouzi Mahjoub
Journaliste - France

Été 1954. A Paris, Pierre Mendès-France est chef du gouvernement. Il met fin à la guerre d'Indochine, le 21 juillet, à Evian. Au Maroc, où le Sultan Mohamed Ben Youssef a été déposé, le soulèvement national bat son plein. En Tunisie, l'autonomie interne est promise. En Algérie, le 9 septembre, un tremblement de terre détruit la ville d'Orléansville (aujourd'hui al-Asnam) et fait 1 450 morts.

Pour venir en aide aux sinistrés d'Orléansville, l'idée est lancée d'organiser un grand match de football à Paris avec l'équipe de France. Celle-ci, revenue meurtrie de la Coupe du monde qui a eu lieu en Suisse (défaite devant la Yougoslavie par 0 à 1 et victoire sur le Mexique par 3 à 2, acquise grâce à l'Algérien Abdelaziz Ben Tifour et au Marocain Abdelrahman Mahjoub) entame une nouvelle saison internationale. À sa tête, Jules Bigot, l'entraîneur de Toulouse. Au programme pour le 17 octobre, un périlleux déplacement à Hanovre, face à l'Allemagne de l'Ouest, toute auréolée de son titre de championne du monde.

Le gala de bienfaisance au profit des victimes du séisme d'Orléansville tombe bien. On décide d'opposer l'équipe de France à une sélection de joueurs professionnels nord-africains opérant dans les clubs français. C'est ainsi qu'autour du prestigieux Larbi Ben Barek (de retour à l'Olympique de Marseille après son exil à l'Atletico Madrid), on réunit les Algériens Abdelrahman Boubekeur, Mustapha Zitouni, Mokhtar Arribi, Abdelaziz Ben Tifour, Abdelrahman Meftah, Rachid Belaïd et Saïd Haddad, les Marocains Abdelrahman Mahjoub, Mohamed Abderrazak et Salem Ben Miloud ainsi que le Tunisien Kacem Hassouna. Pour les spécialistes du ballon, les Tricolores vont imposer leur supériorité à un ensemble hétéroclite : *« Ben Barek (37 ans et demi) et ses troupes, écrivent-ils, n'ont que la langue arabe en commun »*. Ils découvrent que les Nord-

Africains parlent balle au pied en… arabesques et pratiquent un jeu qui soulève d'enthousiasme le Parc des Princes.

Ben Barek est ovationné par les 30 000 spectateurs. Chacune de ses actions est soulignée par des acclamations. Ainsi le magnifique service qui permet à Abderrazak de battre le gardien tricolore François Remetter et d'ouvrir la marque dès la 7e minute. Ainsi le superbe tir qui vaut un second but à la 25e minute. Mahjoub, lui aussi, se montre étincelant. Ben Tifour, malin comme pas un. Zitouni, inébranlable donjon défensif. Et Abderrazak, la flèche noire, auteur de deux buts. L'Afrique du Nord l'emporte par 3 à 2. C'est un plébiscite pour Ben Barek qui sera rappelé ainsi que Mahjoub en équipe de France. C'était le 7 octobre 1954. Trois semaines plus tard éclatait en Algérie la Révolution du 1er novembre.

Les coéquipiers d'un jour se dispersent. Boubekeur, Ben Tifour, Zitouni et Arribi quitteront la France le 12 avril 1958. Ils formeront avec d'autres footballeurs algériens l'équipe du FLN. Jamais plus les dirigeants du football français ne permettront que des Nord-Africains forment une équipe pour affronter le Onze tricolore.

Arabe et noir

Dès avant la Seconde Guerre mondiale, l'Europe et la France découvrirent le talent des footballeurs d'Afrique du Nord en la personne d'un attaquant prodigieusement doué qui devait faire, de 1938 à… 1954, le bonheur de la sélection française : le Marocain Larbi Ben Barek il a débarqué en France le 28 juin 1938, à l'âge de dix-neuf ans – dont la carrière professionnelle se poursuivit, après un premier passage à Marseille, à Paris puis à Madrid. Jamais footballeur maghrébin n'a été fêté par le public comme Ben Barek, surnommé « la Perle noire » parce qu'il possédait, au même titre que ses contemporains, grands joueurs d'Europe, la classe, cette étincelle qui départage le talent du génie. L'amour des foules n'empêchera pas toutefois Ben Barek de vivre des moments de disgrâce.

Le 23 mars 1946, il joue avec l'équipe de France qui bat le Portugal à Colombes (1-0). Mais le sélectionneur Gaston Barreau, ou plutôt son alter ego officieux, l'éditorialiste du quotidien « l'Equipe », Gabriel Hanot, prend la décision étonnante de se passer de ses services. La presse à la dévotion des officiels, décrète : *« Ben Barek n'est pas un joueur international. Il est incapable de se plier à l'organisation collective d'une équipe nationale »*. Ben Barek est évincé du Onze de France, où sa tenue reste cependant excellente. Il espère une mesure de clémence. En vain ! Un moment, on lui laisse entrevoir une sérieuse fiche de consolation : la sélection dans l'équipe du continent ou plutôt du reste de l'Europe qui

doit affronter la Grande-Bretagne à Glasgow. Prenant prétexte de son origine nord-africaine, les pontifes de la FIFA (à l'époque dirigée par le Français Jules Rimet) ne retiennent pas sa candidature. Cinquante-deux ans plus tard, le 8 juin 1998 à Paris, la FIFA lui décernera, à titre posthume, l'Ordre du mérite.

Alors que l'année 1946 tire à sa fin, Larbi est, sous la pression du public, rappelé en équipe de France. Il réussit une partie sensationnelle face aux Portugais, battus à Lisbonne par 4 à 2. Mais les critiques ne désarment pas. Gabriel Hanot ne s'avoue pas vaincu. Dans un article où l'inexactitude le dispute à la partialité, il refuse à admettre l'évidence dans des termes qui frisent parfois la hargne. Il décrète une fois pour toutes que Ben Barek n'est pas un joueur d'équipe et ne veut pas reconnaître qu'il a tort. En fait, M. Hanot n'acceptait pas qu'un Arabe, de surcroît à la peau noire, soit la vedette du Onze de France.

Pour son coéquipier en équipe de France, Gusti Jordan : *« Ben Barek, comme toutes les fortes personnalités, suscite les propos malveillants des envieux et des jaloux. J'affirme sans réticence aucune qu'il est l'un des plus grands joueurs que je connaisse. Il est celui qui a le plus fait pour le succès du football en France. Il nous faudrait aujourd'hui plusieurs Ben Barek »*.

Un seul journaliste parisien prendra la défense de Larbi Ben Barek, François Thébaud, qui avait dirigé la rubrique Football de l'hebdomadaire *Miroir Sprint* avant d'être, de 1960 à 1976, le rédacteur en chef et animateur du mensuel *Miroir du Football*, périodique qui n'en déplaise à certains historiens à la courte vue, appartenait certes à un groupe de presse du Parti communiste français mais avait une ligne éditoriale totalement opposée à l'idéologie du sport du PCF. Lorsque, en novembre 1945, Ben Barek débarqua à la gare de Lyon il devait rejoindre le Stade français –, il a été accueilli par François Thébaud et Hélenio Herrera, l'entraîneur du Stade. En 1947, Thébaud publia un numéro spécial du *Miroir des Champions* entièrement consacré à *« Ben Barek, le magicien de la balle ronde »*. Il y a dépeint le joueur et l'homme.

Le génie et la classe

Ben Barek, écrit-il, plaît à tous, à tous ceux qui « pensent » le jeu, comme à ceux qui le « sentent ». Car son style est extraordinairement spectaculaire. Défie-t-il les lois de la technique ? Non. Son contrôle et sa frappe de balle sont du plus pur classicisme. Mais son élégance féline, son tempérament, sa fraîcheur d'âme le font volontiers enjoliver le geste. Si l'adversaire lui permet de « s'échauffer » et de réussir ce qu'il entreprend, l'art de Larbi tient alors de la jonglerie. C'est l'aspect à la fois

mystérieux et surnaturel de ses acrobaties qui font la joie des néophytes et… irrite souvent des pseudo-connaisseurs, qui démontrent en l'occurrence une grande ignorance et du football lui-même et de la psychologie du footballeur en particulier.

Si Ben Barek concentre l'attention générale, celle de la foule et celle de l'adversaire, il attire par ses feintes et ses dribbles l'adversaire chargé de surveiller un de ses partenaires. C'est à ce moment qu'il lance avec une terrible précision l'homme qu'il a « démarqué ». Si l'on ajoute à ce facteur tactique, l'élément moral de l'affolement collectif, qui gagne toute une défense dont les éléments sont mystifiées et parfois ridiculisés, on aura détruit cette légende de l'inefficacité de Ben Barek.

Constructeur d'offensives hors classe, Ben Barek est capable de réaliser lui-même. Balle de volée ou dans sa foulée, il tire au but avec une puissance et une aisance déconcertantes. Sa souplesse lui permet souvent d'éviter la charge désespérée de l'ultime défenseur.

De la tête, il n'est pas facile de lui prendre une balle, sa détente et son coup d'œil, la sûreté de ses réflexes le prend rarement au dépourvu dans ce compartiment du jeu. Attaquant de tempérament, il sait se replier dans les moments difficiles, intercepter les balles, les sortir des pieds de l'adversaire en remplaçant le tacle par une subtilité qui laisse pantois l'homme à qui il a subtilisé la balle.

Son art qui tient à la fois de la magie, de la technique la plus pure et de la science la plus poussée s'explique par ses qualités naturelles certes. Grand et élancé, sans un pouce de graisse, extrêmement musclé des jambes et du torse, Larbi est un athlète dans toute l'acception du terme, perfectionné par le travail et par une culture physique méthodique.

Quand il vint à Marseille, l'entraîneur Eisenhoffer n'eut pas grand-chose à lui apprendre sur le plan technique. *« Dribble moins, lui disait le coach hongrois »*. Ben Barek dribble toujours, mais pour servir son équipe.

Ben Barek est une des grandes figures du football international. Il a le droit de figurer sur le même plan que ces grands joueurs qui ont noms Mathias Sindelar (Autriche), Georges Sarosi (Hongrie), Clifford Bastin (Angleterre), Alex James (Ecosse) et Giuseppe Meazza (Italie), car il possède au même titre qu'eux la « classe », cette « étincelle » qui départage le « talent » du « génie ».

L'homme

« Tous ceux qui ont approché Ben Barek savent que l'un des traits les plus marquants de son caractère est la simplicité. L'absence complète de

cabotisme n'est pas une qualité assez répandue chez les sportifs. Larbi échappe à cette déformation. Il le doit à sa fraîcheur d'âme. Jamais, il ne se permet la moindre réflexion désagréable à l'égard d'un partenaire insuffisant. Ses camarades ont toujours eu pour lui la plus sincère des amitiés… La correction du joueur est exemplaire. *« Nous ne sommes pas sur le terrain pour faire du mal, dit volontiers Ben Barek. Tous les joueurs professionnels jouent pour gagner leur vie. Et non pour expédier les "copains" à l'hôpital »*. Il ne se contente pas de le dire. Il met en pratique ses paroles. Si tous ses collègues ne font pas preuve du même état d'esprit et si Ben Barek a suffisamment d'instinct pour éviter les chocs et de souplesse pour « savoir tomber », il n'en est pas moins sensible aux irrégularités dont il est la victime.

[…] C'est aussi pour assurer l'avenir de sa mère, de ses enfants Hamidou et Mustapha, que Larbi défend ses intérêts, sans acrimonie, avec fermeté. *« Je gagne ma vie en pratiquant un sport que j'aime. Il faudrait être fou pour perdre de vue ce fait. Je pourrais, moi aussi, être astreint au labeur impitoyable de l'atelier. Pourquoi me plaindre ? »*. Cet être sensible et bon possède – faut-il l'ajouter – une intelligence instinctive très vive qui ne s'exerce pas seulement dans l'exercice de son métier, mais dans la vie courante. A sa vivacité d'esprit naturelle, il a su ajouter l'apport d'une riche expérience dont il a tiré les leçons. On conçoit que sa conversation puisse être d'un intérêt constant. Sa gaieté naturelle, jointe à une forme d'humour faussement naïf, fait la joie de ses camarades de club. A ceux qui s'étonnaient de sa longévité sportive, il répond inlassablement : *« Le plaisir, le plaisir, toujours le plaisir. J'aurais à la limite payé pour jouer ! »*.

Le goût inné de l'offensive

En avril 1998, à l'occasion du 30e anniversaire de l'équipe du FLN, Larbi Ben Barek est invité à Alger. Il fait un tabac dans les ruelles de la Casbah. Applaudi par des mômes qui ne l'ont jamais vu jouer, mais dont les parents leur ont vanté les exploits de la « perle noire ». Au stade du 5 juillet, est programmé un tournoi avec en ouverture un match FLN-Tunisie. Le ministre des Sports algérien s'avance au centre du terrain et d'un pointu, donne le coup d'envoi de la partie. Ben Barek fait la moue, il réclame le ballon. Et de le brosser de l'extérieur du pied droit puis s'adressant au ministre lui dit, tout sourire : *« Mon fils, le ballon, ça se caresse ! »*.

Alger aura été la dernière « sortie » d'El Hadj Larbi, l'ermite de la rue de Nancy n'aura plus l'occasion de serrer la main de ses frères footballeurs. Il vivait depuis des années grâce à sa pension de retraité… français. *« Je ne touche rien du Maroc, nous a-t-il précisé à Alger. Mes enfants s'occupent de moi et je ne manque de rien. Je refuse la charité. Je suis heureux*

comme cela. Si mon pays estime que je ne mérite pas d'être aidé, ce n'est pas à moi de quémander ».

Le Pelé des Temps modernes s'est éteint le 12 septembre 1992 à Casablanca. *« C'était un monument, témoigna Albert Batteux. Un être qui a bien servi, par ses qualités humaines et professionnelles, la cause du football français ».*

Jeunes gens d'aujourd'hui, n'oubliez jamais qu'il y eut aussi des Ben Barek pour faire du football ce qu'il est aujourd'hui. Un football qui fut lui aussi, plus encore que le football actuel, le domaine des artistes et du rêve éveillé balle au pied.

Après la guerre, un autre grand attaquant venu du Maroc, Abdelkader Hamiri, prit le relais de Larbi Beb Barek pendant quelques mois, avant qu'un grave accident ne vînt mettre une fin prématurée à une carrière qui s'annonçait brillante. L'émigration des talents marocains vers l'Hexagone connaît, de 1945 à 1956, son âge d'or. C'étaient les années de braise qui permirent au public français d'applaudir des artistes – ils avaient du fait du protectorat, un statut d'assimilés. Ils avaient pour noms Abderrazak El Ouargla, Abdesslem Ben Mohamed, « Didi » Abdallah Ben Fatah, « Chicha » Lahcen, Kadmiri Ben Mohamed, Abderrahmane Mahjoub, Hassan Akesbi, Omar Ben Driss… Le dénominateur commun de tous ces footballeurs était leur goût inné du jeu offensif, c'est-à-dire du vrai football qui est joie du jeu et de la création.

Ils ne sont plus exportables

Avec l'indépendance, il était logique que le sport et le football aient servi à la « constitution nationale » du pays. Le patrimoine national, ciment irremplaçable de l'unité, a subi les préjudices de la colonisation. Comment pourrait-il rapidement se reconstituer dans les domaines culturels, scientifiques ou similaires, où la gloire exige le temps et la patience ? Il n'était donc pas étonnant que le sport ait offert au Maroc, aux forces vives et intactes de sa jeunesse, ses conquêtes pacifiques, la route exaltante de ses progrès, l'enthousiasme de ses espoirs.

Les footballeurs de l'élite font désormais partie du « patrimoine national ». Ils ne sont plus exportables. De fait, l'émigration ne fut, de 1956 à 1959 que freinée. Et pour cause, la Fédération royale marocaine de football (FRMF) vit son affiliation provisoire à la Fifa suspendue, en décembre 1958, parce qu'elle avait accueilli l'équipe du FLN (interdite de jouer par la Fifa) et organisé des rencontres amicales. La suspension ne fut levée que le 24 avril 1959, et il a fallu attendre le Congrès de la Fifa, réuni à Rome le 22 août 1960, pour que l'affiliation devienne

définitive. Durant la période d'incertitude, de nombreux joueurs parvinrent à rejoindre des clubs français, tels Abdallah Medeoued, Abdallah Zhar, Mustapha Bettache, Brahim Zahar, Mohamed Khalfi, Mehdi Belhajd Djilali et Ahmed Tibari. Ce sera la dernière vague avant le bouclage des frontières.

La FRMF ne délivra plus de lettre de sortie aux candidats à l'exil. Elle voulait conserver son élite footballistique dont d'ailleurs les meilleurs éléments étaient régulièrement récupérés par le club des Forces armées royales de Rabat (FAR), organisé comme une entité sportive professionnelle. On entrait chez les FAR et on ne les quittait plus. Elle regardait aussi vers l'Europe, et dès mars 1961, son président Ahmed Antifit écrivait à la Fifa pour annoncer l'intention de sa fédération de prendre part à la… Coupe d'Europe des clubs et à la… Coupe des villes des foires ! Une requête qui fut évidemment sans suite. Et qui eut vraisemblablement pour conséquence la création de la Coupe Mohamed V avec l'invitation de grands clubs européens et sud-américains et des… FAR.

Ce fut pourtant avec des joueurs expatriés que le Maroc disputa les éliminatoires du Mundial 1962. Il ne céda que face à l'Espagne d'Alfredo Di Stefano (0-1 et 2-3). Il fut éliminé de la Coupe d'Afrique des nations 1963 par la Tunisie. Et à l'époque et jusqu'en 1968, les règlements de la compétition interdisaient d'aligner les joueurs expatriés non licenciés à l'association nationale. En 1968, on en autorisa deux par équipe et en 1982, on supprima toute restriction.

Il est à remarquer que le Maroc privilégia les participations à la Coupe du monde et aux Jeux olympiques. Il gagna en 1969 l'honneur d'être le premier représentant de l'Afrique au Mundial 1970. Au sein de la sélection qui se produisit à Leon, au Mexique, il n'y avait aucun élément expatrié. Après la Coupe du monde, seuls Mohamed Maaroufi et Kacem Slimani reçurent le sésame qui leur permit d'entreprendre de très courtes carrières en France. Mais le meilleur joueur marocain du Mundial, Driss Bamous, retrouva l'uniforme et le maillot des FAR qu'il ne quitta plus jusqu'à sa retraite. Et que dire de l'excellent attaquant du Chabab de Mohammedia, l'un des meilleurs du continent dans les années 1970, Ahmed Faras, qui ne sera pas tenté par l'aventure professionnelle et resta fidèle à son club.

Formes et « formates » par l'Europe

Vainqueur de la CAN 1976 en Ethiopie, le Maroc présenta une équipe composée uniquement de joueurs locaux. En 1986, à l'occasion du Mundial 1986, la formation qui réussit l'exploit d'accéder au second tour de

la compétition comptait dans ses rangs une majorité de joueurs locaux et seulement trois Marocains expatriés (Bouderbala, Krimau et El Haddaoui). L'élément le plus doué de la sélection Mohamed Timoumi, appartenant aux FAR, n'eut pas l'opportunité de monnayer son talent en Europe. Pour nous, le dernier grand ambassadeur du football marocain en Europe fut le remarquable défenseur Nouredine Naybet qui débarqua à Nantes en 1993 avant de rejoindre le Sporting du Portugal. Ce fut lui qui conduisit l'équipe du Maroc lors du Mondial 1998, en France. Et cette fois-ci, les expatriés étaient fort nombreux sauf, que parmi eux, on chercherait en vain les successeurs des Ben Barek, Mahjoub et autre Akesbi. Ce n'était plus le temps des artistes mais des artisans disciplinés et réfractaires à la fantaisie.

Et même cette génération de 1998 n'a pas eu d'héritiers valeureux. Le Maroc ne se qualifiera pas aux éditions 2002, 2006 et 2010 de la Coupe du monde. Il ne remportera aucun titre continental même s'il disputa la finale de la CAN 2004. Il est rentré sportivement dans le rang. Et faute d'avoir semé, c'est-à-dire d'avoir entrepris une formation intensive de joueurs, il est contraint d'importer. Ses grands clubs font leur marché en Afrique subsaharienne et son équipe nationale s'en va récupérer des surdoués du ballon d'origine marocaine, formés et « formatés » par les clubs européens, à l'exemple de l'attaquant d'Arsenal, Marouane Chamakh. Les voisins algérien et tunisien ne sont pas du reste, ils ratissent eux aussi large en Europe pour constituer leurs sélections.

Réveille-toi, El Hadj Larbi, tes successeurs ne savent pas ce qu'est le génie !

LES PIONNIERS DE L'ATHLÉTISME MAROCAIN de 1920 à 1960

Khalifa Siraj
Ancien président de la Fédération royale marocaine d'athlétisme, Maroc

I. Le choix des dates

Après 1912, la France essaie d'organiser l'armée marocaine pour la prendre en charge au sein de l'armée française. Le protectorat organise à travers le royaume des compétitions de course à pied, pendant les jours du souk, aidé par les Moqadem, les Chioukh et les Caïd. Les éléments choisis reçoivent des récompenses en nature : pain de sucre, sachet de thé, des sacs de farine et des bidons d'huile. Les engagements sont signés sur place, et après quelques jours, l'enrôlement se fait par les autorités locales. Les jeunes recrus sont pris en charge dans les casernes pour débuter l'instruction militaire.

Dès 1920, nous allons trouver plusieurs noms sur des tablettes des performances des crossmen et des pistards. Salah Ben Laaroussi et Boujamaa Ben Abdelkader el Abdi sont sollicités pour participer au national de cross en France. Et en 1921, Ahmed Ben El Khazouani réalise 16'20'' au 5 000 mètres et 34'51'' au 10 000 mètres.

Nous pouvons ainsi dire que l'athlétisme marocain a pris son élan à partir de 1920. Cependant, le Maroc indépendant participera pour la première fois à un championnat international de cross country en 1959 au Portugal. Même si les premières médailles d'or furent gagnées pour le Maroc par Bakir Benaissa aux Jeux panarabes de Beyrout en 1957 au 10 000 m, et Said Abbi au 5 000 m. Aux Jeux méditerranéens de Beyrout en 1959, Bakir Benaissa s'impose au marathon.

Le royaume du Maroc récolte sa première médaille aux Jeux olympiques de Rome en 1960 grâce à Abdeslam Radi au marathon.

II. Pourquoi les Marocains brillent-ils depuis longtemps dans les courses de demi-fond et de fond ?

Les courses de fond et de demi-fond exigent la sobriété, l'endurance et la résistance. La constitution physique et physiologique permet aux Marocains de s'attaquer aux différentes distances exigeant ces qualités.

À partir de 1924, les régiments de tirailleurs marocains (les 4e et 5e RTM – S. C Taza) participent au championnat de France militaire ainsi que les tirailleurs de Meknès, chose qui leur a permis de participer au National de cross (France) qu'ils ont gagné par équipe à plusieurs reprise. A partir de 1939, la sélection française qui devait participer au cross des Nations comprenait dans ses rangs des militaires marocains.

Un article du journal *le Parisien* datant de 1948 soulignait : *« Le cross country marocain est à l'honneur, et les performances des Bouali, Mohamed Belarbi et El Ghazi Ben Mohamed dans les équipes nationales d'avant guerre sont encore présents dans les mémoires »*.

Le cross country est ainsi le sport qui a apporté le plus d'éléments aux équipes de France de cross.

III. La participation des marocains dans les équipes françaises

Pour disputer le National de cross de France ou le championnat d'athlétisme sur piste, les Nord-Africains devraient suivre un parcours particulier. Il fallait participer au championnat de la ligue marocaine d'athlétisme (LMA) et se qualifier pour disputer le championnat d'Afrique du Nord entre la Tunisie, l'Algérie et le Maroc.

Les cinq ligues d'athlétisme d'Afrique du Nord étaient : La ligue de Tunisie (LTA), la ligue de Constantine (LCA), la ligue d'Alger (LAA), la ligue d'Oran (LOA) et la ligue du Maroc (LMA). Ces ligues organisaient à tour de rôle le championnat d'Afrique du Nord d'athlétisme qualificatif au National de cross et au Championnat de France. Nous donnons ci-dessous, quelques noms à titre indicatif qui ont brillé par leurs performances :

1939 : El Ghazi Ben Mohamed est 2e au cross des Nations, champion et recordman de France militaire du 5 000 m couru à Paris le 19 juin en 15'00''.

1947 : l'équipe de France est vainqueur du cross des Nations où figurent El Houcine (3e) et Brahim Ben Mohamed.

1948 : El Houcine Ben Mohamed est 3e au cross des Nations derrière deux Belges.

1949 : Brahim Ben Mohamed est vainqueur avec l'équipe de France du cross des Nations.

1950 : Hamza Ben Mohamed est 3e au cross des Nations.

1952 : Driss Ben Abdelkader, connu sous le nom de Maizate, est 3e au cross des Nations.

Abdellah Fares, connu par Ould Lamine, est classé 8e au 10 000 m aux Jeux olympiques d'Helsinki.

1953 : Abdellah Fares se classe à la 3e place du cross des Nations.

1956 : L'équipe de France est vainqueur au cross des Nations avec la participation de 4 marocains sur 7 : Allal (ASTF Meknès), Bakir Ben Aissa (RC Paris), Maguini Saïd (RA Zerhoun) et Abdellah Fares.

1960 : Un seul athlète, Abdeslam Radi, court encore pour la France et sera le vainqueur du cross des Nations à Glasgow (Irlande) avant d'intégrer l'équipe du Maroc. Aux Jeux olympiques de Rome de la même année, Radi obtient la 2e place et la médaille d'argent au marathon. Il sera reçu et félicité par Sa Majesté Mohamed V au palais royal de Rabat en présence de M. Jilali El Oufir, président de la F.R.M.A.

IV. Conclusion

Les équipes militaires des 4e et 5e RTM participent depuis 1924 au National de cross militaire et civil. Les clubs de France s'intéressaient de plus en plus aux coureurs marocains.

Une remarque s'impose : La nationalité française était accessible à tout athlète militaire ou civil, mais tous ont gardé leur identité marocaine.

Après la Seconde Guerre mondiale, des collégiens et des lycéens, avec l'aide de leurs enseignants et leurs éducateurs d'E.P.S, rejoignent les clubs des grandes villes marocaines : Oujda (USO-1914), Fès (USF-1915), Rabat (OM/SM-1919), Meknès (ASTF-1920), Casablanca (BUS/FAC,…), Marrakech (ASM), Kénitra (CAP). Parmi ces jeunes athlètes, nous pouvons citer Hosni Benslimane (FAC) actuellement général de corps d'armée qui réalise 1m90 au saut en hauteur le 26 juin 1955 à Port Lyautey, l'actuel Kénitra, 13m80 au triple saut et 15''6 au 110 m haies à Rabat le 19 juin 1955. Au 400 m plat, Haj Hammou, actuellement retraité du M.E.N, réalise 49''3 le 19 juin 1955 à Limoge, et bat le record du Maroc. En junior, Moulay Abbas El Alaoui (OM), actuellement général des Forces armées royales, réalise 6 m 80 au saut en longueur en 1954 à Rabat. Ali Belkacem, ancien préfet de police de Casablanca, bat le record du 400 m haies en 55''2 à Colombes le 7 août 1954. C'est le premier décathlonien marocain avec 4 526 points réalisés le 16 mai 1954 à Casablanca.

À partir de 1946, les épreuves techniques en Athlétisme intéressaient de plus en plus de nombreux jeunes des deux sexes. Deux noms de jeunes filles apparaissaient sur les tablettes de la ligue marocaine d'athlétisme : Fatima Attar réalise au 200 m 27''6 le 22 juin à Casablanca, et Mlle Sgher court le 100 m en 13''7 le 30 juin de la même année à Casablanca. En 1947, Fatima Attar court el 100 m en 12''8 le 6 juillet à Tunis.

Je tiens à m'excuser auprès des autres athlètes que j'ai omis de citer.

AU FILTRE DE LA MÉMOIRE
d'une *mouette marocaine*

Nicole Pellissard-Darrigrand
Ancienne championne du Maroc de natation, France

Aux côtés de chercheurs éminents et de grands noms du sport marocain, je me vois invitée à solliciter ma mémoire de *Mouette marocaine*, membre d'un petit club de natation, de plongeon et de ballets nautiques, créé à Casablanca dans les années 1930.

C'est bien loin…

C'est le temps, ce sont les lieux où s'est construite mon *identité sportive*, que je préfère appeler ma *culture sportive*, culture partagée avec tous les sportifs marocains, d'alors et d'aujourd'hui. Née à Casablanca, j'ai passé mes récréations à pratiquer la gymnastique avec des garçons, dans la cour de l'école Mers-Sultan où mon père était instituteur dans les années 1930. Cette vigoureuse initiation m'a vite conduite à la *« Casablancaise »*, beau bâtiment voué à la gymnastique, face au stade d'athlétisme du Parc de la Ligue Arabe (ex parc Lyautey) et, le dimanche, sur les plages d'Aïn-Diab.

Suite logique, j'ai commencé le plongeon à la piscine du Lido – devenu un complexe hôtelier de thalassothérapie – et j'ai, non moins logiquement, poursuivi cette pratique dans le bassin de compétition de la piscine municipale. Extraordinaire était ce centre balnéaire, inauguré en 1934, sur l'emplacement actuel de la Mosquée Hassan II. L'ensemble, dont un bassin aux normes olympiques, était le plus vaste du monde : près de 500 mètres de long (record encore inégalé à ma connaissance) et, à l'époque, le mieux aménagé, notamment en installations sportives et de loisir. Les marées hautes de l'Atlantique se chargeaient de remplir la grande piscine ; anticipation, s'il en est, d'un développement durable ! J'ajouterai que, dès 1920, plusieurs clubs de natation, comme le club « Neptune et Amphitrite », avaient investi quelques bassins du nouveau port.

Ma « carrière » sportive s'inscrit fondamentalement au Maroc, à Casablanca tout particulièrement : depuis ma médaille du plongeon en 1941, réservée aux moins de 10 ans et disputée au bassin de compétition de Casa, jusqu'aux Jeux olympiques de Rome, en 1960, où, malgré une longue interruption, j'ai réussi à participer à la finale du « haut-vol » (de la plate-forme des 10 mètres), en passant par les championnats du Maroc, d'Afrique du Nord, de France, d'Europe et les Jeux olympiques de 1948 (Londres), 1952 (Helsinki), 1956 (Melbourne) et pour finir, donc, par ceux de 1960[1]. Justement ceux disputés pour la première fois par le Maroc indépendant. Rappelons ici qu'à ces Jeux, le Maroc a remporté une médaille d'argent au marathon avec Abdeslam Radi. Soulignons en même temps que la délégation marocaine était forte d'une quarantaine d'athlètes, dans huit sports (athlétisme, cyclisme, gymnastique, escrime, lutte, haltérophilie, pentathlon moderne et yachting) et que le Comité National Marocain s'est classé 32e sur 83 comités nationaux olympiques participants. Indéniable performance.

Depuis les Jeux de Rome, le Maroc a glané, rien qu'en athlétisme, sport de base et premier sport olympique, 18 médailles (6 en or, 5 en argent, 7 en bronze), soit 9 de plus que la France. Ainsi, déjà au travers de l'athlétisme, les champions porteurs des couleurs marocaines ont contribué au rayonnement du sport national.

Certes, c'est avant tout la Natation qui habite mes souvenirs, mais comment ne pas me rappeler mes vieux amis avec, parmi eux, Marcel Cerdan, Larbi Ben Barek, Georges Damitio (5e aux Jeux de Londres, en 1948, en saut en hauteur) et aussi Alain Mimoun (né, lui, en Algérie) ou Micheline Ostermeyer (née en Tunisie, double championne olympique d'athlétisme, aux Jeux de Londres), ou encore le grand champion de natation Alfred Nakache, de Constantine.

C'est peut-être le moment de souligner tout ce que, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le sport français a dû au sport maghrébin, à ses sportifs, ses entraîneurs et éducateurs, ses enseignants, ses dirigeants (Hadj Mohammed Benjelloun, premier membre marocain du CIO, Ahmed Antifit, grand dirigeant du football et du waterpolo, mais aussi beaucoup d'autres).

Par ailleurs n'oublions pas le facteur favorable qu'a pu constituer le style de vie alors dominant au Maroc. Bien sûr, nous n'avions pas subi

1. Il me faut ajouter qu'au titre de chargée de mission par le ministère français de la Jeunesse et des Sports puis de journaliste, j'ai ensuite suivi tous les Jeux olympiques jusqu'à ceux de Pékin en 2008, soit 16 célébrations.

les tourments et les restrictions alors endurés en Europe. Et le climat, les installations sportives, souvent très en avance sur leur temps, favorisaient les activités physiques, toujours ou presque pratiquées en plein air, développant ainsi le goût du sport et popularisant une manière de vivre à ce moment-là peu courante, du moins en France.

La dynamique engagée ne devait pas disparaître et l'Indépendance, incarnée, même dans le sport, par chaque roi du Maroc, a vu naître et s'imposer, nationalement et internationalement, des champions marocains de tout premier rang. Des champions, oui, mais aussi, et remarquablement, des championnes.

Les Marocaines

Après avoir été, au Maroc, une sportive de compétition mais aussi une enseignante, une formatrice et être toujours restée une supportrice du sport marocain, je voudrais dire combien j'admire les sportives marocaines, championnes, entraîneures, formatrices et dirigeantes. Bien sûr, il y a l'emblématique Nawal El Moutawakil, première championne olympique africaine et arabe à Los Angeles, en 1984. Déjà membre important du Comité International Olympique, elle pourrait bien en devenir la Présidente. Son élection revêtirait un sens très fort, en inscrivant l'olympisme à la fois dans la modernité et, comme le voulait Pierre de Coubertin, dans une universelle communion. Cela étant, les sœurs et filles de Nawal offrent elles aussi des exemples de réussites sportives, professionnelles et personnelles. Il y a des médaillées olympiques et mondiales, des cadres officiels, des entraîneures, des dirigeantes… Je pense que vous les connaissez et les admirez comme moi.

Une précision, d'actualité : le Maroc compte 21 sélectionnés aux tout prochains championnats d'Afrique d'athlétisme, dont 11 messieurs et 10 dames. Parité notable.

Et la Natation marocaine ?

Il est temps pour moi de revenir à la Natation au Maroc, du moins à celle que j'ai connue, celle qui a vécu de beaux jours au bassin de compétition de la piscine municipale ; un bassin de 50 x 25 mètres, très rapide. On y pratiquait la natation sportive, le waterpolo, le plongeon (tremplin et haut-vol) et, avant la France, les ballets nautiques (plus tard natation synchronisée). De nombreux champions de niveau européen et même mondial ont grandement apprécié cette installation alors unique en son genre. La figure de proue en était la famille Vallerey : six enfants, un médaillé olympique (Georges, en 1948), une recordwoman du monde

(Gisèle, en 1950). Mais de nombreux autres nageurs taquinaient eux aussi le haut niveau.

Au waterpolo, le RAC, le RUC, le WAC et Meknès faisaient la loi au Maroc et jeu égal avec bien des équipes françaises. En plongeon, nous avons eu, entre 1937 et 1960, des champions du Maroc, d'Afrique du Nord, de France, d'Europe et des sélectionnés olympiques. Mais je voudrais citer ici mes compagnons d'entraînement, Larbi et Tahri, et aussi des gymnastes excellents devenus de brillants plongeurs, comme Ahmed Fellat et Ahmed Bzioui. Sans oublier Zahra El Mafouchi, internationale master, professeur agrégée d'EPS. Je sais que d'autres plongeurs de bon niveau leur ont succédé, à Meknès en particulier. J'ai pu le constater il y a quelques années.

Conclusion

À la lecture du thème de ce colloque international et tout en remerciant ceux qui m'y ont invitée, je me sens spontanément, sinon statutairement, comptée parmi les « Sportifs marocains du monde ». En effet, pour ceux qui, nés au Maroc de parents venus de France, ont trouvé au Maroc les possibilités de répondre à leurs motivations et de mettre en lumière leurs talents, et ceux qui, nés en France de parents venus du Maroc, ont obtenu et su exploiter, en France, ces mêmes possibilités, on pourrait avancer l'existence d'une *« double nationalité sportive »*. Pour moi, il s'agit du sentiment, très fort, d'une double patrie sportive. Avec, en tout cas, et d'un côté comme de l'autre, une histoire, une mémoire et, je me plais à le penser, une culture communes.

Cela étant, permettez-moi de reprendre quelques mots de la conclusion que j'ai donnée à un récent travail : *« […] Je sais bien qu'on a parlé, en ce qui concerne l'époque sportive que j'ai connue, de Marocains et de Français du Maroc. Pour moi, et pour tous ceux de ma génération, nous étions, et sommes restés, des sportifs marocains, partageant les souvenirs et soutenant de concert, toujours, nos deux patries sportives dans les compétitions internationales. Si le sport a permis cela, vive le sport ! »*

PARTIE II

LES SPORTIFS MAROCAINS DU MONDE, CHAMPIONS PLURIDISCIPLINAIRES

MAROCAINS DE CŒUR !
L'attachement des sportifs franco-marocains de haut niveau à leur pays d'origine

Yvan Gastaut
Historien, Université de Nice, France

Le sport constitue l'un des meilleurs moyens pour explorer les phénomènes de double appartenance culturelle ou nationale[1]. La question se pose avec une acuité particulière lorsqu'il s'agit de pratique sportive au niveau international à tel point que, dans le cadre de compétitions fortement médiatisées, les identités nationales sont en jeu comme le montre pour le cas du football français, l'exposition présentée en 2010 à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration[2]. La notion d'« ethnicité sportive »[3], repérable chez les athlètes mais aussi chez leurs supporteurs, donne une dimension scientifique à cette réalité.

Les sportifs marocains sont particulièrement concernés par cette dimension interculturelle dans la mesure où une partie non négligeable d'entre eux évoluent à l'étranger. En effet, le sport offre deux niveaux de pratiques pour les athlètes les plus performants : le club dans un cadre quotidien et l'équipe nationale dans un cadre plus exceptionnel à l'occasion de compétitions internationales. Représenter les couleurs d'un club d'un pays qui n'est pas celui dont on défend les couleurs est devenu banal

1. Voir le blog d'Ismaël Bouchafra-Hennequin sur sport et nationalité : www.sport-et-nationalité.over-blog.com. Voir également Hervé Andrès « La nationalité dans le football, entre nationalisme et cosmopolitisme », in *Allez la France ! Football et immigration, histoires croisées*, coordonné par Claude Boli, Yvan Gastaut et Fabrice Grognet, Paris, co-édition Gallimard/CNHI/Musée National du Sport, 2010, p.126-132.

2. Voir le catalogue Claude Boli, Yvan Gastaut, Fabrice Grognet (dir), *Allez la France ! Football et immigration, histoires croisées, op. cit.*.

3. Voir le colloque organisé les 19-20 mai 2011 à l'université de Bordeaux sur le thème de « l'ethnicité sportive ».

dans certaines disciplines sportives. Cette situation semble particulièrement propice à questionner l'ethnicité sportive.

Je m'attache ici à des athlètes français d'origine marocaine évoluant et vivant en France. Tous sont des enfants de migrants marocains installé en France dans le contexte des Trente Glorieuses (1945-75)[4] ayant souvent assez peu connu le Maroc, peu familiers de la langue arabe et plus largement des us et coutumes d'un pays qu'ils ne connaissent que par les souvenirs de leurs parents ou que par quelques séjours familiaux de courte durée[5]. Quelle que soit leur discipline et la singularité de leur parcours, la réussite sportive leur donne l'occasion de retrouver une identité d'origine en représentant l'équipe nationale marocaine lors des grandes compétitions internationales.

Une génération « beur » aux expériences communes

Le sport offre aux ressortissants franco-marocains la possibilité de vivre et d'exprimer leur double appartenance dans la mesure où ces derniers peuvent choisir leur nationalité sportive indépendamment de leur carrière dans les clubs français. Loin de ne concerner que leur seule personne, ces expériences ont valeur d'exemple dans la mesure où elles sont relayées dans les médias français ou marocains qui, saisis depuis quelques années par la question de la diversité, ne manquent pas de mettre en exergue ces parcours singuliers, d'autant plus lorsqu'il s'agit de champions adulés par un large public de part et d'autre de la Méditerranée. Pour peu que le succès soit au rendez-vous par une performance exceptionnelle, une médaille, un trophée, les différents pouvoirs politiques ne manquent pas d'en tirer tous les avantages possibles auprès des opinions publiques.

Plus particulièrement, il s'agit de prendre la mesure de l'attachement ou de l'engagement des athlètes franco-marocain pour le pays des parents à partir d'une série de portraits significatifs de l'histoire du temps présent. En distinguant le groupe particulier des footballeurs et celui des sportifs d'autres disciplines, on pourra noter la complexité que revêt le choix[6] de la nationalité sportive.

---

4. Cf. *Migrance*, n°24, 2004, *Un siècle de migrations marocaines*.

5. Pour une réflexion générale, voir les travaux d'Abdelkrim Belguendouz : *Les Marocains de l'étranger : citoyens et partenaires*, Kenitra, Impressions Boukili, 1999 ; *Les MRE, quelle marocanité ?*, Salé, Imprimerie Beni Snassen, 2004 ; *Marocains du pays et Marocains d'ailleurs : fracture citoyenne ?* , Salé, Imprimerie Beni Snassen, 2006.

6. Cf. pour le cas général Zoubir Chatou, Mustapha Belbah, *La double nationalité en question. Enjeux et motivations de la double appartenance,* Paris, Khartala, 2002.

La relation au Maroc fait de tous ces sportifs français (quatre footballeurs, un handballeur, un escrimeur, un boxeur, un skieur) un moteur dans leur carrière.

Professionnels ou amateurs masculins ayant un parcours de réussite sportive et sociale, parfois spectaculaire, ils sont souvent passés de l'anonymat de la banlieue à une certaine forme de consécration. Ils sont les descendants de l'immigration marocaine dont la majeure partie est venue s'installer en France après 1945[7] : parmi les 2,5 millions de Marocains recensés aujourd'hui à l'étranger, environ un tiers (plus de 800 000) résident en France.

Arrivés par les procédures officielles ou clandestinement, naturalisés ou pas, la plupart des pères de ces sportifs étaient des travailleurs immigrés employés dans les usines automobiles, les mines du nord ou de l'est ou encore embauchés dans les entreprises dans le secteur du bâtiment. Restés en France avec leur famille, ils ont vu grandir leurs enfants dans l'univers des grands ensembles où la plupart d'entre étaient logés.

Ces « secondes générations »[8] sont devenues politiquement et médiatiquement visibles dès le début des années quatre-vingt aux temps de la Marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983. Qu'elles soient nées au Maroc ou en France entre le milieu des années soixante-dix et le milieu des années quatre-vingt, elles ont grandi dans le pays d'accueil ou tout au moins elles y ont passé une grande partie de leur enfance. Formées à la culture française, elles n'en sont pas moins imprégnées de culture marocaine plus ou moins transmise par les parents en exil. Pour la plupart de ces garçons, le sport a été non seulement un moyen de s'intégrer à la vie sociale de leur quartier puis de leur ville, mais aussi la possibilité de dépasser le statut des pères qui était marqué par la pauvreté, le dur labeur et l'absence de perspectives d'avenir.

L'unité générationnelle de ces Franco-Marocains est repérable dans le fait qu'ils accomplissent leur carrière environ deux décennies après la Marche pour l'égalité à partir du milieu des années quatre-vingt-dix dans un contexte plus propice : sans avoir totalement évacué ses tendances

---

7. Voir Elkbir Atouf, *Aux origines historiques de l'histoire de l'immigration marocaine en France,* Paris, Connaissances et savoir, 2008 ; Zakya Daoud, *Marocains des deux rives*, Paris, éditions de l'Atelier, 1997 ; Mohamed Charef, *La circulation migratoire marocaine, un pont entre deux rives*, Paris, Éditions Sud-contact, 1999.

8. Cf. Par exemple, France Aubert, Maryse Tripier, François Vourch (dir), *Jeunes issus de l'immigration, de l'école à l'emploi*, Paris, CIEMI-L'Harmattan, 1997 et Jean-Luc Richard, *Partir ou rester ? destinées des jeunes issus de l'immigration étrangère en France*, Paris, PUF, 2004.

racistes, la France est plus attentive à la diversité de sa population, tandis que de son côté, le Maroc se soucie davantage de ses ressortissants à l'étranger. Chaque athlète possède la nationalité française et la nationalité marocaine acquises soit à la naissance, soit plus tard à la suite de démarches administratives[9], ce que permettent les deux pays et qui, sur le plan sportif, représente un privilège donnant la possibilité de choisir son appartenance officielle.

Tous les sportifs retenus pratiquent leur discipline dans des clubs français (ou européens) mais ont choisit de défendre les couleurs du Maroc dans leur carrière internationale, choisissant de délaisser la France. En revanche, ce qui diffère, c'est leur parcours variable en fonction des disciplines, leur cheminement jusqu'à ce choix parfois évident, parfois douloureux, mélange d'intérêt sportif et sensibilité à l'identité marocaine.

Des Lions de l'Atlas venus de l'Hexagone

Au sein de l'équipe nationale marocaine de football, plusieurs joueurs sont des binationaux. Logiquement, plusieurs d'entre eux viennent du bassin minier de Lorraine[10].

La famille Hadji représente le parcours le plus emblématique : Mustapha[11] et son frère Youssouf sont tous les deux nés à Ifrane en 1971 et 1980. Leur père émigre en France au début des années soixante-dix rejoint quelques années plus tard par sa famille. Mineur d'abord à Saint-Etienne puis à Montceau-les-Mines, il s'installe enfin en Moselle à Creutzwald, près de la frontière allemande. La famille Hadji est soucieuse d'inculquer à ses enfants une éducation à la fois française et marocaine. Cette sensibilité au Maroc se traduit par un fort investissement des deux frères au sein de l'équipe nationale.

---

9. Cf. Patrick Weil, *Qu'est-ce qu'un Français, histoire de la nationalité française de puis la Révolution*, Paris, Grasset, 2002. Voir également les conditions légales pour obtenir la nationalité française sur le site officiel du Ministère des Affaires Etrangères : http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/les-francais-etranger_1296/vos-droits-demarches_1395/nationalite-francaise_5301/index.html.

10. Voir Piero Galloro et Tamara Pascutto et Alexia Serré, *Mineurs algériens et marocains, une autre mémoire du charbon lorrain*, Paris, Autrement, 2010.

11. Le fils de Mustapha, Samir Hadji « troisième génération » né en 1989 est lui aussi de nationalité marocaine. Issu du centre de formation de l'AS Nancy-Lorraine il signe un contrat professionnel avec le RC. Strasbourg en 2010.

Au cours de sa riche carrière[12], Mustapha est un incontournable milieu de terrain, sélectionné à 54 reprises entre 1993 et 2004 marquant 13 buts. Il participe aux phases finales des Coupes du monde en 1994 et en 1998 réalisant notamment un excellent Mondial en France, marquant un superbe but face à la Norvège (2-2) après une course de 60 mètres balle au pied. Ses performances lui valent d'être couronné Ballon d'or africain en 1998.Choisir le Maroc était selon lui une évidence : *« La concurrence était trop forte chez les Bleus et puis le Maroc est toujours resté dans mon cœur même si je dois ma carrière à la France »*[13]. Son frère, Youssouf a suivi la voie tracée par l'aîné avec le même brio et la même volonté : sélectionné au poste d'attaquant à plus de 50 reprises parmi les Lions de l'Atlas depuis 2003, il signe de nombreux buts qui font de lui un titulaire indiscutable. L'attachement à son équipe nationale se double d'un attachement à son club d'origine et, comme son frère, à la région lorraine : issu du centre de formation, il évolue à l'AS Nancy Lorraine de 1998 à 2003 qu'il retrouve quatre ans plus tard en 2007 après avoir joué à Bastia et à Rennes.

Le profil d'Abdeslam Ouaddou n'est guère différent : né en 1978 à Alnif près d'Errachidia, il quitte le Maroc à l'âge de trois ans avec sa famille. Son père Lahoucine travaille comme mineur d'abord à Jarville-la-Malgrange (Meurthe-et-Moselle) puis à Nancy. Troisième d'une fratrie de quatre enfants, il vit dans la promiscuité d'un petit appartement dans une cité de la banlieue de Nancy : le quartier de la Californie. Il joue dès l'âge de 7 ans dans le club de Jarville puis intègre l'équipe première qui évolue au niveau DHR (Division d'Honneur Régionale) à 16 ans.

Défenseur, il accomplit un beau parcours en club[14] et devient international, comptant 62 sélections et 3 buts entre 2002 et 2010. Lui aussi n'hésite pas à exprimer sa fierté de porter les couleurs marocaines : *« Mon passeport français compte autant que le Marocain. Je tiens à ma double culture. C'est une richesse. Mais le Maroc est le pays de mon cœur »*[15].

---

12. Mustapha Hadji évolue à l'AS Nancy entre 1991 et 1996 puis au Sporting de Lisbonne en 1996-97, La Corogne entre 1997 et 1999, Coventry de 1999 à 2001, Aston Villa de 2001 à 2004, l'Espagnol de Barcelone en 2004 puis après un bref séjour aux Emirats Arabes Unis en 2004-05, il termine sa carrière non loin de sa famille en Lorraine à Sarrebruck entre 2005 et 2007 et au Luxembourg à Fola Esch jusqu'en 2010.

13. Propos de Mustapha Hadji tenus dans une notice publiée sur le site de la FIFA : http://fr.fifa.com/classicfootball/stories/doyouremember/news/newsid = 1082900.html.

14. Abdeslam Ouaddou évolue à Nancy entre 1998 et 2001 avant de rejoindre Fulham entre 2001 et 2003, Rennes entre 2003 et 2005, l'Olympiakos (Grèce) en 2006, Valenciennes entre 2006 et 2008 avant un retour à Nancy de 2008 à 2010 et un départ pour le Qatar en 2010.

15. Propos tenu sur RFI à l'occasion de la Coupe d'Afrique des Nations, 17 janvier 2006.

Abdeslam Ouaddou a constamment prôné l'importance des vertus morales et éducatives du football : ironie du sort, le défenseur des Lions de l'Atlas se fait traiter de « sale négro » par un spectateur le 16 février 2008 lors d'un Metz-Valenciennes au Stade Saint-Symphorien. Furieux, Ouaddou décide de se faire justice en allant à la mi-temps s'en prendre à l'individu directement dans la tribune. Ce coup de sang lui vaut une expulsion mais suscite surtout une mobilisation médiatique autour de « l'affaire Ouaddou » et du racisme ordinaire dans les stades.

Dernier Nancéen et sans doute le cas le plus intéressant sur le plan identitaire, Michaël Chrétien ou Michaël Chrétien-Bassir est né en 1984 à Nancy et a grandi à Vandœuvre-lès-Nancy dans la banlieue du Van-d'Est. Ses parents n'étant pas mariés, il porte d'abord le nom de sa mère. Son père, Abdel Bassir est un bon joueur de Division 4 au sein de l'US Vandœuvre. Après avoir fait ses débuts dans le club de son père et avoir passé le baccalauréat avec succès, Mickaël Chrétien intègre le centre de formation de l'AS Nancy-Lorraine puis le groupe professionnel en 2002 qu'il ne quitte plus.

Cet arrière latéral efficace se voit sélectionné une fois dans l'équipe de France espoirs à l'occasion d'un match contre les Pays-Bas, le 30 mars 2004. Mais, après une longue réflexion, Michaël Chrétien-Bassir fait le choix des racines et décide de porter les couleurs marocaines en déclarant : *« Je me sens Marocain à 100 %, Français à 100 % mais j'ai choisi le Maroc. Toute la famille de mon père y vit. Je n'ai pas pu y aller quand j'étais petit, maintenant c'est possible »*[16]. Cette émotion pour le Maroc pays pour lequel il évolue depuis 2006, il l'a ressentie : *« Je joue avec mon cœur et mon cœur m'dit de joueur pour le Maroc : j'en suis fier ! »*[17]. Pour Michaël qui choisit de se faire appeler Chrétien en France et Bassir au Maroc, l'influence de son père a été décisive lorsqu'il a été question de choisir l'équipe nationale à l'âge de 20 ans. Sa nationalité marocaine, il ne l'acquiert qu'au bout d'une longue procédure qui l'empêche pendant plus d'un an d'évoluer parmi les Lions de l'Atlas au grand dam de l'entraîneur Baddou Zaki qui compte sur lui. Son intégration au sein de l'équipe s'est faite progressivement : *« Je suis arrivé un matin, j'ai seulement dit bonjour et je me suis tu. Tout le monde m'a alors regardé avec de grands yeux, en se demandant d'où je pouvais bien débarquer. C'était, je le reconnais, un peu difficile pour moi, vu que personne n'était venu vers moi. Je me suis retrouvé*

16. Entretien avec Michaël Chrétien-Bassir réalisé en août 2005 sur le site marocain d'information bladi.net : http://www.bladi.net/mickael-chretien-un-nouveau-lion-de-l-atlas-dans-l-arene.html.

17. Entretien avec Michaël Chrétien-Bassir réalisé en décembre 2007 sur le site http://www.bladi.net/mickael-chretien-espagne.html.

tout seul dans mon coin. Mais ça n'a pas duré longtemps. Au fur et à mesure qu'on se retrouvait sur le terrain, des liens se sont créés avec les autres joueurs »[18]. Outre le grand soulagement de son père et la fierté de sa famille marocaine, Michaël Chrétien-Bassir ressent une réelle utilité que lui confère sa profession de footballeur : ayant grandi dans une banlieue où les Maghrébins supportaient avec ferveur soit l'AS Nancy Lorraine, soit les sélections de leurs pays d'origine, il se souvient de tous les jeunes rêvant de jouer pour le Maroc, la Tunisie ou l'Algérie. Sa double appartenance lui est notamment rappelée à l'occasion du match amical France-Maroc (2-2) organisé au Stade de France le 16 novembre 2007, un match vécu par l'arrière droit des Lions de l'Atlas avec une émotion particulière[19]. Face à l'instance des journalistes qui lui demande s'il a des regrets de ne pas avoir opté pour la France, celui-ci, tout en déplorant les sifflets du public contre La Marseillaise, assume totalement son choix, se déclarant indéfectiblement marocain.

Loin de la Lorraine, Marouane Chamakh, né en 1984 à Tonneins (Lot et Garonne), fait partie de la même génération avec le statut de vedette en plus : attaquant des Girondins de Bordeaux de 2002 à 2010, son transfert en Angleterre à Arsenal au cours de l'été 2010 apparaît comme une consécration. Après avoir été sélectionné une fois au sein de l'équipe de France-espoirs en 2003 et malgré les sollicitations de la Fédération française, Marouane Chamakh, sollicité par le sélectionneur Baddou Zaki, choisit le Maroc et totalise depuis plus de 50 sélections. Avec plus de 15 buts à son actif chez les Lions de l'Atlas et un grand succès dans son club de Bordeaux, il est élu meilleur footballeur marocain en 2004 et en 2009.

La famille Chamakh émigre vers la France en 1979 : ancien footballeur, le père, El Mostafa Chamakh, d'abord tailleur de pierre à Casablanca, trouve de l'embauche dans une menuiserie puis dans une usine d'aluminium ayant quitté le Maroc pour trouver des conditions de vie plus avantageuses. Ne parlant pas l'arabe, mais un français avec des tonalités de l'accent du Sud-Ouest, Marouane fait sa scolarité à Nérac puis à Marmande. Il entre au centre de formation de Bordeaux puis fait ses débuts en équipe première en 2003. Le choix entre France et Maroc a été épineux compte tenu de ses qualités. La décision a été prise au cours d'un conseil de famille duquel résulte l'engagement de Marouane en faveur du Maroc. Mais sa volonté d'évoluer parmi les Bleus était réel : *« Je ne vais*

18. Propos recueilli le 27 décembre 2007 sur le site http://www.yabiladi.com/article-sport-574.html.

19. *L'Equipe,* 16 et 17 novembre 2007.

pas dire qu'évoluer avec les Lions de l'Atlas s'est fait par défaut. Cependant il fallait bien être lucide et se dire qu'à l'époque la France avait d'excellents attaquants » déclare-t-il en 2009 avant de préciser qu'il est toujours « *Marocain de cœur mais cela ne m'empêchera pas de me sentir autant français que marocain* »[20]. En 2010, Marouane Chamakh se laissera même aller à confier quelques regrets : « *J'ai peut-être pris la décision un peu à la hâte, confie celui qui a opté pour le Maroc à 19 ans. Mais je savais combien cela serait important pour mes parents et je suis fier d'avoir déjà disputé 50 rencontres pour le Maroc. Je voulais garder ce lien avec mes origines* »[21]. L'engagement sportif ne se fait pas sans quelques tourments internes : Marouane Chamakh le démontre avec évidence.

Autres disciplines, autres modes d'engagement pour le Maroc

S'il est le plus exposé du fait de sa forte médiatisation, le football est loin d'être le seul sport concerné par les phénomènes de double appartenance. Quelques itinéraires exemplaires permettent de le démontrer notamment dans le milieu amateur. Dans des disciplines peu développées, peu populaires voire insolites au Maroc, certains sportifs, insuffisamment performants pour être sélectionnés en équipe de France et inconnus du grand public accomplissent des démarches auprès des autorités marocaines. Ils souhaitent défendre les couleurs du pays de leurs origines familiales pour connaître le goût de la compétition internationale mais aussi, parfois, pour percer le mystère de leur itinéraire familial. Les enjeux différents par rapport aux footballeurs : représenter le Maroc est davantage vécu comme un aboutissement identitaire mais aussi un moyen de faire partager une pratique sportive acquise en France au pays des origines familiales.

Le handballeur gardien de but Yassine Idrissi, né en 1984 à Rabat est venu s'installer avec ses parents, une famille de modestes travailleurs immigrés dans les Pyrénées-Orientales à l'âge de 5 ans. Il commence à jouer au handball au poste de gardien de but à Argelès-sur-Mer puis plus sérieusement dans une section sport-études à Nîmes avant de s'engager au sein du club de la ville, l'USAM Nîmes en 2001 où il fait office de doublure de l'illustre international français Bruno Martini. Son parcours l'emmène ensuite à Créteil puis à Saint-Cyr en Touraine. Sur les conseils du célèbre joueur tunisien Haykel Meghenem, l'un de ses coéquipiers à

20. *L'Equipe*, 13 novembre 2009.

21. Propos recueillis sur le site http://fr.uefa.com/news/newsid=1534853.html, 20 septembre 2010.

Nîmes, Yassine Idrissi se fait connaître par la Fédération marocaine de handball qui le sélectionne dès 2005. Il devient le gardien titulaire de l'équipe nationale, notamment au cours des Mondiaux en Allemagne en 2007 où le Maroc ne parvient pas à s'illustrer terminant à la 20e place sur 24 nations participantes.

Né à Saint-Cloud en 1975, Aissam Rami a grandi aux Lilas (Seine-Saint-Denis). A l'école primaire, il se passionne pour les jeux d'épée. Sous la houlette de son maître d'armes, Alain Bellec et grâce au soutien de ses parents, travailleurs immigrés, il commence à pratiquer sérieusement l'escrime à l'âge de 13 ans au Centre Floréal aux Lilas.

En 2004, Aissam Rami rejoint le club de Saint-Gratien dans le Val d'Oise[22]. D'abord exprimé sous forme de boutade, son rêve de représenter le Maroc aux Jeux olympiques devient réalité : en janvier 2004, il obtient les minimas olympiques[23] lors des championnats du monde de Doha où il termine 52e sur une centaine de participants. Soutenu par le Royaume, plus rien ne s'oppose à sa participation aux Jeux d'Athènes. Il devient le premier escrimeur marocain de l'histoire à participer à des olympiades. Un événement au Maroc mais aussi aux Lilas qui honore son « Beur » : *« Un escrimeur lilasien aux Jeux olympiques »* titre le bulletin municipal[24].

Eliminé dans la compétition à l'épée dès les 32es de finale par le Russe Serguey Kotchekov (15-6), celui qui est devenu le meilleur du continent africain dans cette discipline ne manque pas d'exprimer sa fierté : *« Ma culture franco-marocaine a fait ma force »*[25]. En 2008, Aissam Rami, rejoint par un autre franco-marocain, Ali-Lhoucine Xavier (né en 1974), récidive en participant aux Jeux de Pékin où il est également éliminé dans la même compétition en 32e de finale par le Polonais Motyka (15-6). Devenu éducateur sportif après des études universitaires réussies en STAPS, Aissam Rami faire profiter de son expérience en œuvrant pour le développement de l'escrime au Maroc.

Champion de France de boxe amateur 2007 en poids moyen, Saïd Rachidi, né à Lille en 1986, suit un parcours semblable à celui d'Aissam Rami. Quatrième d'une fratrie de cinq enfants, Saïd Rachidi grandit dans

22. Voir le reportage publié dans *Le Parisien*, 22 juillet 2004, à l'occasion des Jeux olympiques d'Athènes.

23. Controversés car favorisant les nations les plus performantes, les minimas olympiques ont été imposés par le CIO en 1992.

24. *Infos Lilas*, n°27, juin 2004.

25. *Ibid.*

le quartier des Moulins à Lille qu'il continue d'habiter à l'âge adulte. Son père, arrivé en France en 1971 à l'âge de 17 ans, exerce successivement les métiers de maçon à Albertville (Savoie) puis de paysan dans des champs de tabac dans la région bordelaise et enfin d'éboueur à Lille. Ne parlant pas le français et vivant dans un studio, la vie au quotidien est difficile. Lorsque son épouse le rejoint et que les enfants naissent, sa situation reste précaire. Pour Saïd, la boxe qu'il pratique au Boxing club des Moulins et dont il apprend les valeurs éducatives apparaît comme une opportunité : grâce à son courage et à ses qualités physiques est morales, il pratique ce sport jusqu'à un haut niveau ce qui ne l'empêche pas de réussir ses études. Un BTS informatique en poche, il devient éducateur sportif essayant d'œuvrer à l'insertion sociale des jeunes de son quartier par la pratique de la boxe.

Il obtient les minimas olympiques au cours des championnats du monde de boxe amateur à Chicago en 2007. Mais la l'équipe de France qui suit ses performances décide de ne pas retenir sa candidature, prévoyant de ne l'aligner qu'en 2012. Déçu, il envisage une autre possibilité que lui offre sa double nationalité : il décide de se tourner vers le Maroc qui accepte de le sélectionner pour participer aux Jeux de Pékin en 2008. Mais, pendant la phase de préparation, son intégration dans l'équipe du Royaume est compliquée : des réalités sportives bien différentes dans un pays qu'il ne connaît que par les conversations familiales. Celui que *La Voix du Nord* présente comme *« un Lillois à Pékin »*[26] est éliminé de la compétition dès le premier tour par le Kazakh Bakhtiyar Aetayev[27]. Il est néanmoins félicité par le Ministre des sports qui déclare : *« Saïd Rachidi a honoré le sport et le drapeau marocain »*[28].

Samir Azzimani né en 1977 à Levallois-Perret (Hauts-de-Seine), grandissant à Colombes où il vit toujours avec sa mère, a connu la singulière expérience d'être le seul représentant du Maroc aux Jeux olympiques d'hiver de Vancouver en février 2010. Il a ainsi l'honneur de défiler seul derrière le drapeau rouge lors de la cérémonie d'ouverture. Il raconte en détail sur son blog cette expérience, forte sur le plan émotionnel[29].

Fils d'une famille de travailleurs immigrés originaire du village d'Ain Reggada près de Berkane, ayant des difficultés à se loger dans la banlieue parisienne, Samir est scolarisé à l'âge de 6 ans dans un foyer de religieuses

26. *La Voix du Nord*, 5 août 2008.

27. *L'Equipe*, 10 août 2008.

28. *La Voix du Nord*, 10 août 2008.

29. Voir http://samirnews.over-blog.com/.

à Neuilly-sur-Seine. Parmi les multiples activités de ce pensionnat, les « bonnes sœurs » organisent pour des stages à la montagne, notamment à La chapelle d'Abondance (Haute-Savoie) où Samir Azzimani développe de remarquables qualités de skieur.

Adolescent, il se passionne en outre pour le patriotisme des skieurs marocains présents lors des Jeux d'Albertville en 1992, ses illustres prédécesseurs qui finissent les compétitions aux dernières places. A partir de cette époque, il vit une partie de l'année à Courchevel où il devient un skieur de haut niveau, spécialiste du slalom géant.

Une fois les minimas olympiques obtenus, mais loin de pouvoir intégrer l'équipe de France, il sollicite une subvention que le roi du Maroc lui accorde pour participer aux Jeux olympiques de Turin en 2006. Mais, blessé, il ne peut pas prendre part à la compétition. Persévérant, il obtient à nouveau les minimas pour les jeux de 2010 : son rêve est enfin réalisable.

Non seulement, il représente le Maroc au slalom géant terminant les deux manches de l'épreuve et se classant à la 74e sur 103 participants en 3 minutes 6 secondes et 63 centièmes (contre 2 minutes 37 secondes et 83 centièmes obtenus par le Suisse Carlo Janka, médaille d'or), mais il fait office d'ambassadeur à Vancouver. Ambassadeur de son pays, en rencontrant la Communauté marocaine de la côte ouest du Canada, mais aussi ambassadeur pour les cités puisqu'il amène dans ses bagages huit adolescents d'une cité de Woippy (Moselle) pour qu'ils découvrent avec lui l'expérience olympique. Les médias, curieux de cette aventure singulière, s'intéressent à lui : Samir Azzimani apparaît dans des reportages à la télévision, la radio et dans la presse et tient durant tout le mois de février 2010 son « carnet de bord » dans *L'Express* ou il se montre fier d'être passé *« de la banlieue aux Jeux olympiques d'hiver »*[30]. Une fierté qui prend là aussi une double dimension : *« quand je vais rentrer, je serai la fierté des banlieusards, la preuve que dans les banlieues on peut aussi skier. Mais je serai aussi la fierté de mon petit village marocain »*[31].

Si le choix de la nationalité sportive repose essentiellement sur des critères sportifs, liés aux enjeux et à la passion de la compétition qui est la motivation première des athlètes, la sensibilité, l'attachement au pays des origines familiales ne sont pas des éléments à négliger. Sentiment réel ou reconstruction à posteriori : défendre les couleurs du Maroc est apparu pour ces sportifs de hauts niveaux nés en France et connaissant

30. *Cf. L'Express*, 11, 18, 25 février, 4 et 11 mars 2010.

31. *L'Express*, 4 mars 2010.

peu le pays, comme une richesse, même si tout n'est pas simple et qu'un temps d'« intégration », plus ou moins réussi est nécessaire.

En matière d'image et de symbole mais aussi dans le domaine politique voire économique, le Maroc et le public marocain tirent profit de l'apport de ses sportifs faisant carrière à l'étranger qui savent mettre leurs compétences au service de la nation de leurs origines familiales. Professionnels ou amateurs, ces athlètes sont consciemment ou pas des agents de transferts culturels, significatifs d'un incessant va-et-vient physique, mental et sensible entre les deux pays qui sont chacun une part d'eux-mêmes. Ce n'est pas un hasard si ceux qui sont devenus des vedettes voire des héros au Maroc sont aussi la fierté des communes ou des quartiers français qui les ont vu grandir.

ABDELATIF BENAZZI
un symbole d'intégration

Nathalie Pantaléon
Maître de conférences, Université de Nice, France

L'objet de notre contribution concerne le rugbyman Abdelatif Benazzi. Nous avons choisi d'analyser le parcours de cet homme d'un point de vue diachronique en problématisant son histoire d'un point de vue psychosociologique. En effet, nous souhaitons nous centrer sur la construction de ce joueur et plus largement sur la construction sociale de la personne.

Pour construire cette analyse, différentes sources ont été utilisées :

– Des documents bibliographiques : Benazzi (2005), Benazzi et Delesalle (2000), Gardère (1995). Des articles de presse, particulièrement la presse sportive spécialisée : *Midi Olympique*, hebdomadaire rugbystique ; *l'Équipe*, quotidien sportif ; *la Dépêche du Midi*, quotidien régional.

– Des entretiens avec des spécialistes de rugby (anciens joueurs).

– Des observations que nous avons pu effectuer dans le milieu rugbystique.

Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est de tenter de comprendre pourquoi, comment, à quel prix Abdelatif Benazzi est devenu un modèle identificatoire positif pour des jeunes et des moins jeunes, particulièrement pour ceux qui sont en situation interculturelle.

La construction de la personne

La personne se construit dans le jeu imbriqué de la socialisation et de la personnalisation (Tap, 1988, 1991). La socialisation est la manière dont un individu devient un membre de la société, inclus dans des groupes d'appartenance. Elle s'opère sous la pression des groupes et des

institutions. Ce processus peut donc parfois se faire au détriment de l'individu.

La socialisation implique l'intégration psychique progressive du social dans le système personnel. La personne transforme les éléments assimilés en fonction de sa personnalité. La socialisation implique l'intégration sociale de la personne, dans des réseaux institutionnels et groupaux (famille, groupe de pairs, associations,…) et dans des relations interindividuelles (duelles ou multiples).

La personnalisation se construit dans les interactions. Elle intègre la construction identitaire. Elle s'élabore aussi par le processus d'enculturation et d'acculturation. Elle renvoie à une construction active impliquant conflits, choix, rejets trouvant naissance dans les incitations sociales contradictoires. La personnalisation s'élabore également dans le jeu des prises de rôles et des représentations. Ces dernières sont influencées par la culture, en fonction des valeurs, des règles entraînant des modèles de références identitaires et de possibles discriminations. Des difficultés peuvent se poser parfois dans le cas des situations interculturelles.

Comment Abdelatif Benazzi s'est-il construit une identité de rugbyman ?

La carrière marocaine

« L'identité renvoie à une structure dynamique de sentiments, de valeurs, de représentations, d'expériences du passé et de projets d'avenir se rapportant à soi. » (Tap, 1993)

Abdelatif Benazzi est né le 20 août 1968 à Oujda. Son premier prénom est Hafid. Son grand père décide à deux ans de l'appeler Abdelatif, que l'on peut traduire littéralement comme serviteur du tolérant. Sa famille est un clan familial descendant de la noblesse. Sa mère est algérienne. Par son choix de femme, le père d'A. Benazzi a opté pour la différence. La femme était alors plutôt choisie dans le cercle familial. Abdel, à son adolescence, a perçu que ce choix a pu engendrer des problèmes à certains membres de sa famille acceptant mal cette différence.

Au début de l'adolescence, il a un problème important de surpoids. Il parle de lui comme *« une boule de suif, gros et gras »* (Benazzi, 2005, 54). Il subit des moqueries, son surnom sera alors « tabbouz », le grassouillet. Il dit avoir été rejeté. Dans ses écrits de manière générale, il est à noter une certaine souffrance dès l'enfance de trouver sa place et d'être reconnu.

Il joue un peu au football comme tous les garçons : *« à ma grande détresse, personne ne voulait de moi : j'étais bien trop pataud pour faire un footballeur convenable »*, (*Benazzi, 2005, 17*). Il était donc désigné comme gardien de but, ce qui, à ses dires, était vécu pour lui comme une vexation. Il pratique le karaté, poussé par son père lui-même pratiquant de cette activité. Abdel Benazzi dit ne pas avoir les qualités pour ce sport qui ne lui plaisait pas.

À 14 ans, il ne supporte plus son corps et veut le modifier pour ne plus être le *« rebus »* de la famille. Il fait le choix de courir. Au collège, il va s'initier à deux sports que sont l'athlétisme et le rugby. Sa rencontre avec le rugby renvoie à sa rencontre avec deux hommes : Reinhard Janick et M. Ben Lakhdar. Il accepte de jouer à ce sport, perçu négativement à cette époque au Maroc, non par pour l'activité mais parce qu'un éducateur s'intéresse à lui et le reconnaît. L'identification affective et cognitive est là essentielle. Il trouve une place dans le groupe et perçoit le rugby comme une *« thérapie »*. Sa mère accepte peu son choix de pratique car elle perçoit ce sport comme violent et peu valorisant socialement. A. Benazzi ne va pas modifier son choix, il est intégré dans ce groupe. Il va d'ailleurs jusqu'à mentir à ses parents pour pouvoir continuer ; il va cacher ses blessures, par exemple.

Dans le groupe, il est reconnu. Il joue un rôle. Il amène à manger à tous : il est surnommé le généreux : *« j'avais tellement besoin d'être aimé »* (*Benazzi, 2005, 69*).

Il a une profonde admiration pour ses éducateurs sportifs. Il pense avoir projeté sur l'entraîneur, les adjoints et les co-équipiers l'image du père, des oncles et des frères.

Les trois niveaux de reconnaissance (Tap, 1993) : affective, sociale et narcissique sont fondamentaux dans son histoire.

Abdel Benazzi découvre le rugby international en 1985. Il invite ses copains à regarder à la télévision le tournoi des Cinq nations à l'époque. D'un point de vue identitaire, il apparaît une forte identification au joueur de haut niveau, une réelle admiration pour le champion. Il rêve de devenir comme eux et, au-delà, il est fasciné par l'*« Eldorado Européen »*.

Il débute le rugby en club en 1985 dans le club d'Oujda. Benazzi, dans ses écrits, précise le contexte. Les joueurs de l'équipe d'Oujda étaient surnommés *« les paysans »* ; beaucoup de joueurs vivant en milieu rural. Ils étaient également traités d'*« Algériens »*, à cause de leur accent. Les provocations utilisées par les équipes adverses avaient pour objectif de les

déstabiliser. Pour payer les déplacements, les joueurs font la quête dans les souks et les marchés. Abdel Benazzi effectue différents matches. Il est sélectionné pour le stage national ayant pour objectif de constituer l'équipe junior participant au tournoi de la Fédération Internationale du Rugby Amateur (FIRA) à Bruxelles. Il est choisi là et débute sa carrière internationale en équipe junior. Il se rend compte lors des rencontres de la différence de niveau avec d'autres équipes nationales, l'équipe française par exemple, et ce dans tous les secteurs de jeu.

Il devient une vedette à Oujda et comprend qu'il a trouvé sa voie : il souhaite devenir sportif de haut niveau. Son projet est clair ; il va donc tout mettre en œuvre pour le réaliser. Il est surclassé senior dans son club à l'automne 1985. Le rugby marocain comptait alors un nombre limité d'équipes : Fès, Rabat, les deux clubs de Casablanca (le COC et le RUC), Oujda,… Il prend des coups, il en donne. Il devient international senior à 17 ans. Il passe donc trois saisons à Oujda de 1985 à 1988 et y remporte deux championnats du Maroc et une coupe du Trône.

L'arrivée en France

Le tournant a lieu avant un championnat FIRA en 1988. Lors d'une rencontre amicale en France, il est sollicité par un club alsacien. Il souhaitait aller alors à Prague disputer le championnat, et refuse donc cette sollicitation. Il rencontrera en Tchécoslovaquie des dirigeants du club de Luzech situé en France dans le département du Lot. Les dirigeants le sollicitent pour évoluer au sein de leur formation. Il donne un accord de principe. À son retour au Maroc, il est contacté par un dirigeant du Stade Cadurcien, le club phare de ce même département. En effet, les dirigeants de Luzech ayant alerté ceux de Cahors sur ce joueur, ces derniers ont perçu en lui des qualités physiques exceptionnelles. Il est invité dans le Lot et débarque donc à l'aéroport de Toulouse le jour de ses 20 ans. Sa carrière française commence. Après une petite période d'adaptation, l'intégration dans le club et dans la ville s'effectue de manière positive. Il s'impose dans le jeu par ses capacités physiques et athlétiques qu'il travaille énormément. Par contre, il a des faiblesses d'un point de vue technique et tactique.

Il va être sollicité par différents clubs et part la saison suivante à Agen. Ce club de rugby est alors en première division, il est surnommé à cette époque par certains *« le club du Président »*. Le Président de la Fédération Française de Rugby était, à cette période, Albert Ferrasse. Agen, préfecture du Lot-et-Garonne, est un des clubs phare en Aquitaine. L'équipe est alors très soudée, composée de quelques célébrités rugbystiques, mais surtout de joueurs ayant, pour certains, des personnalités fortes. Le club

d'Agen faisait partie des clubs du rugby conservateur, club du terroir, où accepter la différence exigeait pour certains un travail difficile et non souhaité. La différence est perçue là comme un handicap, non comme une richesse. Voir arriver un jeune qui est donc susceptible à moyen terme de prendre la place de titulaires va entraîner des stratégies de défense de la part de certains joueurs. Les conduites de stigmatisation sont une des stratégies.

Une des problématiques de l'être humain est la continuité identitaire et le besoin de reconnaissance. Cette problématique est particulièrement inscrite chez Abdelatif Benazzi de par son histoire. Il arrive blessé dans le club agenais et ne peut donc rien prouver. Il est mis à l'écart par une minorité influente : *« j'ai rencontré des difficultés d'intégration que je n'imaginais même pas. On m'a fait comprendre de façon très explicite que j'étais un immigré et que la société française ne m'acceptait pas à bras ouverts » (Benazzi, 2005, 106)*.

Il va pouvoir bénéficier d'un certain soutien social et il s'accroche. Il appelle souvent ses proches au Maroc. Il s'entraîne et il progresse. Ce qui va entraîner des stratégies de défense sous forme d'agressivité chez certains joueurs : des agressions verbales, par exemple, un des piliers expliquant que *« jamais un Arabe ne pousserait derrière lui », (Benazzi, 2005, 110)*. De plus, des rumeurs d'ordre privé ont été lancées sur sa personne, rumeurs qui ont dépassé le club et la ville d'Agen. Abdel Benazzi souffre, il souffre particulièrement d'un sentiment d'injustice. Il est pressé d'être reconnu, il est impatient d'avoir une place. Il va alors être soutenu par différents joueurs. Le trois-quart centre Philippe Sella et d'autres coéquipiers vont jouer un rôle important. Philippe Sella lui conseille d'être patient et lui affirme qu'il sera un jour capitaine.

A. Benazzi va savoir se défendre, s'imposer. Il va se faire accepter à force de travail, de patience, de repli, de violence parfois. Au départ de P. Sella pour l'Angleterre, il deviendra le capitaine du SUA, six ans après son arrivée. Il part en Angleterre à la fin de la saison 2001 au club des Saracens entraîné alors par le Sud-Africain François Pienarr (champion du monde 1995).

La carrière internationale[1]

En 1990, A. Benazzi est convoqué par la fédération marocaine pour un match qualificatif à la Coupe du Monde. S'il accepte cette convocation, il devient officiellement international marocain et ne peut donc être

1. Il sera naturalisé français en 1992.

sélectionné par un autre pays. Le président de la FFR, Albert Ferrasse, et le président du club d'Agen, Guy Basquet, lui expliquent clairement les conséquences. Il refuse donc la sélection marocaine, choix peu apprécié par la fédération marocaine : *« ils m'ont fait passer pour un traître à la patrie », Benazzi (2005, 202)*. Il fait là le choix de s'inscrire dans une carrière de haut niveau, son projet initial.

Lors de sa première sélection, se pose pour lui le problème de chanter l'hymne national. Il ne connaît pas la Marseillaise. Il téléphone à son père, qui lui dit d'apprendre l'hymne, de le chanter fort et de penser à sa famille. Il dit être abasourdi par cette réponse qui, nous faisons l'hypothèse, l'aide à se positionner par rapport à autrui et à soi même.

Il part en tournée avec l'équipe de France en Australie, et il est expulsé lors du premier test match pour piétinement. En novembre 1990, il joue sous le maillot des Barbarians français, équipe qui développe un rugby offensif ; la victoire n'étant pas une finalité. Il participe à la tournée en Afrique du Sud en 1993 (et se blesse au genou), à la tournée en Nouvelle Zélande en 1994 et à la Coupe du Monde en Afrique du Sud en 1995.

Il est nommé capitaine de l'équipe de France en 1996. Sous son capitanat, l'équipe nationale gagne le grand chelem. Il a le sentiment d'avoir *« inscrit son nom dans le patrimoine français » (Benazzi, 2005, 44)*. Il est fier de ce qu'il a construit et perçoit que c'est un moyen *« pour dire merde aux injustices de la vie, au racisme ordinaire […] aux a priori » (Benazzi, 2005, 45)*. Il n'avait pas été nommé capitaine par l'entraîneur qui était Jean-Claude Skréla mais par le président de la FFR, Bernard Lapasset.

En 1997, il participe à la tournée en Australie, puis essuie une défaite cuisante au Parc des Princes contre l'Afrique du Sud, qui va entraîner différentes polémiques. En 1999, après un long arrêt pour blessure, il participe à la troisième Coupe du monde. Les Français perdent en finale.

A. Benazzi admire le jeu français et met en avant l'identité française : *« elle est belle, cette identité française […], notre identité est remarquable » (Benazzi, 2005, 37)*. Benazzi a une forte identification à ce collectif.

Sur le plan rugbystique

En France, A. Benazzi a occupé les postes de seconde ligne, troisième ligne aile ou troisième ligne centre. Il a participé à une finale du championnat de France et à une finale de la Coupe du monde. Il a remporté un grand chelem en tant que capitaine. Sa carrière a été longue. En effet, il a disputé huit tournois entre 1991 et 2001, trois coupes du monde de rugby et comptabilise 68 sélections. Il a été international de 1988 à 2001

(Maroc et France). Il a joué de 1985 à 2003 respectivement dans les clubs d'Oujda, de Cahors, d'Agen, et de Londres. Il reprend une dernière licence amateur à Cahors lors de la saison 2003-2004.

Au niveau des distinctions

En 1996, le Président de la République Jacques Chirac recommande sa participation au Haut Conseil de l'Intégration. Le Haut Conseil a pour mission de *« donner son avis et de faire toute proposition utile, à la demande du Premier Ministre, sur l'ensemble des questions relatives à l'intégration des résidents étrangers ou d'origine étrangère »*. Il prépare le comité interministériel à l'intégration. Benazzi y participera pendant trois ans. Le Conseil est alors sous la direction de Simone Veil. A. Benazzi est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur en 1999. Il est fait officier de l'Ordre National du mérite en 2009.

Le militant

A. Benazzi est un militant de la relation humaine. Il s'implique à Agen en allant au devant des populations de quartiers « dits » défavorisés. Il va ainsi militer par le rugby et plus largement prôner le sport comme moyen d'éducation et d'intégration.

Suite à la victoire de l'équipe de France dans le tournoi des Cinq nations sous son capitanat, il reçoit un courrier très conséquent de personnes souffrant d'exclusion ; il devient un modèle identificatoire pour une partie de la population, un véritable symbole d'intégration.

A. Benazzi est un militant du partage, militant de la réduction des inégalités. Il n'a pas oublié d'où il vient et les barrières qu'il a du franchir. Dans son sentiment d'identité, le passé est très présent tout en se projetant dans un horizon temporel. Il a la mémoire de ce qu'il était, même s'il est tourné vers l'avenir.

Il a créé et est président de l'association *« Noor »*, dont un des objectifs est d'aider son prochain, particulièrement les jeunes en difficulté au Maroc. Une action au Mali a également été engagée.

Il est resté fidèle au club français de ses débuts, Cahors. Le Stade Cadurcien connaît depuis quelques années des difficultés financières. Il en est depuis cette année le président d'honneur. Début juillet, il a participé dans la prison de Cahors à une animation rugbystique auprès des détenus.

Conclusion

« A mes débuts dans le Quinze de France, je l'avoue, jouer à trois postes différents m'a posé un problème d'ego et de reconnaissance, mes deux faiblesses. J'avais envie de m'affirmer, prouver que l'on pouvait me faire confiance, que je méritais ma place. » (Benazzi, 2005, 146)

Si nous devions retenir quatre mots clefs pour qualifier la carrière de ce rugbyman, nous opterions pour : reconnaissance, injustice, volonté, partage.

Lors de sa carrière, A. Benazzi a connu des périodes critiques. Il a eu des blessures importantes en 1998 et en 1999. La saison 2000-2001 est difficile d'un point de vue sportif et privé. Il connaît des difficultés identitaires, particulièrement des difficultés pour se situer entre deux cultures. Les incompréhensions dans les relations à autrui ont existé. La différence culturelle, les conduites associées ont pu entraîner des problèmes d'interprétation. A pu ainsi se poser le problème dans la relation à l'autre avec certains entraîneurs nationaux, par exemple. Une manière d'être différent a pu être interprétée comme de l'individualisme ou de la prétention ; le rapport à la fierté peut dans sa traduction et sa signification renvoyer à de l'amour propre, à de la dignité ou à de l'arrogance et de la suffisance. L'interprétation des conduites en fonction de la culture est prégnante dans son histoire.

Il a opté parfois pour des stratégies de repli et de retour sur soi afin de se reconstruire, de ne pas oublier l'essentiel. En 1992, un retour aux sources au Maroc va lui permettre une grande et belle rencontre avec un l'homme du désert, un Homme Sage.

L'intégration doit être re-située dans la problématique de la construction sociale de la personne au niveau du processus de socialisation et de personnalisation. L'intégration est envisagée comme personnelle et sociale impliquant l'interaction entre le sujet et le groupe dans une adaptation réciproque (Tap, 1992). Le parcours d'A. Benazzi, son rapport aux autres nous montrent que la distance parcourue par chacun pour s'accepter ou pour se respecter n'est pas toujours identique. Les identités ne sont pas fixes (Camilleri, 1998), sauf si on a la volonté de les entretenir ainsi. Benazzi a su avec un soutien social dépasser les dynamiques de domination. Il perçoit comme une chance d'avoir joué au Maroc et en France, deux pays ayant des liens forts : *« je n'étais pas d'un pays ou d'un autre, je n'étais pas au milieu non plus, j'étais celui qui les réunissait » (Benazzi, 2005, 206).*

Bibliographie

Benazzi, A. (2005). *Une vie à l'essai*. Paris : Flammarion.

Camilleri, C. (1998). *Les stratégies identitaires des immigrés.* In J.-C., Ruano-Borbalan (Ed.) *L'identité : l'individu, le groupe, la société* (pp. 253-257). Auxerre : Sciences Humaines Editions.

Gardère, M. (1995). *Abdelatif Benazzi*. Paris : La Table Ronde.

Benazzi, A. et Delesalle, J.-C. (2000). *La foi du rugby*. Paris : Solar.

Tap, P. (1988). *La société Pygmalion : intégration sociale et réalisation de la personne*. Paris : Dunod.

Tap, P. (1991). *Socialisation et construction de l'identité personnelle*. In H. Malewska-Peyre et P. Tap (Eds.) *La socialisation de l'enfance à l'adolescence* (pp. 49-74). Paris : PUF.

Tap, P. (1993). Crise d'identité, dépression à l'adolescence. In P. Tap et H. Malewska-Peyre (Eds.) *Marginalités et troubles de la socialisation* (pp. 153-178). Paris : PUF.

Presse : *Midi Olympique ; l'Équipe ; la Dépêche du Midi.*

HICHAM ARAZI
citoyen du monde

Thierry Long
Maître de conférences, Université de Nice, France

1. Introduction et palmarès d'Hicham Arazi

Moulay Mohammed Arazi, le père d'Hicham Arazi, rapporte l'anecdote suivante, lorsqu'il a amené pour la première fois son fils à Roland Garros, alors qu'il n'avait que 13 ans (*Nice-Matin* du 23/04/2001) : *« Nous étions dans une tribune du Central. Là, il a regardé vers le ciel et m'a dit : "Papa, pourquoi il n'y a pas de drapeau marocain ?"*. Je lui ai expliqué la raison de cette absence : *il n'y avait pas de Marocain dans le tableau final. "Il te reste à combler ce vide"*, lui ai-je lancé… Il m'a répondu *"D'accord" ».*

Nous étions alors en 1986. Onze ans plus tard, en 1997, le drapeau marocain flottait sur le Central de Roland Garros en admirant, du haut de son promontoire, Hicham Arazi qui disputait les quarts de finale de ce tournoi, pour sa première participation, contre Sergi Bruguera. Et ce même drapeau n'allait pas s'arrêter de flotter sur les courts du monde entier, tant la carrière du joueur marocain allait être riche.

Nommé successivement *« l'artiste », « le magicien des courts », « le joueur au bras d'or », « le Maestro »* et *« le surdoué »*, Hicham Arazi a été joueur de tennis professionnel durant 14 ans, de 1993 à 2007. Il a connu 9 années consécutives parmi les 100 meilleurs joueurs de la planète et a atteint la 22e place mondiale, son meilleur classement à l'ATP, en 2001.

Son palmarès est tout d'abord éclairé par des parcours brillants dans les tournois du Grand Chelem : avec un huitième et un quart de finale à l'Open d'Australie, respectivement en 1998 et 2004 ; avec 2 quarts de finale à Roland Garros en 1997 et 98. Il a également atteint les finales des tournois de Tashkent (Ouzbékistan), de Merano (Italie) et du Master Series de Monte-Carlo, finale où il s'incline devant le Brésilien Gustavo

Kuerten, en 2001. Pour l'occasion présente, j'ai bien sûr gardé pour la fin sa victoire historique au tournoi ATP du Grand Prix Hassan-II, ici même à Casablanca, sa ville natale.

À travers ce (trop !) rapide récapitulatif de sa carrière, nous pouvons, je crois, souligner qu'exceptées ses performances à l'Open d'Australie, Hicham Arazi a principalement réalisé ses meilleurs résultats dans ses deux pays de « cœur » : le Maroc et la France. Ses choix de vie, sur lesquels je reviendrai lors de mon argumentation, semblent également tourner vers ces deux pays. Pourtant, ayant sillonné le monde entier pour pratiquer son sport (il a dû faire au moins 10 fois le tour de la planète), Hicham Arazi s'est-il également construit en s'appuyant sur d'autres influences que les seules cultures marocaine et française ? Finalement, Hicham Arazi est-il un *« citoyen du monde »* ou est-il un citoyen bien ancré identitairement dans un ou deux pays ?

C'est à cette question que je vais tenter de répondre afin de mieux comprendre la trajectoire singulière de ce joueur de tennis.

2. La citoyenneté d'Hicham Arazi : entre tradition et innovation

La citoyenneté est un terme polysémique. Ses définitions ne sont ni stables ni précises ; ce qui est un bien selon *Le Pors (2000)*. Elles oscillent entre ce qu'en font et ce qu'en disent les pouvoirs politiques et la manière dont chacun de nous l'envisage en terme de « participation à la vie de la cité » *(Bier, 1997, p. 136)*.

De manière traditionnelle, la citoyenneté se réfère à la nationalité. C'est le modèle de l'héritage selon *Duchesne* (cité par *Constant,* 1998, pp. 65-66), héritage du temps, du sol *« et de la famille comme cadre de transmission »*. Ce modèle traditionnel s'effrite quelque peu lorsque les trois composantes précitées (le temps, le sol et la famille) sont séparées, comme dans le cas de l'immigration. Cette séparation est très bien illustrée par la trajectoire d'Hicham Arazi (qui immigre en France, avec toute sa famille, à l'âge de 2 ans) et qui déclare, dans le journal *Libération* du 26 mai 1999 : *« Je suis marocain avec une éducation à la française »*. Là, le modèle traditionnel d'une nation se présentant comme un dénominateur commun à tous les citoyens s'affaiblit ; cette nation d'accueil n'est plus unité culturelle ni politique, mais est amenée à se nourrir de la diversité de ses concitoyens. À ce sujet, Hicham Arazi précise son côté marocain qu'il tient justement de ses parents, de sa famille, et de la langue arabe qu'il utilise à la fois au sein de sa famille et au Maroc.

D'un autre côté, il insiste sur son *« éducation à la française »* puisqu'il est passé, avec ses frères, dans le système éducatif et scolaire français.

Aussi, c'est le français qu'il peut parler avec ses frères, mais également avec ses amis et les joueurs de tennis lorsqu'il était jeune joueur en France. Ainsi, nous pouvons constater combien la langue paraît un médiateur culturel et identitaire fondamental pour ce joueur. En effet, la langue est bien la pierre angulaire de la culture humaine. Elle détermine en grande partie la façon que nous avons de voir le monde et de considérer les événements qui nous arrivent. Je suis par exemple certain que si j'avais fait cette communication en arabe ou en anglais, celle-ci aurait été différente… La langue traduit une manière particulière d'*« être au monde »*, c'est-à-dire d'être citoyen du monde.

Malgré cette poly-identité, Hicham Arazi a toujours opté pour son sol, sa culture et sa nationalité d'origine. Tout au long de sa vie, ses choix et ses déclarations le montrent. Ainsi, dans le journal *L'Equipe* du 1er juin 1998, il déclare : *« Le vrai plaisir, c'est celui que j'ai pris ici [à Roland Garros] l'an dernier, ou aussi à Casablanca, où j'ai gagné. C'était un peu différent, j'étais chez moi devant mon public et c'était la première victoire d'un marocain dans le tournoi Hassan-II »*. C'est également au Maroc qu'il est venu fêter son quart de finale à Roland Garros en 1997 durant quinze jours d'affilée. Un peu plus loin, dans ce même entretien, à la question *« Quand vous voyez ce public qui vous soutient ici [toujours à Roland Garros, un public qui ne cesse de scander son nom, notamment lors de sa victoire contre Marcello Rios en huitième de finale], vous ne regrettez pas de ne pas être français ? »*, Hicham répond : *« Non. Je n'y ai pas du tout pensé. J'ai joué la Coupe Davis avec le Maroc, peut-être pas au même niveau que si j'avais joué pour la France, mais je n'ai aucun regret. Lorsque j'étais minime, j'étais parmi les meilleurs des Yvelines, mais je n'ai jamais joué les championnats de France à cause de ma nationalité marocaine. C'était comme ça »*. Comme le montre cette dernière phrase, cela a toujours été une évidence pour ce joueur de garder sa citoyenneté marocaine. La question ne se pose pas, ni hier, ni aujourd'hui, ni demain *a priori.* Au cours de sa carrière, il a d'ailleurs très souvent essayé de se déplacer avec ses compatriotes marocains sur les tournois, *Younès El Aynaoui* et *Karim Alami* (deux autres grands joueurs de tennis professionnel marocain).

Dans cette même volonté, désir et besoin de lien avec le Maroc, *Khalid Arazi*, un de ses frères, déclare que, durant la semaine extraordinaire du tournoi de *Monte-Carlo* en 2001, Hicham consultait régulièrement, sur son ordinateur, « le site Afrique-sport. com de son ami et journaliste marocain Driss Bougrine qui soude tout le peuple du Maroc » (*Nice-Matin*, 23/04/2001).

Au-delà de la nationalité et du sentiment d'appartenance qui lui est associé, être citoyen, aujourd'hui, c'est aussi ne plus seulement se

contenter d'être le sujet d'un État mais également de prendre part à la vie sociale. Selon *Thibaud* (1991), c'est écrire sa propre histoire personnelle et collective. *Bromberger* (2001, p. 48) souligne ainsi l'apparition de *« nouvelles formes de vie civile […] et un déplacement du politique »* vers des formes plus situées de la vie sociale. En effet, autrefois, le but était de faire en sorte de transcender les individus de leurs liens familiaux, professionnels, confessionnels, etc. Aujourd'hui, le but est de les rattacher à ces liens pour donner du sens et de la stabilité à la vie sociale.

C'est cette forme de *« citoyenneté active »* (Hervé, 1997, p. 107) et *« située » (Bonny,* 1995, p. 16) qu'Hicham Arazi mobilise aujourd'hui dans ses activités au Maroc. Il est ainsi consultant pour la chaîne de télévision marocaine *Arryadia* et a ainsi *« droit de cité »* au sens de « parlé ». C'est cette accession à la parole publique qui crée en partie l'émergence du sentiment de reconnaissance et d'appartenance sociale et nationale. Hicham Arazi envisage en outre de développer, à Casablanca, un club de tennis. Au-delà de l'entreprise individuelle et familiale (puisqu'il aimerait mener cette aventure à bien en compagnie de ses frères), cette démarche démontre une inclinaison à prendre une part active dans l'évolution de son pays. Hicham connaît bien à la fois le tennis et le Maroc pour savoir ce qu'il peut y être ajouté ou modifié. Il insiste tout d'abord sur la démocratisation de la pratique du tennis qu'il juge encore *« trop élitiste »* ; il aimerait notamment donner la chance et transmettre sa passion à des jeunes qui ont peu de moyens. Ensuite, il souligne le besoin de la mise en place d'un encadrement professionnel (qu'il est, bien sûr, très bien placé pour développer). Au-delà de ce projet à l'échelle d'un club ou d'une académie, Hicham Arazi n'exclut pas un jour de s'engager de manière plus prononcée et globale au sein de la Fédération Royale Marocaine de Tennis.

Ces différentes formes d'engagement traduisent une citoyenneté qui, selon *Bier* et *Roudet* (1997, p. 13), est davantage pensée *« dans une ouverture sur le futur que dans la nostalgie d'un ordre à pérenniser ». « D'un mode de régulation fondé sur le principe de l'hétéronomie (imposé de l'extérieur), nous passerions à un mode de régulation fondé sur le principe de l'autonomie (construit de l'intérieur, par les acteurs sociaux eux-mêmes) »*. (*Commaille*, 2001, p. 69). Dans cette perspective là, Hicham Arazi pense d'ailleurs s'investir (avec ses frères), à terme (c'est-à-dire dans l'échéance de son installation possible au Maroc), dans le milieu associatif et social mais pas, pour l'instant, dans le domaine politique de son pays. Ces choix de vie illustrent bien la mutation décrite plus haut d'une citoyenneté abstraite et politique à une citoyenneté concrète et sociale.

Parallèlement à cet investissement localisé et sa vie en France où il habite, Hicham Arazi s'est nourri de ses expériences internationales. Il parle notamment cinq langues (l'arabe, le français, l'anglais, l'italien et l'espagnol) et écoute de la musique internationale (selon son frère Khalid, interviewé par *Nice-Matin* le 23 avril 2001).

Peut-on parler pour autant d'Hicham Arazi comme un « citoyen du monde » ? Il ne me semble pas. Comme nous avons pu le voir au cours de cet exposé, la vie, les sentiments et les émotions d'Hicham Arazi s'orientent clairement vers la France et surtout vers le Maroc. Cela étant dit, sa trajectoire à la fois exceptionnelle et singulière redéfinit les contours de la citoyenneté post-moderne. Celle-ci passerait ainsi d'un état abstrait, éloigné, *« d'un État envers ses sujets »*, à un état concret, situé, de proximité et varié. *Donzelot* (cité par *Bonny,* 1995, p. 16) parle *« d'urbanité politique »*. En effet, le recul de la citoyenneté moderne ne se traduit pas par son effritement mais plutôt par sa *« fragmentation »* (Bonny, 1995, p. 20), donc par son changement de formes d'expression. Elle aurait autant de domaines d'action que l'individu connaît de situations différentes (en tant qu'habitant en France, que sportif professionnel, que membre d'association, sportive notamment, etc.). La citoyenneté fait alors référence aux rôles sociaux que chaque individu tient. C'est une citoyenneté qui s'exprime maintenant aussi « par le bas » et plus seulement « par le haut ». Ce sont les activités périphériques, quotidiennes, situées, de par leurs orientations particulières, qui visent une modification de la vie sociale globale. Ce ne sont plus seulement les changements législatifs et politiques qui font évoluer le pays.

De plus, le modèle traditionnel, basé sur l'omniprésence étatique, bat également de l'aile avec la montée de l'individualisme, c'est-à-dire avec la (re)naissance de l'individu en tant que tel. Selon *Baugnet* (cité par *Bier*, 1997, p. 141), l'individualisme *« caractérise non pas un individu anomique, isolé, égoïste, replié sur lui-même mais plutôt un individu émancipé, communiquant, solidaire, qui s'attribue la responsabilité d'un devenir commun favorable et se conçoit dans un rôle d'acteur »*. Ainsi, la citoyenneté change de forme mais également de canal d'expression. Si elle passait surtout auparavant exclusivement par le domaine et la hiérarchie politiques, elle passe aujourd'hui davantage par les domaines sociaux et professionnels.

Enfin, comme le précise Delaunay (1998, p. 2), la citoyenneté *« se construit aussi par une dialectique subtile entre la différence et le commun »*. Cette bivalence me semble coller réellement à la personne d'Hicham Arazi, grâce à son parcours et à sa « double » culture qui est (et fut) à la fois une difficulté (notamment en termes de reconnaissance et

d'appartenance, en particulier durant sa jeunesse) et une richesse (dans l'inventivité que cela peut procurer).

3. Conclusion

La citoyenneté post-moderne que met en avant Hicham Arazi, joueur de tennis professionnel marocain, est une citoyenneté concrète, appliquée, prenant le parti de l'action quotidienne pour changer l'ensemble, une citoyenneté fluide, moins facile à circonscrire que la citoyenneté traditionnelle, plus complexe, alliant ancrages locaux et enjeux mondiaux, héritage (histoire) et innovation (création), lutte et adhésion ; une citoyenneté où *« j'habite ici et je m'investis là-bas »* ; une citoyenneté acceptant ce qui pourrait être des contradictions pour le modèle traditionnel mais qui sont des complémentarités construisant l'identité singulière et entière d'un individu ; finalement, une citoyenneté que je qualifierais de *« métissée »*.

Il y a 13 ans, en 1997, lors de son premier quart de finale à Roland Garros, la chaîne nationale marocaine avait décidé de retransmettre les matches de Monsieur Arazi. Aujourd'hui, 2M s'apprête à diffuser une soirée télévisuelle en l'honneur des sportifs marocains qui ont marqué l'histoire.

Aussi, pour rendre un petit hommage à ma façon à Hicham Arazi et pour le remercier de nouveau, je souhaiterais clôturer cette communication en me risquant à quelques vers de poésie, à la *Prévert,* puisque c'est ce poète que *Monsieur Castellani,* un de ses premiers entraîneurs professionnels, lisait à Hicham avant certains de ses matches afin, je le cite, *« d'humaniser un jeu qui est déshumanisant »*. Voici ces quelques vers :

Hicham Arazi est né
Puisque ses parents l'attendaient
Ils sont alors partis à Paris
Quel pari de vivre là-bas
Alors qu'on est d'ici
Pas de problème
Pour le court de tennis
C'est idem
Et pour le reste
Inch'Allah

Bibliographie

Bier, B. (1997). Pour ne pas conclure : citoyenneté des jeunes, place des jeunes. Penser la citoyenneté. Citoyenneté – Identités. *Actes de colloque, Marly-le-Roi, Document de L'INJEP*, 135-145.

Bier, B. et Roudet, B. (1997). Préambule. Penser la citoyenneté. Citoyenneté – Identités. *Actes de colloque, Marly-le-Roi, Document de L'INJEP*, 7-13.

Bonny, Y. (1995). Les formes contemporaines de participation : citoyenneté située ou fin du politique ?. In P. Merle et F. Vatin (Eds.). *La citoyenneté aujourd'hui : extension ou régression ?* (p. 15-28). Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Bromberger, C. (2001). L'ambiguïté humaine du sport. *Contre-Pied, 9*, 47-50.

Commaille, J. (2001). Une sociologie politique du droit dans la société française. In O.

Douard et G. Fiche (Eds.), *Les jeunes et leur rapport au droit* (pp. 61-70). Paris : L'Harmattan.

Constant, F. (1998). *La citoyenneté*. Paris : Éditions Montchrestien.

Delaunay, M. (1998). Éditorial. *Les cahiers EPS de l'académie de Nantes*, 18, 2-3.

Herve, M. (1997). Quelques pistes sur la citoyenneté active. Citoyenneté – Identités. *Actes de colloque. Marly-le-Roi : Document de l'INJEP*, 107-113.

Le Pors, A. (2000). *La citoyenneté*. Que sais-je ? Paris : PUF.

Thibaud, P. (1991). *Citoyenneté et urbanité*. Paris : Esprit.

LE MAGHREB, LE BASKET-BALL AMÉRICAIN ET LA MONDIALISATION SPORTIVE

Loïc Artiaga
Maître de conférences, Université de Limoges, France

Né aux États-Unis d'Amérique, le basket-ball est pratiqué au Maroc à partir des années 1920[1]. Si les liens diplomatiques entre le Maroc et les États-Unis sont anciens, comme l'attestent les traités signés par les deux pays en 1787 et en 1836, la diffusion de la balle au panier dans les principales villes du Royaume est d'abord dépendante de vecteurs strictement européens. La Fédération française de basket-ball (FFBB) reconnaît dans les années 1930 un comité régional local, tandis qu'apparaissent les premières sections musulmanes (Wydad Athlétic Club-WAC, Moghreb Sportif de Rabat ou Fath Union Sport-FUS). Le modèle de pratique qui se développe alors en plein air correspond bien aux formes de jeu que connaissent dans l'entre-deux-guerres les pays du sud de l'Europe. Le développement de la « balle au panier » participe alors d'une conception particulière de l'exercice physique. Les visées hygiénistes transforment le basket-ball en un sport aéré, sollicitant les ressources cardio-vasculaires du joueur. La technicité fine, les dribbles, les arrêts, sont empêchés par des surfaces de jeu encore rudimentaires. On pratique sans remplaçant pour assurer une dépense physique maximale.

Après l'Indépendance, les destinées de la balle au panier au Maroc sont liées à la lente structuration de ce sport en Afrique, reconnue comme un secteur autonome pour la Fédération internationale de Basket-ball (FIBA) à partir de 1961. Elles dépendent aussi des relations politiques que le Royaume tisse avec la France et les États-Unis et de leurs conséquences sur les pratiques physiques. On sait le rôle que jouent les États-

1. La Fédération Royale Marocaine de basket-ball fait partie des rares fédérations nationales de basket-ball à rendre disponible sur Internet un document présentant des traits de son histoire. Voir http://www.maroc-basket.com/?page = historique_federation [lien du 26 septembre 2010].

Unis, dès 1943 dans le prolongement de l'opération *Torch* (1942), dans l'amorce du processus d'indépendance du pays. Celui-ci reste soutenu dans les années 1950 par l'opinion publique américaine lorsque Washington, dicté dans ses choix par les circonstances de la Guerre froide, décide de soutenir la puissance protectrice.

Ce sont finalement deux mondialisations, aux contours et aux logiques distincts, qu'absorbe le basket-ball africain dans son ensemble. À la première, fortement orientée par la fédération internationale alors sous contrôle européen et liée à l'internationalisation de la *pratique*, succède à la fin du XX^e^ siècle l'offensive multimédia menée par la *National Basketball Association* (NBA), polarisée par le *spectacle*. Pourvoyeuse d'un modèle de culture sportive prétendument « déterritorialisée », la NBA agit en avatar du *softpower* étasunien, soutenu par l'industrie occidentale du divertissement de masse. Le Maroc apparaît ici comme un point d'observations privilégié de ces évolutions. Jusqu'en 1956, la FFBB enregistre scrupuleusement celles-ci à travers son organe officiel, la revue *Basket-ball*. C'est ensuite à travers la construction et le maintien de liens avec les structures sportives transnationales que l'on peut situer le basket marocain sur la scène sportive internationale.

Les premières circulations transcontinentales du basket-ball

Le basket-ball est créé en décembre 1891 par James Naismith, professeur d'éducation physique d'origine canadienne, à Springfield (Massachusetts, USA) dans la *Training School* de la *Young Men's Christian Association* (YMCA). Ce cadre offre au basket un premier réseau transnational de diffusion, fondé sur l'attachement religieux. D'inspiration protestante, le mouvement YMCA est né dans l'Angleterre urbaine de la fin des années 1840. En complément de l'étude de la bible, les « Y » proposent aux jeunes urbains des activités culturelles et sportives. Ce sont ainsi des membres de la YMCA qui introduisent le jeu à Montréal puis à Toronto en 1892, à Paris en 1893, en Amérique du Sud dès 1894, au Mexique en 1895, en Australie en 1899, en Chine, en Inde et au Japon en 1901.

En Afrique, c'est en 1905, au Kenya, que l'on situe la première partie jouée par les Y. La correspondance de Pierre de Coubertin avec les dirigeants des YMCA montre que ceux-ci s'envisagent dans les années 1920 comme un relais potentiel pour le CIO, notamment dans les territoires extra-européens[2].

2. Archives du CIO, « Young Men Christian Association, 1909-1927 ». Lettre de Elwood Brown à Pierre de Coubertin, 23 janvier 1920 : « I believe a most unusual opportunity now exists to give a

La culture sportive étasunienne se constitue autour des *Big Three and One-half*[3], en réaction à celle de l'ancienne puissance coloniale. Elle reste autarcique durant la majeure partie du XX^e^ siècle. Le basket-ball, bien implanté dans le tissu athlétique, est un marqueur identitaire important de la Jeune nation, au point que les Américains oublient que la balle au panier peut être pratiquée ailleurs. Leur championnat national désigne ainsi « le champion du monde » et non la meilleure équipe du pays. C'est donc un processus d'appropriation et de réinterprétation de la pratique sportive et de ses significations par les sociétés réceptrices qui va permettre la greffe du basket-ball en dehors des USA.

En Europe, la France devient rapidement le premier pays de basket, avec 14 000 licenciés en 1932, contre 3 000 pour l'Italie, 2 500 pour le Portugal et 900 pour la Suisse, qui constituent les principaux foyers de pratique[4]. Jusqu'aux années 1930, les contacts transnationaux concernant le basket-ball restent cependant intermittents. Alors que le cosmopolitisme précoce du football s'appuie sur les grands flux migratoires changeant en profondeur la composition des sociétés occidentales[5], le basket ne bénéficie que de vecteurs momentanés, reposant sur des dynamiques extra-sportives : les YMCA sont animés par des logiques religieuses tandis que les *boys* débarqués en France en 1917 avec battes et ballons ne restent dans l'Hexagone que temporairement.

La balle au panier au Maroc, du Protectorat à l'Indépendance

Bien plus que le prosélytisme des Y qui s'émousse dès lors qu'émergent les structures fédérales sportives internationales, c'est la situation coloniale qui conditionne dans l'entre-deux-guerres le développement du basket-ball en Afrique du Nord. C'est logiquement un modèle européen de diffusion qui s'y impose, comme en Afrique-Occidentale française (AOF), où le tournoi de la circonscription de Dakar rassemble plus de 500 joueurs en 1942[6]. En AOF, les colons louent la simplicité du jeu par

great impulse to physical training throughout the world, to develop backward areas along the lines of Olympic ideas and ideals, and to contribute definitely to the extension of your Committee's influence in many areas as yet not adequately reached by the Olympic Games movement ».

3. L'expression *Big Three and One-half* désigne les trois sports majeurs aux Etats-Unis (le base-ball, le football américain et le basket-ball) et le hockey sur glace.

4. Archives de la FIBA, 4a, « Rapport d'activité depuis la fondation au 30 novembre 1932 ».

5. Pierre Lanfranchi, Matthew Taylor, *Moving with the Ball. The Migration of Professional Footballers*, New York/Oxford, Berg, 2001, p. 3.

6. Bernadette Deville-Danthu, *Le Sport en noir et blanc. Du sport colonial au sport africain dans les anciens territoires français d'Afrique occidentale (1920-1965),* Paris, L'Harmattan, 1997, p. 185.

rapport au football jugé trop complexe pour la population autochtone[7]. Comme l'Algérie, le Maroc constitue rapidement un fief important du basket-ball français, avec plus de 400 licenciés en 1934, et près de 900 en 1938. La même année, le RU Casablanca, le Stade Marocain et l'AG Maroc sont respectivement les 10e, 11e et 12e plus gros clubs recensés par la FFBB. Un championnat militaire est également organisé au Maroc dans les années 1930, avec une trentaine d'équipes. Mais ce sont les clubs omnisports, parfois liés aux sociétés occidentales, qui composent l'essentiel du paysage sportif, comme l'Union sportive des cheminots du Maroc ou le Bank Union Sports. Des équipes féminines existent dès 1934 à Safi, Mazagan, Meknès, Fès et Oujda ; on en compte onze en 1937[8]. La composition des équipes montre que ce sont les Européens qui sont les premiers à pratiquer ; le championnat local incluant même une équipe d'Italiens, *Gioventu Italiana del Littorio Estero Casablanca*[9].

Au Maroc, les Français dominent les comités locaux, donnent l'essentiel des joueurs de la sélection du Protectorat, signent les articles et les tribunes dans la revue fédérale Basket-ball. Ils organisent la pratique en usant des ressorts de l'administration coloniale celle de l'école notamment –, quadrillent le territoire en créant des sous-comités[10], orchestrent une propagande pour assurer la diffusion du basket-ball à l'intérieur des terres. Un des enjeux au milieu des années 1930 est d'intégrer les clubs de Safi, de Mogador ou d'Agadir, dont les dirigeants rechignent à s'affilier à la fédération, compte tenu de leur éloignement géographique des autres lieux de pratique[11]. Les distances et la faiblesse des moyens de communication n'empêchent pas la mise en place, dès 1934, d'un championnat Nord Africain, rassemblant les comités d'Algérie, de Constantine, du Maroc et d'Oranie, tous sous contrôle de la FFBB. Pourtant, en 1936, il faut 48 heures de train aux joueurs de Casablanca pour rencontrer ceux de Constantine[12].

7. *Ibid.*, p. 117.

8. *Basket-ball. Organe officiel de la Fédération française de basket-ball* (désigné dans la suite de ce texte Basket-ball), 27 décembre 1934.

9. Fabien Archambault, « *Alger Basket*, une communauté sportive en guerres (1939-1962) », in Fabien Archambault, Loïc Artiaga, Pierre-Yves Frey (dir.), *L'Aventure des « grands » hommes. Études sur l'histoire du basket-ball,* Limoges, Pulim, 2003, p. 161-186.

10. Créée en 1933, la FFBB compte quatre comités régionaux en Afrique du Nord. Celui du Maroc est organisé en sous-comités : Sud (Casablanca), Centre (Rabat et Port-Lyautey), et Nord (Meknès, Fès et Taza), Marrakech et Oujda, initialement rattaché à Oran.

11. *Basket-ball*, 6 septembre 1934.

12. *Basket-ball*, 20 mai 1936.

Équipe première de l'Olympique Marocain, champion du Maroc 1939
(*Source* : Basket-ball, *1er juin 1939*)

Quelle place y-a-t-il dans ce quadrillage du territoire pour les athlètes musulmans ? Les clubs de basket composés de Marocains restent minoritaires avant l'Indépendance. On connaît la trajectoire originale du Wydad de Casablanca, créé en 1937 pour permettre aux Juifs et aux Musulmans d'accéder aux piscines du port. Dès 1938, le Wydad ouvre une section dédiée au basket-ball, alors que l'US Rabat-Salé, prisée par les Marocains, pratique le basket-ball depuis 1934. L'examen des mutations entre clubs par la commission nationale des statuts et règlements permet d'identifier au milieu des années 1930 des regroupements de joueurs autochtones. En 1935, ce sont cinq musulmans dont la mutation pour l'US Rabat-Salé est bloquée par leur club d'origine[13]. Le collège Moulay Youssef de Rabat participe également aux compétitions scolaires. Les « potaches musulmans » perdent en 1934 contre les élèves du lycée Lyautey, parce que « la technique […] leur fait défaut », estime un observateur de l'époque. Les fils de notables marocains Moulay Youssef n'accueille entre 1925 et 1930 que deux fils d'ouvriers et aucun de *fellah*[14] –, l'emportent toutefois en 1935, sous l'œil bienveillant du directeur général de l'enseignement au Maroc et de l'inspecteur principal de l'éducation physique. C'est en novembre 1945, alors que s'exacerbent les tensions dans l'Empire colonial, que se dévoilent les premières tensions raciales. En novembre, un match opposant le Wydad, musulman, au RUC, composé d'Européens, est l'objet d'incidents qui imposent l'arrêt de la rencontre. Saisie, la Commission des statuts et règlements de la FFBB inflige à deux

13. *Basket-ball*, 24 octobre 1935 et 5 décembre 1935.

14. Pierre Vermeren, « La mutation sociale de l'enseignement supérieur musulman sous le Protectorat au Maroc : avènement d'une nouvelle légitimation universitaire de la classe dirigeante », in Aïssa Kadri (dir.), *Parcours d'intellectuels maghrébins*, Paris, Karthala/Institut Maghreb-Europe, 1999, p. 43-98.

joueurs du Wydad une suspension de un an et de six mois, pour insulte et voie de fait contre l'arbitre. Le club du Wydad écope d'un blâme.

La France affirme sa puissance symbolique en Afrique du Nord en y organisant dès 1938 des tournées de sélections métropolitaines[15]. Après la défaite d'une équipe de France bis peu préparée face à des équipes marocaines, les ambitions de distinction locale sont réprimées : alors que la Ligue du Maroc demande à pouvoir organiser des rencontres internationales contre la Hongrie et l'Égypte, la Fédération française rappelle à ses dirigeants que « les rencontres internationales organisées par les Ligues ne peuvent être conclues sans l'accord préalable du Bureau Fédéral » et interdit la rencontre Maroc-Egypte prévue en février 1955[16]. À quelques mois de l'Indépendance, et alors que les troubles politiques et sociaux s'intensifient depuis le début des années 1950, la représentation du basket-ball marocain reste pourtant l'apanage de joueurs européens. Les sélections régionales ne peuvent donc, en jouant au basket-ball, venir « contester l'hégémonie culturelle du colonisateur sur le terrain de celui-ci », comme le feront en 1958 les footballeurs algériens, puisqu'elles sont essentiellement composées de Pieds-Noirs[17]. Comme le montre Nicolas Bancel, la représentation du sport aux derniers temps du Protectorat est une affaire d'image, idéalement placée sous le contrôle de la propagande. Afficher la bonne santé du sport dans les colonies légitime la mission prétendument civilisatrice de la métropole et participe du maintien de « l'apparence de la normalité »[18] de la vie quotidienne dans des pays en voie de décolonisation. Ils sont pourtant amenés à se faire une place sur la scène sportive internationale dans la seconde moitié du XX^e siècle.

L'Afrique et la première internationalisation du basket-ball

Lorsqu'en 1928 une première tentative de constitution d'une fédération internationale de basket-ball se fait jour, sous l'égide de la Fédération internationale de handball, un représentant pour l'Égypte semble compter dans l'organisation, avec le Canada, les États-Unis, le Portugal et la France. Mais à la fondation officielle de la FIBA en 1932, il n'y a aucun représentant africain. Quatre ans plus tard, l'Égypte représente le Continent au premier tournoi olympique, comme en 1948, en 1952 et aux premiers championnats du monde de 1950, où elle finit à la

15. *Basket-ball*, 1^er décembre 1938.

16. *Basket-ball*, 1^er décembre 1954.

17. Pierre Lanfranchi, « Mekloufi, un footballeur français dans la guerre d'Algérie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 103, 1994, p. 70-74.

18. Fabien Archambault, *op. cit.*

cinquième place. Mais surtout, l'Égypte participe aux compétitions européennes depuis 1937, comme la Syrie, présente aux championnats d'Europe organisés au Caire en 1949 et remportés par l'Égypte. De même, les clubs marocains participent à la Coupe d'Europe des clubs à partir de 1959 et jusqu'en 1968, puis à nouveau entre 1970 et 1974. L'USM Casablanca passe ainsi en 1959 le premier tour en battant l'Academy Coimbra, un club portugais, puis perd contre le FC Barcelone. Le CSC Casablanca joue contre le Real de Madrid qui perdra en finale, pour l'édition 1961-1962. Ce sont essentiellement des clubs casablancais qui représentent le Maroc dans cette compétition, puis des équipes de Rabat dans les années 1970. La géographie européenne du basket est alors à géométrie variable, puisque le Benfica de Luanda (Angola, sous domination portugaise) participe à la compétition en 1968. En 1970, la Tunisie enregistre Rades, mais ne joue pas le match prévu contre Villeurbanne.

Les liens de l'Afrique du basket-ball avec l'Europe restent donc forts. Il est significatif de voir comment, après l'Indépendance du Maroc, la Fédération Royale marocaine de basket-ball (FRMB) tisse très tôt des liens avec la FFBB, demandant officiellement dès mai 1956 qu'une sélection française se rende au pays. En 1957, la FRMB renouvelle la demande, précisant que ses statuts permettent le maintien de cadres français en son sein[19]. Tout en organisant le retour des joueurs français précédemment licenciés en Afrique du Nord pour leur permettre de jouer dans les compétitions de l'Hexagone[20], la FFBB envoie régulièrement, pour des stages, des préparations spécifiques et des compétitions, ses meilleurs techniciens et des joueurs.

L'importation de la « main-d'œuvre qualifiée » que représentent les entraîneurs sportifs est courante et nécessaire dans les pays sortis de la colonisation. Elle s'assortit souvent de contrats pour l'achat de matériel provenant des pays européens qui fournissent cette main-d'œuvre[21]. En 1956, le bureau de la FFBB s'empare de la notion « d'indépendance dans l'interdépendance » forgée par Edgar Faure à propos du Maroc pour suggérer les contours des collaborations entre les deux fédérations[22]. Le 11 mai 1958, le Maroc est ainsi représenté au critérium du jeune

19. *Basket-ball*, octobre 1957.

20. *Basket-ball*, novembre 1956. En 1956, le Bureau directeur de la FFBB doit prendre en compte le statut des « joueurs précédemment licenciés en Tunisie et au Maroc et rentrant en France », leur attribuant un statut particulier pour intégrer les compétitions métropolitaines.

21. Wladimir Andreff, « Les multinationales et le sport dans les pays en développement ou comment faire courir le Tiers Monde après les capitaux », *Tiers-Monde*, tome 29, n° 113, 1988, p. 73-100.

22. *Basket-ball,* septembre-octobre 1965.

basketteur français, deux ans après l'Indépendance du pays[23]. Une Coupe du Trône existe pourtant bien depuis 1957. Le championnat du Maroc, remporté en 1958 par le FUS, bénéficie du soutien du Royaume, puisque c'est le Prince héritier Hassan II qui remet le trophée au vainqueur.

Création de l'AFABA, juin 1961, au Caire
(Source : FIBA, collection de M. Boujemaa Larguet)

Les indépendances entraînent cependant de manière mécanique l'adhésion des pays africains à la FIBA, dans le prolongement de leur reconnaissance internationale gagnée avec l'adhésion à l'ONU. C'est le cas du Maroc en 1956 même si la FIBA demande initialement à la fédération française son approbation[24]. En juin 1961, au Caire, est fondée l'Association fédérations africaines de basket (AFABA), quatre ans après la naissance de la Confédération africaine de football (CAF). L'AFABA compte parmi ses premiers membres l'Ethiopie, le Ghana, le Burkina Faso, la Libye, le Mali, la Rhodésie du Nord, la Sierra Leone, le Soudan, le Togo, l'Égypte, la Guinée et le Maroc. Ces fédérations continentales apparaissent alors que se pose politiquement la question de l'unité africaine.

Le Maroc, représenté en 1958 à la conférence panafricaine d'Accra avec les premiers Etats indépendants d'Afrique, fait aussi partie en 1963 des pays fondateurs de l'Organisation de l'unité africaine (OUA). Pour les Etats africains, le sport joue un rôle crucial. Il sert de support à la construction de communautés imaginées nationales. Comme le souligne Raffaele Poli, *« il est plus facile d'imaginer la nation et de conforter l'identité nationale à travers [des] joueurs qui représentent cet espace dans un match contre une autre nation qu'en se référant, par exemple, aux pratiques*

23. *Basket-ball*, juin 1958.

24. *Basket-ball*, septembre 1956.

ordinaires de la vie quotidienne », surtout lorsqu'il s'agit de pays en proie à des dissensions religieuses, ethniques et linguistiques[25]. Au Maroc, les meilleurs joueurs, parfois binationaux comme Younes Akinocho, Sophian Rafai ou Mohamed Achad, partent cependant dans les championnats européens, comme Miloud Dahine dans les années 2000. Ce sont cependant les ligues américaines qui cristallisent dans les dernières décennies du XX^e^ siècle les désirs d'ailleurs des élites africaines du basket-ball.

La NBA, « l'Atlantique noir » et la mondialisation du spectacle sportif

Les années 1980 voient s'ouvrir une nouvelle phase dans la mondialisation du basket-ball, sous l'influence de la NBA. La progression du nombre de joueurs africains dans le championnat US constitue le volet le plus visible de cette nouvelle forme de circulation transcontinentale. Le premier est en 1984 le Nigérian Hakeem Abdul Olajuwon. En 1985 et en 1991, le Soudanais Manute Bol puis le Congolais Dikembe Mutombo occupent également des postes de pivot dans des équipes NBA, les trois athlètes restant parmi les meilleurs défenseurs de l'histoire du championnat. La NBA recrute plutôt des joueurs d'Afrique de l'Ouest pour leurs qualités athlétiques, leur grande taille et généralement leur capacité à défendre le panier. L'identité africaine des joueurs est mise à profit par les équipementiers sportifs. En 1993, Adidas commercialise ainsi une chaussure au nom de Dikembe Mutombo, frappée d'un bouclier tribal.

On ne peut cependant saisir les extensions territoriales de la Ligue américaine sans comprendre que celle-ci se transforme, dans ses modes d'organisation et de gestion, à partir des années 1967-1976, en un groupe producteur de spectacles commerciaux, dans le contexte post-moderne d'une mondialisation à forte connotation culturelle ce que Stuart Hall a appelé l'essor d'une culture de masse mondiale[26]. La NBA constitue un modèle de développement pour les formes sportives populaires évoluant dans les conditions du capitalisme moderne. Elle illustre la façon dont la production et la pratique du sport ont été structurées en fonction de la logique et des pressions du capitalisme consumériste. Face au tassement de ses recettes aux États-Unis, la NBA crée au début des années 1990

25. Raffaele Poli, « Le ballon ne tourne pas rond en Afrique. Les effets pervers d'une… extraversion dépendante'», *Afrique contemporaine,* n° 233, 2010/1, p. 49-61.

26. Stuart Hall, « The Local and the Global : Globalization and Ethnicity », in Anthony D. King (dir.), *Culture, Globalization and the World-System*, Londres, Macmillan, 1991, p. 19-39.

« *NBA International* », qui ouvre des bureaux régionaux sur tous les continents, chargés de négocier les droits de retransmission des matchs et les licences de commercialisation d'objets dérivés. Le dernier bureau créé est celui de Johannesburg, qui permet depuis 2010 à la marque étasunienne d'assurer sa présence sur le Continent africain. Wladimir Andreff a montré les soubassements économiques de ce processus, qui voit les multinationales du sport investir depuis la fin des années 1970 dans les pays du tiers-monde, considérés comme les marchés aux croissances les plus prometteuses. Leur pénétration s'articule autour de leur participation au spectacle sportif, meilleur moyen de conditionnement de la demande[27].

L'implantation de la NBA en Afrique du Sud achève une phase de prospection, entamée sur le continent africain depuis 1993 à travers des voyages de joueurs et des *clinics*[28]. De façon plus systématique depuis 2002, la NBA organise à travers le programme *« Basketball Without Borders »* des activités caritatives impliquant des joueurs et des entraîneurs ainsi que des camps d'entraînement et de détection, soutenue par des institutions étasunienne (A*merican International School of Johannesburg*, par exemple) et des multinationales. L'objectif affirmé par Amadou Gallo Fall, vice-président de la NBA chargé de l'Afrique et de John Manyo Plange, président du bureau NBA Afrique, est de mettre en place un championnat professionnel, mais aussi *« de développer le jeu sur [le] continent avec le concours des fédérations, de tous les acteurs du basket-ball africain et de nos partenaires commerciaux »*[29].

La carrière du Marocain Younes El Idrissi[30], dans le championnat universitaire NCAA (2004-2006) pèse peu face aux contingents de joueurs sénégalais ou congolais draftés au milieu des années 2000 par les franchises de la NBA. Néanmoins, puisque huit à neuf foyers sur dix possèdent un téléviseur au Maroc et que les équipements de réception de télévision par satellite s'y imposent progressivement comme les éléments

27. Wladimir Andreff, *op. cit.*

28. « Journey Recalls Racism For Ewing – South Africa Trip Eye-Opener For Knicks Star », *New York Daily News*, 11 septembre 1994. En 1994, David Stern, Dikembe Mutombo et Patrick Ewing rencontrent le Président Nelson Mandela à l'occasion du South Africa NBA Tour.

29. David Kalfa, « Amadou Fall : L'Afrique a toujours été importante pour la NBA », *Rfi,* 19 mars 2010, http ://www. rfi. fr/contenu/20100319-amadou-fall-afrique-toujours-ete-importante-nba [lien du 27 septembre 2010].

30. Youness El Idrissi a joué aux Etats-Unis, pour le Woodstock-Massanutten MA (2003-2004) et pour les trois saisons suivantes pour Georgia (NCAA) et Iona (NCAA). Il revient au Maroc en 2006 pour jouer au WAC, son club d'origine, et rejoint en 2008 l'équipe de Tanger IRT. Actuellement, il joue sous les couleurs du club SITRA au Bahreïn.

incontournables du confort moderne, le Maroc constitue aussi un marché potentiel pour le championnat US. Si la chaîne sportive publique *Arryadia* retransmet les matchs de la sélection nationale ce que les télévisions hertziennes ne font plus en France –, la « mythique NBA » représente aujourd'hui pour Noureddine Benabdennbi, Président de la FRMB, la compétition de basket capable d'imprégner « l'imaginaire collectif », le ressort principal d'un basket perçu comme « un sport de spectacle et de stars »[31]. On comprend dans cette perspective l'initiative menée en 2005 par la Fédération avec l'ambassade des États-Unis à Rabat et la Maison de l'Amérique de Casablanca, invitant Courtland Freeman et Omari Faulkner, anciens joueurs de basket de l'Université de Georgetown, à rencontrer des jeunes basketteurs marocains.

L'initiative de la NBA, qui se substitue à la Fédération internationale de basket-ball comme organisatrice du jeu à l'échelle d'un continent pose évidemment question, notamment sur les modes modernes de gestion du sport, affirmant la nécessité de partenariat entre associations, pouvoirs publics et firmes privées. Au-delà des enjeux sportifs – la détection de jeunes joueurs, par exemple –, on comprend que l'affirmation d'une présence en Afrique permet à la NBA de continuer à faire oublier sa dimension américaine, et d'affirmer sa nature de producteur d'un spectacle sportif mondialisé maximisant ses bénéfices. *« Lorsque la pratique se développe en quantité et en qualité, le business aussi [se développe] »*, déclarait ainsi Amadou Fall à l'occasion de l'ouverture du bureau NBA de Johannesburg, en 2010[32]. En envoyant sur place des athlètes africains-américains, la ligue américaine tourne à son profit l'image d'un *« Atlantique noir »* – soit une culture commune, née de l'esclavage, qui unirait Africains, Caribéens, Américains et Anglais[33] –, mais la vide son contenu politique. En 2009, *« Basketball Without Borders »* utilise ainsi de manière opportune des images de joueurs africains-américains prises dans l'enceinte de l'*Apartheid Museum*. Leur légende renvoie la question de l'Apartheid à une prise de conscience individuelle, non à un problème d'ordre idéologique[34].

---

31. « Le mot du président », http ://www. maroc-basket. com/?page = mot_president [lien du 27 septembre 2010].

32. « Amadou Fall :… L'Afrique a toujours été importante pour la NBA'», *L'Autre Fraternité*, 24 mars 2010, http ://lautrefraternite. com/2010/03/24/basket-ballnba-amadou-fall- % C2 % ABl % E2 % 80 % 99afrique-a-toujours-ete-importante-pour-la-nb % C2 % BB/[lien du 27 septembre 2010].

33. Paul Gilroy, *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness*, Londres, Verso, 1992.

34. http://www. nba. com/multimedia/photo_gallery/0909/bwb.africa/content.8.html [lien du 27 septembre 2010]. L'image est légendée ainsi : « Dwight Howard (right) and Chris Bosh learn about the Apartheid regime ». La photographie ne montre toutefois que les deux joueurs, et aucun texte ne vient expliquer ce que les deux joueurs « apprennent du régime de l'Apartheid ».

En 1948, l'entraîneur français Emile Frezot note depuis Casablanca l'influence des films américains sur les représentations du jeu des jeunes basketteurs marocains[35]. Le Maroc compte alors plus de 50 000 ressortissants américains, dont 30 000 militaires[36]. L'époque est déjà celle d'une transition vers un système où l'Europe constitue pour les joueurs le véritable espace de confrontations et d'échanges techniques, mais où le basket étasunien s'impose comme l'horizon symbolique. L'implantation de la NBA en Afrique repose sur des logiques qui combinent les processus de diffusion du basket-ball dans l'Europe de l'après-guerre et celles d'abord éprouvées par la NBA sur les autres continents dès les années 1990. Les mots cités plus haut de Noureddine Benabdennbi font état de la colonisation de l'imaginaire sportif marocain par le championnat US de basket. Il reste cependant à prouver la capacité des grandes équipes étasuniennes à susciter, en l'absence de joueurs marocains dans leur championnat, une adhésion comparable à celle des équipes de football européennes et notamment espagnoles, dont la jeunesse du Royaume arbore aujourd'hui les maillots.

35. *Basket-ball*, 8 novembre 1948.

36. El-Mostafa Azzou, « La présence militaire américaine au Maroc, 1945-1963 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 210, 2003/2, p. 125-132.

LE RÉPUBLICAIN LORRAIN ET LES IDENTITÉS MÉDIATIQUES D'ADIL BELGAÏD
Étude d'une trajectoire réussie

Jean-François Diana
Maître de conférences, Université de Metz, France

Espace public et cultures

Si le concept d'espace public ne peut être d'emblée assimilé à un territoire réel aux frontières matérielles infranchissables, il se définit avant tout comme une construction symbolique forgée par l'histoire et ses mentalités, nourrie par sa propre encyclopédie, et surtout incarnée par ses multiples représentations culturelles.

Il reste incontestable que notre époque se caractérise par la diffusion plurielle de discours et de représentations (de la peinture aux images numériques). Les technologies de l'information et de la communication participent ainsi à niveler les spécificités culturelles et à induire un nouveau type de civilisation mondialisée. Dès 1935, le psychologue allemand Rudolf Arnheim voyait, par exemple, la télévision *« comme un prolongement du regard »* qui, de nos jours, se soumet plus radicalement à l'illusion d'immédiateté. Dans les années 1960, les médias de masse (presse écrite, radio, télévision et cinéma, voire même les balbutiements de l'ordinateur) travaillaient à tisser un réseau efficace autour de la planète. Cette *« internationalisation de la communication »* a été perçue dans les années 1970 comme un progrès social (rapprochement métaphorique des populations, reconnaissance et acceptation de l'autre comme étranger, perception du monde comme village global, selon l'expression de Marshall MacLuhan pour désigner l'idée de *communauté électronique*, etc.). Le 21 février 1978, le rapport remis à Valéry Giscard d'Estaing, Président de la république française sur l'informatisation de la société par Alain Minc et Simon Nora, connut un énorme succès d'édition. Publié à la Documentation Française et au Seuil, 135 000 exemplaires furent vendus jusqu'en 1986. Cependant, cette exaltation de la technologie n'occulta pas complètement la mythologie des médias manipulateurs. En

effet, de la période Byzantine à nos jours, les représentations font l'objet de controverses, parmi lesquelles le simulacre, la relativisation des valeurs, le renoncement à l'origine, la dictature des apparences, l'indiscernabilité du réel et de l'imaginaire, etc.

La parole des sportifs et l'identité nationale

Ces précisions historiques permettent de poser le contexte dans lequel la société médiatique se situe actuellement. Ainsi, nombre d'études universitaires se sont-elles intéressées aux personnalités qui occupent efficacement l'espace public, des politiques aux artistes en passant par les intellectuels et sportifs de haut niveau. La légitimité des personnalités les plus visibles renseigne sur l'influence supposée qu'elles peuvent exercer sur le plus grand nombre. En France, la popularité exceptionnelle de figures comme Zinedine Zidane ou Yannick Noah constitue un reflet des désirs instantanés de la population. Leurs performances en tant qu'athlètes, mais aussi leur identité médiatique et leur manière de s'inscrire en tant qu'acteur social participent à les imposer comme des garants structurants de l'équilibre populaire (engagement humanitaire, et en quelques occasions, des prises de positions sur des sujets d'actualité).

Ces exemples sont d'autant plus remarquables qu'ils concernent des individus issus de diverses immigrations, certes non comparables mais et dont la réussite fait l'objet d'une fierté consensuelle. Or, depuis 2009, l'opinion publique française est occupée par des débats polémiques autour de la notion même de l'identité nationale. Le présent propos n'est certainement pas d'alimenter la discussion sur le seul plan politique. Il s'agit à la fois de faire la part entre la parole et la palabre, de s'interroger sur le traitement du sujet par les médias de masse (de la presse écrite aux éditions en ligne), sur la manière dont ce débat est relayé, et in fine, sur la façon dont l'espace public se l'approprie. A un autre niveau, quelles sont les figures habilitées ou légitimées par l'opinion pour participer à ce débat ? Naturellement, les élus porteurs de ce projet, mais aussi ceux qui le contestent. Au-delà, l'élargissement de la parole sollicite, la plupart du temps et malgré elle, toute identité médiatique représentative. Ainsi, si Noah s'est clairement positionné, l'opinion de Zidane, elle, ne s'est pas fait entendre.

Sur un plan national, il relève que de nombreux articles focalisent plutôt sur la collusion des cultures et l'échec de la mixité. Les mauvais résultats de l'équipe de France de football au dernier mondial en Afrique du Sud ont notamment suscité des réactions épidermiques jusqu'aux bancs de l'Assemblée Nationale. Cette confusion globale a naturellement radicalisé les discours à propos du repli des communautés sur elles-mêmes,

pour des raisons autant de protectionnisme que de fierté nationaliste, des dysfonctionnements et des problèmes liés à l'insertion des citoyens français issus des différentes immigrations. D'un point de vue quantitatif, les termes qui se répètent avec le plus d'efficacité dans l'espace public médiatique sont l'*exclusion*, la *stigmatisation* et l'*ostracisme*. Il faut néanmoins reconnaître que, plus un mot circule avec facilité, plus sa signification originelle se dilue. Il n'est donc pas inutile de rappeler que, pour ne prendre que cet exemple, l'étymologie du terme ostracisme est une combinaison gréco-latine qui rappelle qu'au V^e^ siècle avant J.-C., des coquillages (« ostr ») furent utilisés comme bulletins de vote. Par ce moyen, l'*ecclésia*, désigné par l'assemblée publique des citoyens, pouvait décider de bannir pendant dix ans un citoyen dont le nom était gravé sur une coquille. L'esprit humaniste qui régnait à cette époque traduisait davantage un souci d'équilibre social que de condamnation. Bien qu'en dehors de la société, l'individu recouvrait ses biens à son retour. De nos jours, l'ostracisme, tel qu'il est mobilisé dans les médias, s'apparente à une forme définitive d'exclusion sociale. L'usage de certains termes dans la presse par des leaders d'opinion perd en exactitude en même temps qu'il gagne en force symbolique.

L'émergence de la figure médiatique d'Adil Belgaïd

Si la faible couverture médiatique du judo n'a rien de comparable avec le tennis, et surtout le football, la discipline compte pourtant de nombreux licenciés en France (plus de 500 000). Même le Comité national olympique déplore que *« les chaînes hertziennes privilégient les événements secondaires de disciplines majeures plutôt que les événements primordiaux de sports dits mineurs »*, plus efficaces en termes de retombée d'image et de standing. En 2005, Jacques Rogge, président du Comité international olympique, a d'ailleurs rappelé lors du Sportel de Monaco[1], sa volonté d'adapter les disciplines sportives aux besoins médiatiques.

Judoka de haut niveau, Marocain de nationalité et de cœur, vivant dans la région Est de la France et accompli professionnellement, la trajectoire de vie d'Adil Belgaïd symbolise, à elle seule, la convergence entre la réussite sportive et la complexité de l'engagement dans la cité. Performance qui, faut-il le souligner, se réalise en des temps troublés par la difficulté de l'opinion publique à se reconnaître dans ses immigrations. Dans ce paysage, Adil Balgaïd peut être qualifié de figure émergente voire

1. Créé en 1990, le Sportel est un salon international annuel du sport, de la télévision et des nouveaux médias.

exemplaire aux yeux d'une partie de ces immigrations. Représentation que la presse quotidienne régionale a participé à installer dans la durée.

Symboliquement, et à l'exemple d'autres titres régionaux, *Le Républicain lorrain* régule l'espace qu'il couvre à travers les niveaux de discours qu'il privilégie. C'est le principe même de la démocratie occidentale bourgeoise fondée au XVIII[e] siècle sur l'entente consensuelle. L'analyse de ses articles met en lumière différents jeux de domination dans lesquels s'affrontent les élites locales, au rang desquelles les journalistes occupent une place centrale. Ce *« marché linguistique »*, pour reprendre l'expression du sociologue Pierre Bourdieu (1984), met en évidence l'inégalité de la distribution de la parole. Par le passé, le journal a particulièrement joué un rôle actif lors des élections municipales. En 1971, il organise et soutient la campagne de Jean-Marie Rausch à la mairie de Metz. Mairie qu'il dirigea pendant 37 ans… Historiquement, *Le Républicain lorrain* est fondé par Victor Demange, le 19 juin 1919, année de la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France. D'abord rédigé en langue allemande, il paraît en français en 1936. Le succès populaire est rapide : en 1939, ses ventes dépassent les 50 000 exemplaires. En 1996, le site internet www. republicain-lorrain. fr est lancé.

Cette étude se fonde donc à la fois sur les entretiens qu'Adil Belgaïd m'a aimablement accordés, et sur la consultation de la centaine d'articles que *Le Républicain lorrain* lui a consacrés, depuis son installation en Lorraine en décembre 2000 après sa participation aux Jeux olympiques de Sidney. Actuellement, directeur du service sport, culture, jeunesse et insertion de la mairie de Woippy, commune limitrophe de Metz de près de 14 000 habitants, l'engagement d'Adil Belgaïd relève avant tout d'une démarche en mouvement : se projeter, réaliser, etc. Effectivement, la retraite sportive ne fait rien à l'affaire, on demeure champion en toutes circonstances. Ce qui n'est pas sans créer des divergences de points de vue que son origine culturelle marocaine et son tempérament de compétiteur renforcent. Adil Belgaïd se situe dans un intervalle, un entre-deux-mondes dont la vocation est d'être relié en préservant la spécificité de chacun. Etre pareil et en même temps différent. S'appuyer sur sa culture tout en s'ouvrant à une autre.

Adil Belgaïd déclara dans un entretien accordé au Républicain lorrain du 4 décembre 2005 : *« c'est un avantage d'avoir une double nationalité, une double culture. Dans le respect de notre République* [française], *mais aussi des valeurs de notre pays d'origine »*. Voici qui pose clairement le profil du personnage.

Né à Rabat, titulaire d'un DESS, marié et père de 5 garçons, son parcours est significatif de cet état d'esprit. Il est notamment remarquable de préciser que c'est le hasard qui a dirigé Adil Belgaïd vers le judo, alors

que cette discipline ne comptait que peu de licenciés au Maroc. L'orientation vers ce sport signale la part distinctive du profil du personnage. S'il existe des sports que l'on choisit (pour des raisons de prestige et de mode), il existe, et c'est le cas ici, des disciplines qui choisissent leurs athlètes. Comme durant la seconde partie du XIXe siècle en Europe occidentale, lorsque le sport dit de *high life*, était pratiqué par des personnes responsables, et qui possédaient par tradition les justes comportements et les bonnes postures. La *liberté* et le *mouvement* en étaient des idées-forces. A l'opposé, la révolution industrielle a généré un sport de masse, régi par la *discipline et l'ordre*.

Venu en France en 1990 pour suivre des études universitaires et parfaire sa formation sportive à l'Insep, Adil Belgaïd, qui combattit pour le *PSG Judo* entre 1994 et 2000, a mixé les valeurs de liberté et de discipline, d'ordre et de mouvement pour dépasser l'activité de loisir et atteindre la nécessité du haut niveau. Au cours des entretiens, il a d'ailleurs répété, comme un leitmotiv : *« j'ai un projet, il faut penser à un avenir »*. L'intervalle spatial évoqué en amont (entre le Maroc et la France) se déplace ici sur un plan temporel : être profondément ancré *« dans le présent »* pour mieux *« se projeter dans le futur »*.

S'imposer en France au-delà de la légitimité sportive

De la même manière qu'il a été le premier marocain à intégrer la prestigieuse Insep, il sera le premier élu mosellan issu du Maghreb à occuper un poste à haute responsabilité dans une mairie importante.

Naturellement, sa nouvelle visibilité médiatique fait l'objet d'articles revenant sur sa qualité de champion, à l'occasion notamment de différents stages de l'équipe nationale marocaine dans la région lorraine. Le *Républicain lorrain* du 5 février 2000 rappelle son palmarès : plusieurs fois champion d'Afrique, classé dignement aux Championnats du monde et au Tournoi de Paris, etc.

Un article du 24 février 2001 va radicalement modifier la perception du public régional. Il révèle son engagement auprès de François Grosdidier. Inscrit 20e sur la liste du futur maire de Woippy, il siègera au sein des commissions des affaires scolaires, des affaires sociales, de la politique de la ville et des sports. Commissions desquels il démissionna, quelques semaines plus tard, pour occuper le poste de directeur de la jeunesse et des sports.

Son arrivée a autant provoqué un choc culturel que bousculé les habitudes des habitants de Woippy, issus des différentes immigrations. Ce qui força le maire à s'exprimer sur son collaborateur, dans un entretien

accordé au *Républicain lorrain* du 4 juillet 2001 : *« Adil Belgaïd, c'est la tête et les jambes. Avec lui, nous voulons diversifier l'offre sportive et aussi culturelle »*. Sa première mission fut d'évaluer les associations et de leur fixer des objectifs. Programme qu'il détailla dans un entretien du 27 juillet 2000 sous le titre, *Adil Belgaïd* : le goût de l'effort. En quelques mots, améliorer l'image de la ville à travers une politique de sport de haut niveau qui sera immédiatement comprise comme de l'élitisme et de l'ingérence par les bénévoles en place. Son arrivée aux affaires accéléra le passage du loisir, de l'associatif à la nécessité des résultats et provoqua de vives joutes par articles interposés durant tout le mois d'août. Selon une certaine logique, le quotidien présente Adil Belgaïd comme un compétiteur à la fois politique et sportif, issu d'un monde hyperconcurrentiel dans lequel il s'est construit et qui l'aide aujourd'hui à s'imposer dans le champ social.

À un niveau régional, cette double compétence l'installe aux côtés de figures françaises connues de sportifs entrés en politique comme Roger Bambuck, Guy Drut ou encore David Douillet avec lequel il entretient des liens d'amitié. A l'exception notable que sa fonction se fonde sur deux cultures auxquelles il ne renonce pas.

Le *Républicain lorrain* a très rapidement présenté Adil Belgaïd comme une figure engagée en politique. Sur la centaine de références constituant le corpus, ce sont au final 22 articles qui le désignent explicitement comme un sportif, soit en rapportant ses performances dans les compétitions auxquelles il a participé, soit par son investissement dans des clubs de la région pour les soutenir ou y assurer une master class. A ce titre, le judo est bien une discipline qui ouvre des horizons, ou comme il l'a déclaré dans le *Républicain lorrain* de 2008 : *« une philosophie de vie qui véhicule beaucoup de valeurs en plus d'un code moral »,* et qui crée des passerelles entre les individus. La culture asiatique est d'ailleurs pleine d'enseignements et apporte certains repères. Ainsi, au Japon, terre fondatrice du judo, on désigne par *Ma*, un intervalle qui privilégie la pensée avant l'action. Les Japonais parlent aussi d'*ukiyo*, d'*« un monde flottant »*, qui permet l'échange entre différents milieux, au cœur desquels se trouve désormais Adil Belgaïd. Mettre sa compétence de sportif de haut niveau au service d'un engagement citoyen, pour lequel le *Républicain lorrain* a consacré plus de 80 articles. Pour poursuivre sur le caractère éthique du judo, pouvons-nous également évoquer Yves Klein, figure de l'art contemporain de l'après-guerre qui trouva dans cette discipline une manière d'accomplir à la fois sa vie d'homme et d'artiste. À partir de 1947, il s'intéresse particulièrement au judo, qui à l'époque est considéré davantage comme une méthode d'éducation intellectuelle et morale

visant la maîtrise de soi. Ce n'est donc pas encore perçu comme un sport. En 1952, il part se perfectionner au Japon où il devient ceinture noire, quatrième dan, grade qu'aucun Français n'a atteint à cette époque. A son retour en 1955, il ouvre sa propre école de judo et édita des manuels de pratique. Coïncidence de l'histoire : à l'été 2010, l'une de ses œuvres majeurs a été exposée au Centre Pompidou-Metz.

Dans la plupart des cas, le passé de sportif d'Adil Belgaïd le sert. Il est ainsi considéré comme un « modèle » pour une jeunesse maghrébine qu'il défend dans un article du 24 février 2002 de la façon suivante : *« A compétences égales, je pense qu'un Maghrébin doit se battre trois fois plus pour être estimé à sa juste valeur. De nombreux jeunes issus de l'immigration se sentent un peu perdus. Lorsqu'ils retournent dans le pays de leurs parents, ils sont considérés comme des immigrés.* [En France], *on leur dit qu'ils sont étrangers car ils ne sont pas Français de souche. »* À ses yeux, le sport est certes un puissant vecteur d'intégration, à condition de ne pas le substituer à d'autres circuits de réussite, comme les études supérieures. Rappelons qu'un an auparavant, le footballeur Lilian Thuram, devenu membre du Haut Conseil à l'Intégration, s'est fait entendre à l'occasion du match France-Algérie du 9 septembre 2001 : *« Il y a une vraie difficulté pour* [les jeunes d'origine étrangère] *à se situer. Leurs parents et leurs grands-parents se sont battus contre la France et c'est désormais dans ce pays qu'ils vivent. Cette blessure n'est pas refermée… »*. Une blessure qui s'est bruyamment fait entendre par la Marseillaise sifflée par les jeunes supporteurs d'origine marocaine avant le match amical entre le France et le Maroc, le 18 novembre 2007.

En 2008, il répond à un entretien sur le rapport entre son travail municipal et son statut de sportif de haut niveau : *« c'est un poste de responsabilité. Il faut prouver des choses, se fixer des objectifs, un palmarès à atteindre. Si le résultat prime, c'est la sincérité et le sérieux qui payent au final. Il faut rester simple et humble. De plus, quand on est d'origine maghrébine, il faut redoubler d'efforts, car on est obligé d'être parfait… »*. Un même discours que tenaient déjà les figures représentatives de l'immigration italienne dans les années 1950[2].

S'en sortir par le sport, la culture ou les études est un credo qu'Adil Belgaïd applique en étant à l'initiative de compétitions, de démonstrations d'arts martiaux (*Républicain lorrain* du 13 décembre 2002) ou en parrainant des athlètes prometteurs comme Karim Abri (*Républicain lorrain* 11 mars 2003).

---

2. Voir mon étude intitulée, « L'Italie, le football, la Lorraine. La médiation du *Républicain lorrain* » (2010).

Adil Belgaïd, le Lorrain

Le 4 août 2004, un article titré *« Adil Belgaid, force tranquille »* raconte la préparation du judoka pour les JO d'Athènes. Le journaliste le qualifie pour la première fois de *« Lorrain »*, moins de quatre ans après son installation dans l'Est de la France. Ce qui constitue une étape primordiale dans sa représentation auprès de l'opinion publique régionale. Comme un symbole, *« le Lorrain »* a été *« élu 10e athlète marocain du XXe siècle »*, et a remporté en 2006, les Mondiaux Masters en « moins de 81 kg » pour le Maroc, son pays d'origine, et en « toutes catégories » pour la France, son pays d'accueil (*Républicain lorrain* du 10 juillet 2006).

De nombreux articles relatent les initiatives d'Adil Belgaïd de rapprochement culturel entre le Maroc et Woippy. Pour ne prendre que quelques exemples : la visite de M. Mohammed Alaoui Belghiti, consul général du Royaume du Maroc à Strasbourg qui découvre, comme le cite le *Républicain lorrain* du 12 février 2002, *« une ville qu'il ne connaissait pas avant d'être contacté par Adil Belgaïd »* ; un échange culturel (*Républicain lorrain* du 8 juillet 2003) via l'invitation de l'orchestre de Jazz de Woippy au festival international de Rabat ; la participation de jeunes woippyciens à un chantier d'insertion professionnelle au Maroc (*Républicain lorrain* du 24 mars 2004) où se côtoient culture, humanitaire, confrontations des cultures et de leurs spécificités ; enfin, la convention « de coopération et d'amitié » (*Républicain lorrain* du 15 janvier 2005) entre les villes de Woippy et de Salé-al-Jadida.

Du Maroc à la France, le parcours d'Adil Belgaïd renvoie des reflets équivoques de nos sociétés respectives et de l'époque dans laquelle nous vivons. Comme un juste retour des choses, le *Républicain lorrain* du 10 novembre 2009 nous apprend qu'il devient conseiller auprès du ministre marocain de la jeunesse et des sports : *« j'ai été chargé de la coopération France-Maroc. Je vais renforcer les liens entre nos deux pays dans le domaine du sport »*. L'objectif étant d'apporter son expertise au développement de la professionnalisation du sport dans son pays d'origine. Le cumul de ces fonctions créa polémique au sein du Conseil municipal de Woippy, mais marqua surtout une indépendance récompensée en janvier 2010, lorsqu'il fut élevé au rang de Chevalier dans l'Ordre national du mérite sur proposition de d'Eric Besson, alors ministre de l'immigration, de l'intégration, de l'identité nationale et du développement solidaire, instigateur de la polémique par laquelle nous avons débuté notre étude. Tout un symbole !

Depuis 2000, le *Républicain lorrain* a accompagné Adil Belgaïd dans son évolution personnelle et professionnelle. Le quotidien a, par la

même, participé à en forger une figure spécifique. Mises à part quelques polémiques dues à son arrivée ou à l'inquiétude provoquée par ses multiples fonctions tant en France qu'au Maroc, la couverture médiatique du parcours d'Adil Belgaïd est plutôt bienveillante. Elle met en exergue l'adaptation du sportif au milieu politique, c'est-à-dire dans un contexte qui doit être avant tout considéré comme un cadre symbolique fait de normes sociales et qui obéit à des règles spécifiques. De fait, Adil Balgaïd est pleinement inséré tout en préservant son identité culturelle. Sans s'ériger comme un modèle, cet exemple invite à réfléchir sur ce qu'on entend par tissu social dont l'équilibre s'organise par les interactions entre les individus, quels que soient leurs origines, leur capacité à s'ajuster à travers leurs actions et leurs réactions, leurs attitudes, leurs rôles et leurs comportements. À l'exemple du judo, les relations qui se nouent permettent de remplir l'espace entre les partenaires (et non les adversaires). Comment se définit l'interaction, sinon comme l'idée d'une relation mutuelle et d'une action réciproque, l'inter-influence des individus entre eux, et enfin l'idéal de communication au sens large ?

Cette étude des discours médiatiques montre qu'un acteur, Adil Belgaïd en l'occurrence, peut suggérer son identité publique avant qu'elle ne se trouve forgée par des stéréotypes. Il a acquis un statut. La discipline des arts martiaux apprend justement la suggestion et la transmission d'un héritage culturel et social. C'est bien plus efficace que la répression.

Bibliographie

Arnheim Rudolf, 1935, *La pensée visuelle*, Paris, Flammarion, 1976.

Bourdieu Pierre, 1984, *Questions de sociologie*, Paris, Ed. de Minuit.

Diana Jean-François, 2010, « L'Italie, le football, la Lorraine. La médiation du *Républicain lorrain* », In C. Boli, Y. Gastaut & F. Grognet (Éds.), *Allez la France ! Sport et immigration* (p. 173-176), Paris, Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, Gallimard.

MacLuhan Marshall, 1969, *Pour comprendre les médias*, Paris, Ed. Seuil, coll. Points.

Les moments forts en images

L'entrée des géants sur le plateau de *Sportifs en or* de 2M

De g. à d. : Brahim Tatum, Mohamed Sahraoui, Ahmed Ben Barek, Abderrahman Belmahjoub, Mustapha Ben Barek, Abdallah Zhar, Abdellah Settati et Abdelkhalek Louzani

Séance d'ouverture du colloque
De g. à d. : Karim Aqary, Driss El Yazami et Younès Ajarraï

Hommage à Abdellatif El Gharbi par Mohamed Ben Deddouch en présence de sa veuve.

De g. à d. : Chakir Chelbat, Jean-François Diana, Ahmed Boubeker, Younès Ajarraï et Loïc Artiaga

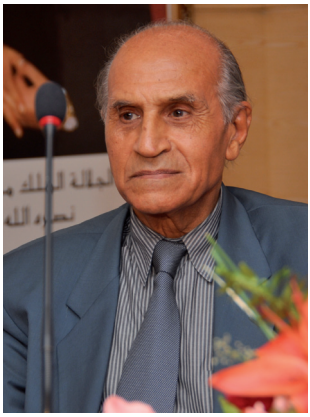
De g. à d. : Laurent Bocquillon, Hassan Boutabssil, Stanislas Frenkiel

Une vue du public

De g. à d. : Pascal Blanchard, Ahmed Mgara, Naïma Yahi et Najib Bencherif

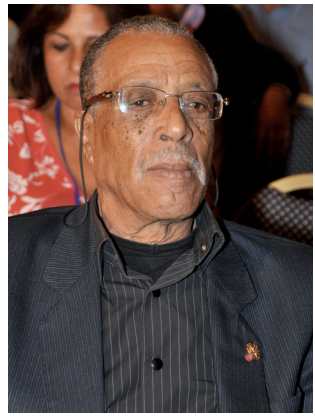
De g. à d. : Belaïd Bouimid, Abdelkhaled Khaldoun, Mohamed Haïdour, Benyounès Bahkani, Mustapha Elbied et Mostafa Badri

Séance de clôture
De g. à d. Abderrahman Belmahjoub, Abdellah Boussouf, Nicole Pellissard, Hicham Akesbi, Ibtissam Bouharrath



Abderrahman Belmahjoub

Hassan Akesbi



Brahim Tatum

Abdellah Zhar

Youssfi Riahi

Baddou Zaki

Ibtissam Bouharrath

Youssef Rossi

Nordine Kourichi et Merri Krimau

Abdellah Zhar, Mohamed Sahraoui, Ahmed Ben Barek
et Abderrahman Belmahjoub

Driss El-Yazami, Belaid Bouimid, Abdelkader Retnani,
et Hassan Sefrioui

Saïd Aouita

Hicham El Guerrouj

De g. à d. : Karim Mosta et Mohamed Ahansal

De g. à d. : Bakir Benaïssa, Hamza Ben Moha et Maguini Bensaïd

Khalid El Quandili

Khalid Rahilou

Adil Belgaid

Fikri Tijarti

Fatima Aârab

Nicole Pellissard Darrigrand

Chakir Chelbat

Hassan Sefrioui

Fatima El Faquir

Hicham Arazi

Accueil de la presse

Mostafa Badri. *Al Mountakhab*

Najib Salmi. *L'opinion*

Mustapha El Bied. Journaliste producteur

Belaïd Bouimid. *Radio Mars*

Lino Bacco. *Radio Mars*

Ahmed Sebbar. *Al Mountada*

Noureddine Regragui. *L'opinion*

Eraddadi Abdelkrim,
attaché de presse

De g. à d. : Mimoun Mahroug, Abderrahman Belmahjoub et Karim Idbihi

De g. à d. :
Abdelakader Zrouri
et Badr Hari

De g. à d. :
Hicham El Guerrouj,
Younès Ajarraï, Driss
El Yazami et Saïd
Aouita

De g. à d. :
Saïd Aouita, Khalid
Rahilou, Baddou Zaki,
Mohamed M'jid, Belaïd
Bouimid, Nicole Pellissard
et Abdelkader Retnani

De g. à d. :
Saïd Aouita et
Hicham El Guerrouj
sur le plateau de
Sportifs en or de 2M

De g. à d. :
Younès Ajarraï, Saïd
Aouita, Hassan Boutabssil
et Driss El Yazami

De g. à d. :
Mohamed M'jid,
Belaïd Bouimid,
Saïd Aouita et
Baddou Zaki

Exposé de Najib Salmi sur le grand champion Saïd Aouita

Driss El Yazami sur le plateau de *Sportifs en or* de 2M

KHALID EL QUANDILI
La boxe américaine et l'insertion par le sport dans les banlieues françaises

d'Ahmed Boubeker
Chercheur, Université de Metz, France

Je vais évoquer le cas d'une figure sportive franco-marocaine qui a cela de particulier qu'elle ne se limite pas simplement à l'excellence dans la pratique sportive, mais qu'elle a aussi une dimension militante et sociale. Je veux bien sûr parler de Khalid El Quandili qui a été plusieurs fois champion du monde de boxe américaine, de 1986 à 1992, mais je ne rentrerai pas dans le détail de sa carrière sportive, je vais plutôt m'intéresser à son action militante à travers la notion « d'insertion par le sport », une notion qui peut sembler très récente vu qu'elle est liée au débat public sur les banlieues en France, mais on verra qu'elle a une histoire beaucoup plus longue dans les rapports entre l'immigration et la société française.

I. Le contexte de la violence urbaine

Partons du contexte d'actualité qui est celui du malaise des banlieues en France qui est étroitement lié à la question de l'immigration et de ses héritiers. Il y a en France le sentiment d'une montée inexorable des violences urbaines. C'est un phénomène qui remonte déjà au début des années 1980 – *avec un crescendo à l'automne 2005* – et la plupart des chercheurs qui s'y intéressent considèrent que ces violences ne relèvent pas vraiment du conflit social dans le sens où jadis, même pauvre, on restait inséré dans des collectifs qui permettaient de canaliser la révolte et de l'inscrire dans une logique de luttes sociales. Tandis qu'aujourd'hui, au contraire, le seul terreau des violences urbaines serait le vide social et le nihilisme. Ce discours sur le vide social – *entre misérabilisme et catastrophisme* – permet de mettre en scène des nouveaux barbares de l'actualité, des jeunes déshumanisés et sans conscience, un peu comme des

primitifs asociaux ou des psychopathes impulsifs qui camperaient au bord de la ville. Pourquoi brûlent-ils des voitures et des poubelles ? Pourquoi s'attaquent-ils aux pompiers et aux transports collectifs ? Pourquoi détruisent-ils leurs propres quartiers ? Cela reste un mystère. Et c'est pour combler cette incompréhension publique que l'on se tourne vers les stéréotypes les plus éculés sur une violence aveugle et muette qui relèverait d'une rage d'autodestruction et d'un nihilisme sinon analphabète, du moins incapable de s'exprimer par des mots. Il va de soi que cette stigmatisation ne permet pas vraiment de comprendre les violences urbaines. Et cela, alors même que le terme de violence est polysémique dans le sens où il renvoie à différents phénomènes qui sont toujours le produit d'une histoire dans des contextes eux-mêmes différenciés. On ne peut donc pas comprendre cette violence des banlieues si on ne l'articule pas à plusieurs niveaux de compréhension.

En premier lieu, je dirai qu'on oublie trop souvent une violence invisible, celle de la survie quotidienne dans ces quartiers où plus de 42 % de la population active est au chômage. Une violence invisible qui se double d'une violence symbolique et politique, car les habitants des banlieues sont les otages des stéréotypes publics, un peu comme si tout ce qui fait l'humanité de ces gens-là pouvait se réduire à une image de délinquant ou de créature de faits divers. Depuis un quart de siècle, ce sont en effet toujours les mêmes qui sont cloués au pilori de la rumeur publique. Je veux bien sûr parler des enfants terribles de ces cités qui sont en fait les héritiers de l'immigration postcoloniale. Ils sont pour la plupart Français, mais on ne sait pas combien ils sont et on ne sait même plus comment les nommer : « jeunes immigrés », « beurs », « sauvageons », « racaille » ; aucune appellation stable, aucun cadre de pensée pour juger de la situation de ces nouveaux « étrangers de l'intérieur ». On parle alors de « problème d'intégration » pour mieux occulter la faillite historique des relais publics et institutionnels de l'égalité. Non seulement l'école, les partis politiques ou les entreprises n'ont pas joué leur rôle intégrateur, mais ils sont même devenus des foyers de reproduction des inégalités et des discriminations. De fait, loin d'abolir les différences dans l'espace public, le modèle français de l'égalisation des conditions n'est parvenu qu'à enfermer les héritiers de l'immigration dans une identité stigmatisée. On leur reproche alors non seulement d'être des assistés incapables de s'intégrer, mais on les accuse aussi d'être les vecteurs d'un conflit de cultures dans une vulgate du choc des civilisations. Ce qui relève bien sûr d'une rhétorique de la peur, d'une hantise du ghetto à l'américaine comme si la France était trop multiculturelle et sous l'emprise des étrangers.

II. La boxe pieds mains et l'insertion par le sport

J'en viens à la boxe américaine, plus précisément à un ensemble de pratiques sportives qui relèvent de la boxe pieds mains *(Kick-boxing, Full contact, Boxe Thaï)*. Ce sont des sports qui ont fait leur apparition en France au tournant des années 70 et qui sont vulgairement définis comme un amalgame de boxe et de karaté. Je me suis intéressé à ces pratiques sportives dès le début des années 80 car je suis originaire d'une ville – *Saint-Chamond dans la Loire* – qui a produit plusieurs autres champions fils d'immigrés maghrébins – *Youssef Zenaf, Nasser Bennacef, Saïd Kaïdi* – et il était pour moi évident que le Full contact traduit une sorte de feeling commun aux héritiers de l'immigration, un peu comme un marqueur dans les bricolages identitaires de cette génération. Un marqueur qui traduit la violence des conditions de vie mais qui permet, en même temps, d'aller au-delà, dans une sorte de chorégraphie sociale. Bien sûr, c'est une pratique sportive qui est restée très longtemps en marge en France parce qu'elle avait mauvaise réputation dans les milieux institués du sport comme de l'action publique. Pourquoi cette mauvaise réputation ? Eh bien pas seulement à cause de la violence, mais aussi parce que ce sont les jeunes de banlieue qui les premiers se sont appropriés ces pratiques sportives pour en faire l'expression de nouvelles cultures urbaines qui relèvent de l'héritage migratoire mais qui élaborent aussi leurs propres codes, leurs propres langages en lien avec une expérience précoce de la rue et une sociabilité de groupes de pairs.

Il faut en effet comprendre que c'est une véritable inventivité sociale et culturelle qui se manifeste dans les cités à travers la création de ces pratiques sportives auto organisées qui transforment les modalités de pratique du sport institutionnel (la boxe, mais aussi le basket ou le foot au bas des immeubles). Ce qui est paradoxal, c'est que ces pratiques avaient mauvaise réputation alors que dans les années 80, le sport va devenir peu à peu un dispositif essentiel des politiques d'intégration avec notamment l'implication du ministère de la Jeunesse et des Sports. Les discours publics vont alors insister sur le sport comme moyen d'insertion et de pacification des relations sociales et interculturelles, et c'est une véritable croyance publique qui va s'imposer, une croyance dans les vertus supposées de la pratique sportive pour l'intégration : le sport pour retisser du lien social, pour favoriser le goût de l'effort, pour éduquer à la vie sociale, pour enseigner le respect des autres, pour permettre aussi le contrôle des émotions et la maîtrise de soi. On pourrait croire que c'est un discours nouveau, mais si on s'intéresse à l'histoire coloniale, on se rend compte que le sport était déjà considéré comme un espace d'assimilation pour les populations « indigènes » à travers notamment la

promotion d'une élite sportive. Et déjà à l'époque, l'administration coloniale opposait ce qu'elle appelait le vrai sport discipliné aux pratiques auto-organisées des populations colonisées qui échappaient largement aux structures de contrôle des institutions sportives coloniales. Or, l'histoire a montré que les parcours exemplaires des athlètes coloniaux comme Ben Barek, Mimoun, ou Keballi n'ont rien changé au destin des populations colonisées. Et pour faire le parallèle avec l'actualité, je dirai qu'il en est de même pour les Zidane et autres dieux ethniques du stade qui n'ont jamais eu d'autre ambition que la réussite individuelle. Après le triomphe du Mondial de 1998 où toute la France « black blanc beur » pouvait s'imaginer que le sport allait sauver le modèle français d'intégration, l'engouement est retombé et l'exemplarité des élites sportives issues de l'immigration apparaît de plus en plus comme un leurre. On a vu le décalage avec le dernier Mondial de 2010 où les héros d'hier seraient redevenus des voyous ethniques.

III. Un parcours de champion atypique

J'en arrive donc au parcours atypique de Khalid El Quandili. Atypique parce qu'il est le champion d'une pratique sportive qui était plutôt mal vue par les tenants du discours public de l'insertion par le sport : Khalid El Quandili va non seulement favoriser la reconnaissance publique de la boxe pieds mains en France, mais il va aussi donner une autre dimension à l'insertion par le sport. C'est précisément la dimension militante de son action qui est ici essentielle et qui met en perspective un projet collectif pour les banlieues qui repose sur les pratiques des acteurs, sur leurs sensibilités spécifiques et sur des formes d'auto-organisation. Et c'est toute la différence entre l'action associative qui s'appuie sur les réalités sociales et une vision du sport qui est trop souvent instrumentalisée par des dispositifs politiques.

Certes, l'efficacité de l'insertion par le sport est plus que discutable et il n'y a pas de véritable expertise dans ce domaine, même si la plupart des études soulignent certains effets positifs. Mais je dirai que ces effets ne sont vraiment positifs que s'ils s'inscrivent dans une communauté d'expériences. Il me semble ainsi que le Full contact ou le Kick-boxing participent de cette logique : Khalid El Quandili a été l'un des principaux « entrepreneurs moraux » de la promotion de ces pratiques sportives qui permettent de traduire très concrètement une mémoire de la résistance en banlieue contre la violence des conditions de vie et contre le mépris social, une mémoire de la résistance qui témoigne du fait qu'on ne peut pas réduire à la délinquance l'héritage de violence dans les quartiers populaires. Depuis maintenant plus de 25 ans, Khalid El Quandili –

comme d'autres acteurs moins connus – essaie de transmettre aux jeunes de banlieues non seulement son expérience sportive, mais aussi les valeurs particulières attachées aux sports de combat. C'est ainsi qu'en 1984, il a créé l'association « Sport Insertion Jeunes » et en 1996 il participe à la création du cercle des citoyens responsables qui organise des manifestations publiques comme l'opération « j'aime ma banlieue » dont l'ambition serait sinon de changer l'image des banlieues, du moins de favoriser un désenclavement de ces cités en favorisant la rencontre entre des milieux sociaux qui trop souvent s'ignorent.

Khalid El Quandili a lui-même été reconnu pour son action. Il a été membre de plusieurs commissions interministérielles, il a aussi été nommé au Conseil Économique et Social, puis médiateur national à la jeunesse. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il oublie d'où il vient, ni qu'il accepte la récupération politique. Le mieux, à ce propos, c'est de le citer *« En 1996, on m'a proposé de devenir le premier préfet "Beur", j'ai refusé car j'avais d'autres projets et je ne voulais pas servir d'alibi »*. C'est donc l'engagement social qui est essentiel dans cette perspective, et c'est ainsi que l'action militante prend une dimension politique. Mais comme il le dit lui-même, une politique qui serait d'abord une politique du terrain.

PARTIE III

LES CHEMINS DE L'IDENTITÉ SPORTIVE

MIGRATION ET TRANSNATIONALISME CHEZ LES SPORTIFS MAROCAINS

Piero-D. Galloro
Maître de conférences en sociologie, Université Paul Verlaine, Metz

La migration massive des Marocains vers des pays extérieurs a débuté à l'aube du XX^e^ siècle et s'est prolongée jusqu'à la crise des années 1970. Au départ, composée essentiellement de migrants à faibles qualifications, elle était destinée à alimenter la machine industrielle des pays occidentaux et restait à visée populationniste avec la possibilité du regroupement familial. Au tournant des années 1980-1990 sont apparus, sur la scène migratoire internationale, des migrants plus qualifiés que leurs prédécesseurs et disposant de compétences et de réseaux de mobilité qui leur permettaient d'envisager la migration dans une véritable perspective de globalisation. Parmi eux, les sportifs de haut niveau, détiennent une fonction compétitive qui constitue un « test d'identité » (Elias Dunning, 1994) et apparaît comme un révélateur de l'identification à la patrie. Mais en même temps, ces migrants se jouent à travers leur maîtrise des espaces circulatoires des appartenances nationales. Par un regard posé sur les sportifs marocains de haut niveau expatriés, nous proposons ici une analyse de la migration hautement qualifiée et des engagements transnationaux.

1. Parcours historique de la migration marocaine

• *D'un recrutement unilatéral…*

Avant de devenir un réservoir de main-d'œuvre pour les pays industrialisés du Nord, le Maroc a longtemps constitué une destination privilégiée des flux européens à destination de l'Afrique du Nord. C'est surtout après l'indépendance du pays que les courants massifs de travailleurs sont partis du royaume chérifien en direction principalement de la France mais également de l'Espagne et Outre-Atlantique vers le Canada.

Jusqu'en 1918, l'émigration des coloniaux et des sujets des protectorats de la France vers la métropole n'était pas libre. Et jusqu'à une date récente, la circulation des Algériens et des Marocains entre l'Afrique du Nord et l'Hexagone est restée soumise à des règles complexes et multiples qui ont évolué en fonction des contextes économique et politique. En ce qui concerne le Maroc, ce n'est qu'en 1912 que les Français y ont établi un protectorat et les ressortissants de ce royaume étaient, quant à eux, des étrangers malgré un traitement préférentiel. A partir de 1928[1], les colons européens ont interdit aux travailleurs ressortissants du royaume chérifien de migrer vers la France afin de maintenir sur place une main-d'œuvre peu onéreuse. Pour cette raison, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, leur présence est restée faible en France.

C'est surtout au moment de la Grande Guerre qu'environ 15 000 Marocains sont envoyés en France pour travailler, d'abord librement jusqu'en 1916 puis comme main-d'œuvre recrutée ou réquisitionnée par l'État. À ceux-là s'ajoutaient les soldats qui servaient sous le drapeau français[2]. La guerre finie, les industries françaises étaient avides d'une main-d'œuvre devenue plus rare à cause des combats meurtriers. Néanmoins, malgré la possibilité pour les industriels d'utiliser à grande échelle ces ouvriers coloniaux présents sur le territoire métropolitain, les Algériens et les Marocains ont été rapatriés : leur contrat de travail établi pendant la guerre prévoyait leur retour au pays, sur décision des pouvoirs publics métropolitains et de ceux de la colonie : *« A partir du 15 mai 1919, […] les travailleurs Nord-Africains […] seront tous rapatriés sans exception et ne seront plus autorisés à renouveler leur contrat »*[3]. Les rapatriements se sont donc achevés avant la fin de 1919. Ensuite, pendant plusieurs années, les Nord-Africains ont été peu visibles dans l'Hexagone. Il a fallu attendre la fin des années 1950 pour que la migration venue d'Afrique du Nord, principalement du Maroc, reprenne et devienne massive en France à l'initiative de l'État français.

L'institutionnalisation de l'embauche a trouvé son point d'orgue avec la création d'organismes officiels d'embauche de Marocains aux Pays-Bas mais aussi en France avec l'Office National d'Immigration qui a établi des missions sur le territoire chérifien à Casablanca afin d'appliquer

1. Archives du Quai d'Orsay, Série Afrique (1918-1940), Affaires Générales, Circulaire n° 46, 13 juillet 1928.

2. Gilbert Meynier, *L'Algérie révélée, La guerre de 1914-1918 et le premier quart du* XX*e siècle*, Genève, Librairie Droz, 1981.

3. Philippe Rygiel (dir.), *Le Bon Grain et l'Ivraie La sélection des migrants en Occident, 1880-1939*, Éd. Aux lieux d'être, 2006, p. 137.

les procédures de recrutement des travailleurs marocains à destination de la France. Les recruteurs français recherchaient avant tout, au cours des années 1960, des hommes jeunes sur la base d'accords de recrutement signés le 1er juin 1963 entre la France et le Maroc. Progressivement, le mouvement migratoire s'est élargi vers de nouveaux pays d'accueil. Cette tendance est due à la signature de conventions de main-d'œuvre entre le Maroc et des pays comme l'Allemagne (21 mai 1963), la Belgique (17 février 1964) ou les Pays-Bas (14 mai 1969).

Quand l'euphorie industrielle européenne connaît un premier arrêt à partir de 1973 avec une montée des difficultés économiques dans les pays traditionnellement demandeurs de main-d'œuvre étrangère, la hausse du chômage en Europe explique un durcissement des politiques migratoires qui affecte et transforme les flux de Marocains.

• *à une double-présence*

Après 1974, l'arrivée de jeunes travailleurs masculins marocains va être freinée et remplacée par celle des familles. Les projets migratoires qui avaient été imaginés courts et réversibles changent alors de nature et la présence des Marocains à l'étranger devient durable. Beaucoup de Marocains s'installeront définitivement dans les pays de migration surtout à partir du moment où naissent sur place des enfants scolarisés dans les sociétés d'accueil. La population totale d'origine marocaine résidant en France, en Belgique, aux Pays-Bas et en Allemagne a augmenté entre 1975 et le début des années 1990 de 400 000 à plus d'un million de personnes. Parallèlement, une partie des migrants est retournée au Maroc. Entre 1985 et 1995, environ 314 000 migrants sont retournés au Maroc de la France, des Pays-Bas, de la Belgique, de l'Allemagne, du Royaume-Uni et du Danemark avec un pic en 1991 avant de décroître à partir de 1994.

Ces transformations s'accompagnent également d'un changement qualitatif dans les choix de recrutement de la part des pays occidentaux. Ce n'est plus la quantité qui prime désormais mais plutôt la nécessité de drainer des opérateurs disposant d'un savoir-faire et de compétences spécifiques. De manière générale, au niveau mondial, l'émigration internationale de personnes qualifiées s'est accrue à partir des dernières années du XXe siècle. Elle est le reflet de ce qu'il est commun de qualifier de mondialisation, entendue comme l'échange à grande échelle de biens, de services et d'hommes et facilitée par les performances des technologies de l'information et des communications. En cela, les déplacements des sportifs marocains s'apparentent au vaste mouvement des échanges de population à fort potentiel et sont comparables à ce que d'aucuns qualifient

de *« fuite des cerveaux »*, traduction de l'expression d'origine anglo-saxonne *« brain-drain »*. Si les premières publications sur ce sujet ont eu lieu au tournant des années 1960-1970, la littérature spécialisée a progressivement opté pour différentes formulations qui convergent toutes vers l'idée que derrière les individus qui se meuvent il y a principalement une mobilité des compétences. De ce point de vue, les athlètes de haut niveau, n'ont pas forcément des diplômes ou suivi des formations qualifiantes dans des institutions prestigieuses mais disposent indéniablement de « talents » et d'un savoir-faire qui les rend attractifs sur les marchés de la compétition internationale. Les institutions internationales ne s'y sont pas trompées puisque l'expression consacrée de *« brain-drain »* a été remplacée à l'ONU au milieu des années 1970 par celle de *« Reverse Transfer of Technology »* ou *« Transfert Inverse de Technologie »*, tandis que le BIT parle de *« Mobilité des travailleurs qualifiés et hautement qualifiés »* ou encore de *« talents globaux »* afin d'y inclure des éléments, non plus sur la seule base des acquis scientifiques et techniques mais également des compétences plus larges.

Ensuite, cette globalisation des échanges ne s'effectue pas de manière neutre et multilatérale entre les différentes régions de la planète. Si des courants migratoires sillonnent les espaces tous azimuts, ceux qui concernent l'individu porteur de qualifications s'effectuent principalement en direction des pays de l'OCDE suivant des critères le plus souvent imposés par ces derniers. De ce point de vue, il convient de relativiser et de préciser l'idée de *« haute qualification »* attribuée aux migrants marocains et spécifiquement aux sportifs de haut niveau. L'idée de qualification est relative (Freyssenet, 1992). Le lien qu'elle entretient avec la formation dépend d'un système éducatif aussi, en fonction des pays. Il existe des différences d'appréciation qui expliquent que des personnes estimées qualifiées sur un continent ne le soient pas ailleurs. L'appréciation est, en général, déterminée par les critères des pays d'accueil de plus en plus avides des richesses humaines à forte valeur ajoutée situées dans d'autres régions du monde.

C'est ainsi que toute une série de dispositifs existe pour sélectionner et capter des savoir-faire venus des pays émergents. Les Etats-Unis ont mis en place des recrutements de migrants à travers leur système de visas H-1B réservés aux personnes les plus qualifiées. En Europe, la Grande-Bretagne qui a envisagé de soumettre à une augmentation de plusieurs centaines de livres le droit d'entrée pour les étrangers qui émigrent chaque année au Royaume-Uni afin d'y travailler, d'y étudier ou de rejoindre les membres de leurs familles, a pris le soin d'établir un système prévoyant d'assouplir cette exigence pour les catégories de migrants

les plus qualifiés. Au Canada, le pays qui accueille le plus de Marocains dans le monde avec la France, les autorités ont établi une liste de professions qualifiées *« d'inadmissibles »* avec, en creux, celles qui apparaissent dès lors comme recherchées. En France, le principe de *« l'immigration choisie »* a conduit à la création, en juillet 2006, d'un nouveau titre de séjour intitulé *« Compétences et Talents »*. Ce document n'est délivré qu'aux migrants jugés porteurs d'une plus-value pour le pays, en particulier les intellectuels, les entrepreneurs ou les scientifiques mais également les artistes et les sportifs de haut-niveau.

De plus, le système de prise en charge et les avantages financiers proposés par les clubs sportifs européens expliquent la direction prise par les courants migratoires. La presse marocaine a depuis longtemps déploré[4] la trop grande disparité entre les rémunérations proposées aux sportifs marocains dans leur pays et celles que leur font miroiter les clubs des pays du Nord. En 2004, si les vedettes du football touchaient au Maroc entre 12 et 15 000 dirhams, l'international marocain Talal El Karkouri pouvait se targuer de percevoir 33 000 euros par mois quand il évoluait au Paris-Saint-Germain puis plus de 50 000 quand il fut recruté par Charlton. Ces sommes le plaçaient alors en seconde position des footballeurs marocains les plus payés derrière Noureddine Naybet évoluant au Deportivo La Corogne pour 80 000 euros mensuels (cette somme pouvant atteindre 300 000 euros en comptant les primes de résultat ou de sponsoring). Cette tentation pécuniaire explique en partie les départs des sportifs marocains vers des clubs étrangers du Golfe ou d'Europe.

Enfin, un autre élément qu'il convient de ne pas négliger reste le prestige de jouer dans des clubs ou des équipes étrangères voire même de « rentabiliser » sa carrière comme le résument les propos d'internationaux maghrébins : *« Entre jouer une phase finale de Coupe du monde et le risque de se faire éliminer dès la phase préliminaire de la Coupe d'Afrique, il n'y a guère d'embarras du choix »*[5].

Le positionnement des élites du sport marocain sur le marché international est donc aujourd'hui multiple même s'il n'est pas récent. Dans la plupart des pays occidentaux, les clubs sportifs de renom ont fait appel depuis longtemps à des joueurs du royaume chérifien. Bien après Larbi Ben Barek, joueur hors-pair qui a marqué son temps, d'autres champions ont fait une carrière hors du Maroc que ce soit dans la discipline reine du football ou comme Saïd Aouita ou Hicham El Guerrouj dans d'autres compétitions comme le demi-fond. Au cours des dix dernières années,

4. *Challenge-Hebdo*, Marouane Kabbaj, « Après le sport, le business », 22 novembre 2008.

des joueurs marocains de football ont évolué dans des clubs européens prestigieux comme Mounir El Hamdaoui à l'Ajax d'Amsterdam, Mehdi Benatia à l'Udinese ou Marouane Chamakh à l'Arsenal aujourd'hui. Dans d'autres domaines sportifs, les champions marocains sont également présents que ce soit des basketteurs à l'image de Younès Idrissi qui a signé au club d'Al Bahreïn ou Badr Hari, champion de muay thai aux Pays-Bas ou encore Abderrahman Aït Khamouch, champion qui s'est illustré à Pékin aux Jeux paralympiques de 2008 et qui a été recruté par le club catalan de Nou Barris.

Nés au Maroc puis expatriés ou nés dans les pays d'accueil suite au contexte historique de la migration traditionnelle entre le Maghreb et l'Europe, l'ensemble des mouvements migratoires explique les liens qui se sont tissés progressivement sur le moyen et long terme entre le Maroc et les pays européens. Les Marocains forment le contingent le plus élevé d'étrangers dans l'Union Européenne avec les Turcs. Actuellement, les statistiques européennes montrent que si la France reste le pays où se sont installés les plus grands effectifs de Marocains avec plus d'un million d'individus, l'Espagne arrive en seconde position avec environ 400 000 personnes, les Pays-Bas (315 000), l'Italie (287 000), la Belgique (215 000), et l'Allemagne (99 000). Ces chiffres peuvent à eux seuls être corrélés avec la présence des athlètes marocains dans les clubs et les fédérations sportives de ces pays. Avant les années 1990, les sportifs présents sur les territoires des clubs européens étaient soit des champions ayant émigré du Maroc pour parfaire leurs formations en France, aux Pays-Bas ou en Italie, soit des enfants de migrants marocains ayant suivi très jeunes leurs parents, comme c'était le cas du champion de tennis Hicham Arazi ou celui de kick-boxing Khalid El Quandili. Ce dernier, né au Maroc, a suivi ses parents partis de Rabat s'installer à Nanterre. Il défend les couleurs de la France et devient champion d'Europe puis du Monde avant d'être décoré en 2008 par le président de la République française. Son parcours n'est pas éloigné de celui de l'athlète Abdellatif Benazzi qui lui est un Algéro-Marocain natif d'Oujda qui a débuté dans le football et l'athlétisme mais qui révèle ses talents dans le rugby. Alors qu'il évolue à l'Union sportive d'Oujda, il est approché par les dirigeants du club de Cahors en France en 1988 qui l'invitent à les rejoindre. L'année suivante, il défend les couleurs d'Agen et il devient capitaine du Quinze de France en 1996. Il participera à 68 sélections, à 3 Coupes du Monde et gagnera le Grand Chelem en 1997 dans le Tournoi des Cinq Nations. La reconnaissance arrivera également par une nomination au Haut conseil

5. *L'Equipe*, 15 novembre 2007.

de l'intégration et le 9 mars 2000, il est fait Chevalier de la Légion d'honneur.

C'est pourquoi, compte tenu de l'ancienneté de la présence marocaine à l'étranger et des liens coloniaux, en plus de ces sportifs nés au bled puis partis ailleurs, à partir des années 1990-2000 arrivent sur les *mercati* des générations de Marocains nés directement dans les pays d'accueil. Ceux-ci ne peuvent plus être considérés comme des sportifs immigrés (car nés dans le pays de résidence) ni même une population d'étrangers puisque beaucoup sont bi-nationaux. Ainsi, Khalid Zoubaa champion de France de cross est né en 1977 à Sètes, le basketteur Yunss Akinocho est né à Reims et beaucoup de footballeurs sont nés en Hollande comme Khalid Boulahrouz ou en France comme Marouane Chamakh qui est né en 1984 à Tonneins, Michael Bassir né en 1984 à Nancy ou Houcine Kharja né en 1982 à Poissy sans oublier des sportifs comme le torero Mehdi Savalli que le quotidien *Libération* n'hésite pas à qualifier de « Mehdi, le seigneur des oreilles », né à Arles, le skieur Samir Azzimani né à Levallois-Perret ou le boxeur Amin Asikainen né en Finlande à Kirkkonummi, qui est désormais double champion d'Europe des poids moyens sous les couleurs finlandaises.

2. La question transnationale

• *Binationaux et identité nationale des équipes*

La situation des sportifs marocains expatriés et surtout la bi-nationalité de certains de ces athlètes finit par poser un certain nombre de questionnements dans un monde régi par une appartenance déterminée autant par des règles administratives qu'affectives. Cette double nationalité se définit par l'appartenance simultanée à la citoyenneté de deux États qui déchaîne les passions, dans la mesure où elle nécessite de revisiter le lien entre le niveau national et celui transnational dans la perspective d'une *« vision cosmopolitique »* d'Ulrich Beck. Apprécier la position des sportifs marocains en termes de transnationalisme permet en quelque sorte de déconstruire l'image du migrant déraciné forcément sans prise avec son milieu d'évolution (Sayad, 1999) et qui jusque-là était supposé condamné de choisir entre une assimilation dans la société d'accueil par reniement de ses attributs d'origine et un retour au pays d'origine.

Ainsi, les départs des élites sportives du Maroc mais également la double allégeance des bi-nationaux sont appréciés dans une double focale. La première pourrait être qualifiée de *modélisation internationaliste* dans le sens où le phénomène de migration des talents n'est qu'un

avatar de la circulation des biens, des marchandises et des hommes. Dans une optique de marché libéralisé, les compétences des individus sont libres de se déplacer vers les régions où ils espèrent être rentabilisés et optimisés. Dans ce regard, la présence des double-nationaux en France ou aux Pays-Bas et les départs des joueurs marocains vers tel ou tel autre pays d'Europe ou du Golfe ne sont pas différents des partances de joueurs de football argentins ou brésiliens, des rugbymen néo-zélandais ou des basketteurs de la NBA attirés vers les clubs du Vieux Continent par la hausse de l'euro après 2008 ou des transferts de stars du ballon rond voire de la reconversion des anciennes vedettes européennes en entraîneurs d'équipes sur les autres continents.

Une seconde manière d'apprécier ces déplacements consisterait à considérer les départs ou l'absence des athlètes marocains du Maroc dans une vision qui serait alors plus *nationaliste*. Dans le processus de construction des États-nations, le sport est un véritable *« test d'identité »* (Elias-Dunning 1994) dans la mesure où la compétition sportive oppose des sélections nationales dans des affrontements symboliques qui apparaissent comme un moyen idéal de favoriser l'expression de l'identification à la patrie. La présence dans les équipes nationales d'étrangers ou le départ de joueurs nationaux vers des clubs extérieurs provoque les réactions courroucées des supporteurs et des dirigeants politiques qui s'indignent qu'un joueur a renié sa patrie pour signer dans un club étranger. Outre la perte sèche pour le pays, la question identitaire joue un rôle appréciable car derrière la pratique des activités, le sport est en lien avec le sentiment patriotique. Les uns dénoncent le pillage des richesses du Sud par les puissants clubs du Nord avec la création de centres de formation sur le continent africain sous prétexte de solidarité et de développement du sport.

Dans les pays européens, nombre d'entre eux ont procédé à des ajustements juridiques pour réguler la présence d'étrangers dans les sélections. Le football en est le meilleur exemple. En Italie jusqu'à une date récente, une politique de quotas a été imposée et rendue visible lors de la défaite de la Squadra Azzura contre la Corée du Sud à la Coupe du Monde 2002. Après cet événement, la Fédération italienne de football a décidé de limiter drastiquement la venue de joueurs provenant de pays extérieurs à l'Union Européenne. En France, jusqu'aux accords de Cotonou du 23 juin 2000, chaque club de football ne pouvait recruter que cinq joueurs extracommunautaires et ne pouvait en aligner que trois lors d'un match. Dans ce pays, lorsque l'arrêt Malaja a entraîné la fin des quotas pour les sportifs étrangers, aussitôt dans un entretien au quotidien français *Le Monde*[6], le président de la FIFA a affirmé son opposition à cette

décision parce que selon lui « *Malaja, c'est la dérégulation sauvage, une forme de dumping social* »[7]. Toutefois, la Fédération Internationale de Volley-ball a annoncé le 12 mai 2008 la mise en place progressive de quotas de joueurs étrangers dans les clubs des différents Championnats professionnels à partir de la saison 2010-2011 suivie par la FIFA. Cette dernière, réunie en Congrès le 29 mai 2008, a approuvé une résolution en faveur du « 6 + 5 » c'est-à-dire, pour imposer au minimum six joueurs nationaux dans les équipes sur le onze de départ. Dans ses décisions, le président de la FIFA Sepp Blatter a annoncé clairement la nécessité pour les clubs européens de renouer avec une identité nationale.

Dans cette logique, juste avant la dernière coupe du monde de football en Afrique du Sud, les responsables sportifs algériens ont demandé à la FIFA de modifier la réglementation afin de permettre aux joueurs algériens de rentrer au pays disputer les matchs sous les couleurs nationales et permettre au pays, grâce à leurs qualités, d'accéder à la compétition parmi les meilleurs mondiaux. En effet, jusqu'au 59e Congrès de la Fédération internationale de football (FIFA) de juin 2009 les joueurs évoluant à l'étranger, qui voulaient changer d'association afin de jouer pour une autre équipe nationale, ne pouvaient le faire que jusqu'à leur 21e anniversaire[8]. Désormais, les joueurs ayant une double nationalité ne sont plus obligés de choisir les couleurs de leur sélection nationale avant l'âge de 21 ans. Ils peuvent désormais le faire sans limite d'âge à condition de ne pas avoir honoré une sélection en A.

Dès lors se précise et s'accentue la présence de joueurs binationaux dans les équipes tandis que la question de l'identité nationale des équipes est mise en avant. Lors du match entre le Maroc et la Tanzanie du

---

6. *Le Monde*, 20 janvier 2003.

7. Le premier arrêt fédérateur du 15 décembre 1995, pose le principe de l'application aux sportifs du droit de libre circulation de tout travailleur. En dehors de ce principe fondamental, à l'occasion de l'affaire Bosman, la CJCE a également annoncé que le nombre de ressortissants de l'Union Européenne au sein d'une équipe n'est pas limitatif, et a supprimé par voie de conséquence les indemnités de transfert en fin de contrat (à la différence des indemnités de transfert en cours de contrat). Le champ d'application de l'arrêt BOSMAN concerne l'ensemble des membres de l'Espace Economique Européen. Ensuite, moins médiatisée, une autre affaire a été jugée par le Conseil d'Etat en France, étendant considérablement le champ d'application de l'arrêt BOSMAN. En effet, l'arrêt du Conseil d'Etat concernant la basketteuse Polonaise Lilia MALAJA du 30 décembre 2002 pose le principe selon lequel les Pays signataires avec l'Union Européenne d'un accord de coopération doivent se voir appliquer les règles issues de l'arrêt Bosman. Ainsi, les sportifs des Pays de l'ex-URSS (13 Pays), des 3 Pays d'Europe Centrale, des 3 Pays des Balkans, de la Turquie et des 3 Pays du Maghreb, tous signataires d'un accord de coopération avec l'Union Européenne bénéficient dorénavant du principe de libre circulation à l'intérieur de l'Union Européenne et de la non-limitation des ressortissants de ces Pays dans une équipe de l'Union Européenne.

9 octobre 2010, un survol rapide de la liste des 23 joueurs retenus nous montre que sur les onze qui disposent de la double nationalité, huit sont des Franco-Marocains (Benatia, Kantari, Basser, Hermach, Chamakh, El Arabi, Taarabt, El Zhar) et les trois autres des Maroco-Néerlandais (Boussoufa, El Hamdaoui, El Ahmadi). Ce phénomène ne touche pas uniquement les Marocains puisque lors de la dernière Coupe du monde, l'équipe des Fennecs disposait dans ses rangs de 19 joueurs binationaux. A tel point que la presse spécialisée algérienne s'en alarmait en octobre 2010 en titrant : *« Les sélections africaines font de plus en plus appel à des joueurs émigrés : les binationaux, avenir du football africain ? »*[9], alors que Maroc Football estimait quant à lui : *« Cette situation met en danger l'avenir de l'équipe nationale de football car, comme on a pu le constater, les joueurs ayant la double nationalit, ont leurs propres critères de choix qui ne sont pas toujours en phase avec ceux de leur pays d'origine. Et l'expérience récente a montré que beaucoup de nos ressortissants refusent ou hésitent à choisir le Maroc*[10] *»*. Et de déplorer le choix des joueurs binationaux marocains de rester dans le pays d'accueil comme Khalid Boulahrouz et Ibrahim Affelay aux Pays-Bas ou de Younes Kaboul en Angleterre à Tottenham.

• *Transnationalisme et dépassement identitaire*

Car derrière les choix professionnels et stratégiques des joueurs, plusieurs questions découlent du positionnement identitaire : celles du choix de la nationalité de ces jeunes une fois devenus professionnels. Quels choix feront-ils entre l'équipe du Maroc et l'équipe du pays qui les a accueillis, où certains sont nés et ont grandi ? Certains optent pour la sélection du pays « d'accueil » au grand dam de la presse spécialisée marocaine. C'est le cas de Khalid Boulahrouz et d'Ibrahim Afellay qui ont défendu les couleurs de l'équipe batave, lors de la dernière Coupe du monde en Afrique du Sud.

De plus en plus, les sportifs internationaux de la nouvelle génération des Marocains de l'étranger estiment que la pratique de leur métier n'est plus à considérer comme un outil d'intégration contrairement à celle qui les a précédés. Etre des stars dans leur discipline constitue une reconnaissance de fait, alors que pour les générations précédentes, le sport a été un facteur déterminant de reconnaissance, comme c'était encore le

8. Art. 18 du Règlement d'application des statuts de la FIFA. Le Congrès des Bahamas a désormais décidé de lever cette limite d'âge mais a maintenu toutes les autres clauses de l'article 18.

9. Journal *La Tribune*, 10 octobre 2010.

10. *Maroc Football*, 3 janvier 2011.

cas de Mustapha Merry qui a joué en équipe nationale dans les années 1980 en ayant fait sa carrière en France, ou encore Abdellatif Benazzi installé en France et Mustapha Yaghcha qui vit en Suisse[11].

Dans le football, cette bipolarité des athlètes marocains entre en résonance avec le mouvement de sélection des dirigeants de clubs de l'équipe nationale du Royaume chérifien dont les postes ne sont plus l'apanage de personnels marocains. Que ce soit dans les grands clubs marocains comme le Raja de Casablanca (entraîné successivement par le Portugais Paco Fortes, par le Français Jean-Yves Chay et par l'Argentin Oscar Fullone), mais également en équipe nationale puisque le sélectionneur des Lions de l'Atlas, Eric Gerets, est belge tandis que le directeur technique national, Pim Verbeek, est néerlandais. Cela explique dans ce cas précis que l'optimisation de leur travail de recrutement et de préparation a abouti à user des viviers belges et hollandais pour alimenter l'équipe nationale marocaine. Du coup, des joueurs comme Nordin Amrabat (PSV Eindhoven), Ismaïl Aissati (Vitesse Arnhem), Mehdi Carcela (Standard) ou Brahim Zaari (Den Bosch) tout comme Karim Aït-Fana (Montpellier ou Youssef El Arabi (Caen) ont été sollicités pour faire partie de la sélection nationale.

Ces migrants à haute compétence, qui semblent manipuler sans état d'âme apparent des appartenances multiples (avec leur pays d'origine tout en résidant dans un autre pays, voire même ne font pas la distinction entre les espaces d'évolution) sont les révélateurs d'une tension entre les assignations identitaires de la part des Etats d'accueil et l'idée d'appartenir à des *« nations déterritorialisées »* entretenue par la facilité de construire des formes de participation sociale par-delà les frontières étatiques (Glick-Schiller Fouron, 2001). Ce va-et-vient identitaire provoque alors agacement voire perplexité, en particulier chez les supporteurs nationaux.

Sur les forums des sites communautaires comme *Yabilaldi.com*, il ne se passe pas un jour sans que les internautes ne se déchaînent à propos de l'ambiguïté de *« l'Equipe nationale du Maroc… Yabilaldiens ! Agissez !!!! », en vitupérant : « La faute à qui ? Nous savons tous que les talents ne manquent pas ; le Maroc a toujours été et sera toujours une nation de Football, nous avons ça dans le sang, on a passé notre enfance à jouer sur le bitume (faute de terrain de foot), à dribler l'adversaire au milieu de la circulation. On mange foot, on rêve foot, on ch… foot. On a ça dans les veines. Il nous faut*

B11. Barreaud (Marc), *Dictionnaire des footballeurs étrangers du championnat professionnel français (1932-1997)*, l'Harmattan, 1997.

ce sorcier à la Mehdi Faria qui saura créer une osmose et un groupe homogène. Mais tant que les joueurs dits pros prennent leurs coéquipiers qui jouent au bled de haut, on n'aura JAMAIS une équipe nationale au vrai sens du terme. Notre équipe manque de cohésion. La traversée du désert s'annonce longue, les amis, à l'instar de l'équipe d'Algérie dans les années 1990 ; il va falloir attendre une décennie pour voir une équipe au vrai sens du terme. A la place, on doit à présent se contenter de cette EQUIPE DE MERCENAIRES, appelons un chat un chat. La solution ne viendra pas de l'extérieur, le renouveau du foot national NE VIENDRA QUE DE L'INTERIEUR, il ne faut pas se leurrer et compte tenu des responsables qui sont en place, autant lire LA FATIHA sur l'âme du foot marocain. Prenez du plaisir les amis à regarder les autres équipes jouer (Égypte, Brésil, Espagne, Algérie), notre équipe de mercenaires ne mérite vraiment pas qu'on gâche 90 précieuses minutes de notre vie avec tout le stress qui va avec[12] *» !*

Si ces migrants contemporains suscitent un véritable débat public, c'est sans doute parce que leurs migrations se produisent dans un monde encore pensé dans le paradigme des États-nations (Liisa H. Malkki, 1995). Cela explique – pour un certain nombre d'auteurs (Basch *et al.*, 1994) – qu'entre les individus partis et ceux restés au pays d'origine, les liens sont suffisamment forts pour penser les migrants hautement qualifiés non plus comme de simples variables d'ajustement des économies occidentales mais plutôt comme des *trans-migrants*. Au-delà d'un simple changement de terminologie, l'usage d'un tel vocable, malgré sa polysémie, permet de révéler un changement d'appréciation des flux. Tant que les populations parties vers les pays industrialisés étaient composées d'une main-d'œuvre bon marché, interchangeable et renouvelable à souhait, les courants migratoires étaient appréciés du point de vue unilatéral des pays de réception. Les *Gestarbeiter* en Allemagne ou les Nouveaux Embauchés Marocains Temporaires (NEM) recrutés sous contrat par les Charbonnages de France jusque dans les années 1980 ne sont que des formes d'une vision à sens unique des migrants. Ceux-ci, en n'étant perçus que comme travailleurs, célibataires, étrangers sur un territoire national d'accueil apparaissent comme an-historiques, a-spatiaux et a-sociaux (Galloro *et al*, 2011). Autrement dit la vision traditionnelle des migrants les établit de manière artificielle comme étant coupés, au regard de la société d'accueil, des réalités temporelles, spatiales et sociales qui continuent pourtant à relier le migrant avec son pays d'origine. Inversement, considérer que la migration s'inscrit dans un parcours de vie, dans une trajectoire spatiale à un moment donné revient à accorder aux

12. Site Yabiladi. com, billet de Agadirois, 21 juin 2009.

individus une place et un rôle qui dépassent le cadre purement territorial de leur analyse (Galloro *et al*, 2010).

C'est le cas avec les circulations qui concernent les athlètes marocains qui évoluent entre le Maroc et des clubs des pays européens. Les sportifs évoluent au gré des saisons et des transferts de clubs et sont à la fois dans un mouvement international et politique que leurs prédécesseurs recrutés comme main-d'œuvre de manutention n'avaient pas (Waldinger, 2006). Les sportifs de haut niveau binationaux se réclament de plusieurs appartenances nationales et ce faisant, mettent à mal les principes modernes de souveraineté et de citoyenneté. Par leur double-présence professionnelle et nationale, ils démontrent que la coïncidence territoriale n'est donc plus une condition nécessaire pour la définition et l'expression de l'appartenance nationale (Faist, 2000). C'est ainsi que le 15 juillet 2003 le journal *Le Matin* pouvait titrer *« Boudarga champion du Maroc et d'Europe ! »* reflétant ainsi le domaine des possibles d'un transnationalisme qui dépasse les cadres habituels.

Pour Ulrich Beck, le transnationalisme des élites du sport doit dès lors être appréhendé comme faisant intégralement partie du processus de redéfinition du national (Beck-Lau, 2005) et doit dès lors être compris comme faisant intégralement partie du processus de redéfinition du national. Nous pouvons estimer à la suite d'Alain Tarrius, que les élites du sport, par leurs déplacements et leurs appartenances multiples, apparaissent comme étranges au regard des *« légitimes autochtones »*, étranges car différents mais aussi parce que fascinant le commun des mortels assigné à une place unique à un endroit précis de la planète. Mais leur étrangéité même les place en position de proximité : ils développent des capacités à négocier leur entrée ici sans pour autant renoncer à leur place là-bas, ils s'accommodent d'un *« entre-deux »* spatial et identitaire. Enfin, ils suggèrent par leur multipolarité que la centralité de la vision du monde imposée par les logiques sédentaires n'est pas essentielle à la manifestation des normes produites par des références au *« lieu »* : leur parcours international remet en cause le marquage le plus usuel entre autochtone et étranger. Les différences attachées à l'ethnicité, en sont de plus en plus bannies dès lors que se manifeste cette éthique sociale intermédiaire ; en somme, l'identité commune à tous les arpenteurs des territoires circulatoires est faite de la plus grande interaction possible entre altérités, et c'est ainsi que naissent les nouveaux mondes cosmopolites (Tarrius, 2003) dont les élites du sport marocain seraient les agents.

Bibliographie

Barneau Stéphanie, 2008, « L'émigration marocaine au Canada : contextes de départ et diversité des parcours migratoires », *Diversité urbaine*, volume 8, number 2, december, p. 163-190.

Basch Linda, Glick-Schiller Nina – Szanton-Blanc Cristina, 1994, *Nations Unbound : Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, and Deterritorialized Nation-States*, New York, Gordon and Breach.

Beck Ulrich Lau Christoph, 2005, « Second modernity as a research agenda : theoretical and empirical explorations in the « meta-change » of modern society, *The British Journal of Sociology*, 56-IV, p. 525-557.

Elias Norbert Dunning Eric 1994, *Sport et civilisation - La violence maîtrisée*, Paris, Fayard.

Faist Thomas, 2000, « Transnationalization in international migration : implications for the study of citizenship and culture », *Ethnic and Racial Studies*, 23 (2), p. 189-222.

Freyssenet M., 1992, « Peut-on parvenir à une définition unique de la qualification ? », *in* Diane-Gabrielle Tremblay (dir.), *Travail et Société, une introduction à la sociologie du travail*, éditions Agence d'Arc, Montréal, 1992, p. 269-279.

Galloro Piero-D. – Pascutto Tamara – Serré Alexia, 2011, *Mineurs Algériens et Marocains – Une autre mémoire du charbon lorrain*, éd. Autrement, coll. Mémoire-Histoire.

Galloro Piero - D. Pascutto Tamara - Serré Alexia, 2010, « "De l'immigré à l'émigré ?" L'entretien biographique en contexte migratoire », *in* Demazière (Didier) et Samuel (Olivia), *Les parcours individuels dans leurs contextes, Temporalités Revue de Sciences Sociales et Humaines,* 11-2010.

Glick-Schiller Nina - Fouron Georges, 2001, *Long Distance Nationalism and the Search for Home*, Durham, Duke University Press.

Jagdish Bhagwati – Koichi Hamada, 1974, *« The Brain-drain international Integration of Market for professionnals and Unemployment : a theorical analysis »*, Journal of Developping Economics », volume 1, p. 19-24.

Liisa H. Malkki, 1995, *Purity and Exile : Violence, Memory and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, University of Chicago Press, 1995.

Sayad Abdelmalek, 1999, *La double absence, des illusions aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.

Tarrius Alain, 2000, *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.

Tarrius Alain, 2003, *Nouvelles formes migratoires : les frontières des réseaux des économies souterraines et les frontières nationales dans l'espace Schengen. Le cas des régions méditerranéennes françaises et espagnoles*, CSI n° 2.

Waldinger Roger, 2006, « Transnationalisme des immigrants et présence du passé », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 22 (2), p. 23-41.

LES TRANSFUGES DU SPORT MAROCAIN VERS LES PAYS DU GOLFE
L'épreuve de la nationalité

Najib Bencherif
Journaliste Al Arabiya, Emirats Arabes Unis

La médaille d'or remportée lors de la finale du 1 500 mètres, aux Jeux olympiques de Pékin en 2008, par Rachid Ramzi, d'origine marocaine mais bahreïni d'adoption, avait été le point de départ d'une vive polémique au Maroc. Des millions de téléspectateurs nationaux ont été choqués en voyant un des leurs exhiber le drapeau bahreïni et recevoir la médaille d'or pour le compte de son pays d'adoption, le tout culminant avec l'audition de l'hymne national bahreïni. Du coup, l'affaire Ramzi avait fait couler beaucoup d'encre au Maroc.

Cette présentation passera en revue dans un premier temps l'histoire de l'immigration des compétences sportives marocaines dans les pays du Golfe. Nous examinerons ensuite les multiples raisons qui favorisent une telle immigration. Puis, d'un point de vue méthodologique, nous apporterons un éclairage sur le nationalisme sportif dans les pays du Golfe et ses effets sur notre système de représentation de nos héros sportifs.

Histoire d'une immigration sportive

L'immigration des sportifs marocains dans les pays du Golfe est relativement récente, comparée à celle des sportifs marocains en Europe. Elle a commencé timidement pendant les années 70 avec des footballeurs tels qu'Ahmed Najah, qui avait rejoint le club d'Al Aïn en 1974 et Mustafa Mahrouf qui avait signé en 1979 pour le club Al Ahly de Dubaï. Ils seront suivis en 1979 par deux grands noms du football marocain : Abdellatif Beggar et Mustafa Choukri alias Petchou, qui ont choisi plutôt l'Arabie Saoudite et plus précisément le club Al Wahda. Pour l'histoire, l'entraineur d'Al Wahda à l'époque n'était autre que le talentueux Ahmed Sabri

qui s'est converti depuis au journalisme sportif. On pourrait ainsi dire que ces transfuges ont été les précurseurs de cette immigration des sportifs marocains dans les pays du Golfe.

Cependant, le flux des joueurs marocains vers les pays du Golfe a vraiment commencé au début des années 90, avec l'ouverture des clubs de la région aux joueurs étrangers. On retrouvera ainsi plusieurs joueurs marocains dans des clubs saoudiens, émiratis, qataris et bahreïnis. Les plus en vue parmi eux sont Ahmed El Bahja (Al Nasr, RAS), Salah Eddine Bassir (Al Hilal, RAS), Youssef Chippo (Al Sadd, Qatar), Said Chiba (Al Hilal, RAS et Qatar SC) et Mostafa Bidoudane (Shabab, RAS). Notons que cette émigration des sportifs marocains vers les pays du Golfe ne s'est pas limitée aux joueurs ; elle a aussi inclus des cadres sportifs tels que Hassan Hormatallah (responsable du comité olympique qatari), Mostafa Madih (entraîneur du club qatari Al Waqra), Rachid Taoussi (directeur de football du club émirati Al Aïn) et bien d'autres.

Cette émigration est généralement motivée par des raisons financières, histoire de se faire une petite fortune en un temps relativement court. A titre d'exemple, on peut citer le cas de cet entraîneur marocain qui a signé un contrat avec un club qatari, pour un salaire mensuel de 33 000 dollars et une prime de 120 000 dollars. Il faut dire aussi que cette forme d'émigration qui n'entraîne pas nécessairement l'adoption de la nationalité du pays d'accueil ne suscite pas d'émotion au sein du public sportif marocain dans la mesure où elle est perçue comme le fruit d'une décision personnelle de sportifs marocains, à la recherche d'un meilleur avenir et qui, de toute façon, ont déjà apporté leur contribution à l'effort sportif du pays.

En revanche, ce sont les athlètes marocains ayant choisi de courir sous les couleurs de certains pays du Golfe qui suscitent la polémique au sein de l'opinion publique nationale.

Raisons d'une défection

Certains pensaient que Rachid Ramzi avait été acculé à courir sous les couleurs de Bahreïn à cause des multiples difficultés qu'il avait rencontrées au Maroc : salaire insignifiant, carence dans les infrastructures sportives, manque de reconnaissance, etc. D'autres y voyaient un exemple parfait du « mercenariat sportif » qui a envahi notre athlétisme à cause des offres alléchantes émanant de certains pays du Golfe. D'autres encore pensaient que Ramzi a au moins pu réaliser son « rêve » de remporter une médaille d'or aux Jeux olympiques bien qu'il ait été obligé de rendre cette médaille l'année dernière pour cause de dopage.

En tout cas beaucoup pensent que cet athlète n'aurait pas pu exaucer son « rêve » bien qu'éphémère s'il était resté au Maroc, compte tenu de la rude concurrence à laquelle il devait faire face pour se faire sélectionner dans l'équipe nationale d'athlétisme, et étant donné que le maximum d'athlètes qu'un pays peut aligner aux Jeux olympiques ou aux Championnats du monde se limite à trois sportifs pour chaque discipline. Il faut ajouter à cela que pendant les années 90 et au début des années 2000, la plupart de nos athlètes de demi-fond vivaient dans l'ombre de Hicham El Guerrouj qui régnait en maître absolu sur cette discipline. Du coup cette situation a en quelque sorte poussé un certain nombre d'athlètes marocains à chercher la gloire sous d'autres cieux.

Nationalisme sportif et pays du Golfe

Depuis leur indépendance, les pays du Golfe vivent différentes composantes de leur identité nationale. On y retrouve pêle-mêle l'identité musulmane, l'identité arabe, l'identité tribale et l'identité « khalijienne ». Cependant on assiste depuis quelques années à l'émergence d'une nouvelle composante de ces identités, à savoir « l'identité sportive ». Car les pays du Golfe semblent avoir bien saisi l'importance du sport dans la consolidation de l'identité nationale. Un émir de la région avait d'ailleurs dit un jour que *« le sport est le moyen le plus rapide de délivrer un message et d'assurer la promotion d'un pays »*.

Dans ces petites nations, le nationalisme sportif est une réaction instantanée, liée à un match ou à une course. Ces pays sont en train de recourir au sport pour s'affirmer en tant que nation sur le plan international. On pourrait dire que dans ces pays la définition de l'Etat ne se limite pas aux trois éléments traditionnels : territoire, population, autorité. Il semble qu'il y ait un 4e élément, à savoir la composante sportive qui prend plutôt la forme d'un nationalisme sportif. Mais ce genre de nationalisme est dicté par la nécessité d'obtenir rapidement des médailles olympiques et des distinctions sportives de très haut niveau pour une visibilité internationale et pour se faire une place parmi les grandes nations de ce monde.

Comme l'avait dit un jour l'Emir du Qatar : *« il est plus important d'être reconnu au Comité International Olympique (CIO) qu'à l'Organisation des Nations Unies (ONU) »*. C'est dans ce contexte qu'il faut placer cette « identité nationale » offerte par des pays du Golfe à nos athlètes marocains. Cette identité sportive est en quelque sorte limitée dans le temps ; elle ne dure que le temps d'une manifestation sportive, avant qu'elle ne soit reléguée au second plan. On est donc en présence d'un nationalisme « éphémère », et « ouvert » sur les autres peuples qui sont invités à y contribuer par le biais de leurs sportifs de très haut niveau.

Victimes ou « traitres » ?

Cette question est inscrite dans la psyché collective des Marocains. Certains vont considérer ces athlètes comme des victimes d'une politique sportive marocaine défaillante. Le manque d'infrastructures pousse nécessairement les sportifs à immigrer vers d'autres cieux à la recherche de conditions idéales d'entraînement. C'est donc le cas de nos athlètes qui s'installent dans les pays du Golfe. En plus, ces sportifs se font offrir des salaires et des avantages matériels hautement attractifs pour courir sous les couleurs de leur pays d'accueil. Ce phénomène qu'on pourrait qualifier de *« globalisation sportive »* attire donc nos sportifs vers les pays du Golfe. Certains vont jusqu'à considérer ces athlètes comme des « traitres » qui ont laissé tomber leur pays d'origine pour faire la gloire de pays étrangers en échange de pétrodollars.

Ce qui mérite d'être souligné cependant, c'est l'existence d'une espèce de dualité sportive contradictoire, en ce sens que le public marocain s'identifie mieux à nos sportifs qui évoluent sous les couleurs de pays européens. Leur victoire est aussi perçue comme la nôtre, alors que les succès remportés par nos compatriotes pour le compte des nations du Golfe suscitent beaucoup de controverses et d'émotions négatives. Tout se passe comme si notre public était plus tolérant à l'égard des sportifs marocains d'Europe, alors que nos athlètes qui évoluent sous les couleurs des pays du Golfe sont perçus par certains comme des « mercenaires sportifs » ou des « chasseurs de primes ».

Il faut dire que l'athlète marocain qui décide de courir pour un pays du Golfe ne renie pas sa nationalité d'origine. Il reste toujours attaché à son pays d'origine, mais devient bahreïni ou qatari pendant une course ou un évènement sportif bien déterminé. Au fond de lui-même, il se considère comme marocain, mais pour l'occasion, il doit laisser de côté sa nationalité d'origine pour s'envelopper momentanément dans sa nouvelle nationalité. Pour lui, il s'agit plutôt d'une « hiérarchisation dans la dualité des identifications ». Néanmoins, pour le public marocain, le système de représentation de ses héros sportifs se trouve perturbé par cette identité sportive « khalijienne » nouvellement acquise. Le phénomène de l'exploitation sexuelle des marocaines dans les pays du Golfe ne semble pas être étranger à cette hostilité latente du public vis-à-vis des pays du Golfe. Comme si le sentiment de l'exploitation sportive de nos athlètes venait s'ajouter à l'exploitation sexuelle de nos filles. Un sentiment qui semble bien habiter le subconscient des Marocains et qui expliquerait pourquoi on accepte mal cette « conversion » de nos athlètes en citoyens khalijis.

Immigrés comme les autres ?

Malgré tout, ces sportifs marocains du Golfe se considèrent comme des Marocains du monde au même titre que les autres, à la recherche de meilleures conditions de travail et de rémunération. Cependant à la différence des autres Marocains de l'étranger, ces sportifs de l'immigration sont capables, le temps d'une course ou d'une compétition, de changer le cours de l'histoire de leur pays d'adoption en offrant à ce dernier une place tant convoité sur le podium olympique. Il s'agit donc de compétences marocaines utilisées par d'autres pays pour améliorer leur image de marque et s'assurer une visibilité internationale.

Il faudrait donc placer cette immigration sportive ou cette *« fuite des muscles »* dans le contexte de la fuite des cerveaux dont souffre la plupart des pays du sud, et également dans le cadre de la mondialisation du sport qui a transformé le stade en un village global grâce au pouvoir de la télévision. Au-delà des hymnes nationaux, des drapeaux et des discours patriotiques, une chose est certaine : le patriotisme sportif semble de plus en plus s'adapter au mercantilisme planétaire.

LES ENJEUX DU PRÉSENT

Saïd Aouita
Champion olympique d'athlétisme, Maroc

Je voudrais, tout d'abord, exprimer mes remerciements à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la tenue de cette importante rencontre, notamment le Conseil de la Communauté marocaine à l'Étranger, que nous espérons voir devenir un point de rencontre de tous les acteurs du monde sportif et des secteurs qui s'y rapportent. Notre but, à nous tous, est d'approfondir la concertation entre tous ces acteurs et débattre de toutes les questions de manière à propulser en avant le sport marocain ; et ce au vu des problèmes dont pâtit notre sport, de manière générale, et les difficultés que rencontrent les sportifs marocains dans leurs pays de résidence et d'accueil, plus particulièrement. Ce qui, vous savez bien, a affecté l'image de marque sportive de notre pays. Toutefois, l'essentiel est de tirer les leçons de tout cela et de remettre de l'ordre dans la demeure du sport marocain, selon une vision claire des choses et une stratégie aux étapes et objectifs bien déterminés.

Je me suis mis d'accord avec les amis organisateurs de cette rencontre pour discuter, dans cette brève allocution, de la problématique des enjeux auxquels sont actuellement confrontés nos sportifs en terre d'émigration et, vu la nature de ma spécialité, je mettrai l'accent sur la situation des sportifs dans le domaine de l'athlétisme qui se trouvent hors du territoire national.

I. Les raisons d'émigrer

De par mon naturel optimiste et aimant le déplacement, j'ai toujours considéré la question de la migration comme quelque chose de globalement positif. En effet, cela permet – et nous le savons tous aux sportifs marocains se retrouvant en pays de migration, surtout les pays avancés dans le domaine sportif, de tirer profit de bien des choses qui pourraient faire défaut au Maroc.

I - 1. Les infrastructures

Dans les années 1970 et au début des années 1980, le Maroc ne regorgeait pas de structures sportives dans le domaine des sports fondamentaux, des structures à la hauteur des objectifs fixés à l'époque par ceux qui étaient en charge des affaires sportives. Il fallait donc faire le voyage vers les pays où de telles structures étaient disponibles, à la mesure de nos ambitions, c'est-à-dire la compétition de haut niveau : des équipements permettant au coureur d'améliorer ses performances et de s'habituer à courir sur ce genre de pistes, des camps d'entraînement en altitude équipés de centres à la page, avec des salles de musculation, de massage et des cabinets de médecine du sport.

I - 2. Sponsoring et parrainage

Le fait de se trouver à l'étranger permettait, on le sait, de trouver plus facilement un sponsor publicitaire ou un parrainage. Le fait de signer un engagement avec un club là-bas assurait aussi une rétribution mensuelle, l'hébergement et permettait de se concentrer uniquement sur l'entraînement et les études, abstraction faite des soucis de la vie quotidienne. Tout le contraire de ce qui se passait alors au Maroc. Mais, Dieu soit loué, les choses ont changé à présent.

I - 3. Accumulation d'expérience, d'expertise et de progrès des connaissances en la matière

Le fait de se trouver en terre d'exil nous facilitait la participation aux grandes rencontres internationales et nous permettait de nous frotter aux coureurs de stature internationale, donc d'améliorer nos chronos et d'acquérir une expérience d'ordre technique et tactique. À quoi s'ajoute l'aspect pratique : de nombreux pays, développés en matière de sport, accordent depuis des années une attention particulière à la recherche scientifique dans ce domaine. Le fait de s'y trouver nous avait permis d'être au fait de toutes les nouveautés et de prendre connaissance des derniers résultats des études et recherches.

I - 4. Mener à leur terme ses études autant que sa carrière sportive pour assurer son avenir

Bon nombre de pays d'accueil des migrants ont adopté, en matière sportive, une stratégie connue sous l'appellation « Sport et Études », conscients qu'ils sont du fait que l'athlète est une personne qui doit être doté d'une formation physique autant qu'intellectuelle, pour être en mesure de faire face aux exigences de la vie au terme de sa carrière sportive. A l'époque, cela faisait défaut au Maroc où le sportif ne voyait s'ouvrir devant lui qu'une voie unique dès lors qu'il pensait au

professionnalisme : exercer son sport et dire adieu aux études, ou l'inverse. La situation de beaucoup de nos sportifs nous donne une idée bien claire de ce qu'ils sont devenus une fois achevée leur carrière sportive.

II. Principaux obstacles rencontrés

Mais il va sans dire que le fait de se retrouver en terre d'émigration n'est pas exempt de difficultés pour les sportifs. Difficultés qui varient selon les pays, les continents, les confessions, les us et coutumes.

II - 1. L'acclimatation et l'intégration en pays d'accueil

C'est une difficulté considérable pour les sportifs que la nécessité de s'intégrer au pays où ils s'installent, avec les changements d'habitudes alimentaires que cela suppose ; l'alimentation étant l'un des principaux facteurs de succès pour le sportif. Il faut y ajouter, également, les problèmes de langue et les conditions climatiques.

II - 2. Le racisme

C'est à la fois un grand et grave problème que vivent, pratiquement, tous les sportifs, quoique à des degrés différents. En effet, en dépit des efforts colossaux déployés par les institutions sportives pour surmonter un tel obstacle, nous avons vécu, nous vivons et vivrons des cas de discrimination raciale sur divers terrains et lors de diverses manifestations sportives.

II - 3. L'incitation à la naturalisation

C'est une réalité insistante à laquelle doit faire face tout athlète marocain en terre d'immigration, surtout les éléments les plus brillants ou les talents les plus prometteurs. J'ai personnellement fait l'objet de nombreuses offres alléchantes d'endosser le maillot national français, durant les huit années que j'ai résidé en France.

III. Urgences pour une réforme

Après avoir élucidé les motifs d'émigration des sportifs marocains en terre étrangère et après un bref aperçu des principaux problèmes auxquels ils doivent faire face, nous devons nécessairement parler des responsabilités de l'État marocain dans un tel état des choses et des dispositions qui doivent être prises pour tirer tout le profit possible de ces oiseaux migrateurs.

III - 1. Créer une atmosphère propice

Celle-ci suppose que l'on s'intéresse aux vocations en assurant le suivi de leur développement physique et psychique dans une atmosphère

susceptible de les habiliter à accéder au monde du professionnalisme de manière souple et progressive.

III - 2. Trouver le bon gestionnaire sportif

On doit pouvoir y parvenir par la démocratie, la transparence des urnes, l'adoption des directives du message Royal en tant que feuille de route et de constitution du sport marocain et leur mise en œuvre sur le terrain.

III - 3. Mettre en place des infrastructures récentes et modernes

L'État entreprend un travail immense dans ce domaine, mais le chemin est encore bien long pour en arriver à des infrastructures comparables à celles de bien d'autres pays, d'autant plus que le Maroc est connu pour son rayonnement sportif et par ses athlètes qui ont hissé haut le drapeau marocain lors des grandes manifestations sportives internationales.

III - 4. Assurer au sportif une vie digne

Comme partout ailleurs, le sportif doit pouvoir prétendre à une rémunération mensuelle décente, de manière à lui assurer la concentration sur ses entraînements et à le préserver des fluctuations du temps par la suite.

III - 5. Préparer l'athlète à devenir un agent social au terme de sa carrière sportive

Cette anticipation indispensable de l'avenir est largement à portée de main, en dispensant aux sportifs une formation scientifique autant que sportive et en ayant recours, également, à la formation continue, afin que ceux-ci puissent édifier un avenir de confort et de dignité après s'être retirés de la scène sportive.

III - 6. Tirer profit de l'expérience des anciens athlètes

Je veux dire ceux qui ont vécu en terre d'émigration et ont accumulé diverses expériences susceptibles de servir à leur pays, le Maroc. Ce qui peut constituer une valeur ajoutée dans le domaine du sport, à travers des chantiers périodiques ou annuels, où les questions en rapport avec les techniques d'entraînement et de gestion les plus récentes seraient débattues, ainsi que la manière de perfectionner les prestations des coureurs et les conditions de travail dans ce domaine.

III - 7. Organiser des rencontres et autres manifestations sportives internationales

Il est vrai que le Maroc a déjà commencé à œuvrer dans ce sens en organisant certaines manifestations à caractère international telles que les Jeux méditerranéens en 1983, les Jeux panarabes en 1985 et le Championnat du monde de cross country en 1998. Mais un tel effort demeure

insuffisant et doit être redoublé, surtout de la part d'un pays ayant la valeur et la réputation du Maroc en matière de sports fondamentaux. Il faudrait également organiser des rencontres plus nombreuses et intenses en athlétisme qui permettent aux stars invité(e) s de se rendre compte de ce que recèle notre pays en matière de sport, et qui offrent également à nos athlètes l'occasion de se mesurer aux stars internationales et de profiter de leur expérience.

III-8. Inciter les sportifs à occuper des postes de responsabilité dans les instances sportives internationales

Il est établi que tous les pays, et dans toutes les disciplines sportives, poussent leurs sportifs à occuper des sièges dans les grandes institutions du sport international. En premier lieu, cela profite à leur pays, à travers la défense de ses droits, le fait de le faire connaître de la meilleure manière, de le soutenir dans les manifestations sportives d'importance. En second lieu, par l'accueil des sièges de certaines institutions sportives continentales ou mondiales ; ce qui constitue un moyen de pression qui a son importance dans les couloirs de ces instances.

Enfin, j'espère que cette rencontre sera parvenue à ses fins et qu'elle constitue une pierre de plus dans l'édifice sportif du Maroc nouveau, qui vise à faire revenir le Maroc dans les rangs des grands pays en matière d'athlétisme, comme il l'a été au passé, et pour que le drapeau du Maroc flotte de nouveau dans le ciel des plus grands stades du monde.

PARTIE IV

FOOTBALLEURS D'ICI, FOOTBALLEURS D'AILLEURS

DU CHAMPIONNAT DE FRANCE DE FOOTBALL À L'ÉQUIPE NATIONALE : Destins croisés de Merry Krimau et de Nordine Kourichi

Naïma Yahi
Chargée de recherche, Association Génériques, France

La notion d'identité sportive se pose avec acuité quand on se penche sur le parcours de gloires sportives d'origine marocaine qui ont marqué de leur empreinte l'histoire du sport au XX^e^ siècle. Dans l'athlétisme bien évidemment, mais surtout dans le football, où la nécessité s'impose dans un contexte de professionnalisation dès 1933 en France, principal pays d'exil pour les sportifs de l'époque coloniale. Le sport colonial, objet de quelques études historiques, offre un panel d'étude assez diversifié, mais c'est le football qui constitue le laboratoire d'analyse parfait à l'appréhension des questions d'identité sportive pour des hommes et des femmes en quête d'ascension sociale par le sport. Les footballeurs maghrébins en général s'installent en métropole dès les années 1930, Algériens et Marocains trustant les postes d'attaquants et de stoppeurs dans les meilleures équipes du championnat de France. Inscrits dans cette tradition footballistique, les enfants de l'immigration maghrébine, de part leurs origines sociales, se retrouvent naturellement dans les bassins ouvriers, vivier des talents du ballon rond.

Le déterminisme des sportifs marocains pour le football, et particulièrement en Europe, s'illustre de manière grandiose avec le premier d'entre eux, celui que l'on nomme *« La perle noire »*. Larbi Ben Barek fait les belles heures des championnats européens comme il écrit les chroniques victorieuses de l'équipe de France à l'époque coloniale[1]. Nos travaux sur la place qu'occupent les footballeurs maghrébins au sein de

1. Joueur ayant la plus longue carrière en équipe de France (1938-1954), il détient aussi à son palmarès d'avoir battu la sélection française, aux côtés de ses collègues nord-africains, pour un France-Afrique du Nord au stade de Colombe en 1954, 3 buts à 2 lors d'un match amical en faveur des sinistrés du tremblement de terre d'El Asnam en Algérie.

l'histoire du football en France ont mis en exergue les notions d'identité sportive tant au niveau des clubs de championnat qu'au sein des équipes nationales[2]. Le flamboyant Hassan Akesbi, incontournable pilier du Stade de Reims, ou l'élégant Abderrahman Mahjoub, surnommé alors *le prince du Parc* sous les couleurs du Paris Saint-Germain, forgent également la tradition du football marocain en France déjà riche et ancienne quand l'émigration sportive post-coloniale pointe le bout de son nez, dès le milieu des années 1970. Si les Marocains se distinguent pour leurs qualités footballistiques, les effectifs nord-africains sont dominés en nombre à l'époque coloniale par les joueurs en provenance d'Algérie, pour la simple raison qu'ils bénéficient de la nationalité française. Par conséquent, à compétences égales, leur recrutement permet de contourner le principe de trois puis de deux étrangers au maximum par équipe, imposé dès 1938[3]. Cette suprématie numérique explique également la faisabilité du projet de l'équipe de football du Front de Libération National (FLN), qui se constitue en pleine guerre d'Algérie, et deux mois avant le début de la Coupe du Monde de football pour laquelle deux joueurs algériens sont titulaires[4].

Ce préalable posé, je vous propose de nous appuyer sur le destin de deux joueurs d'une même génération pour mesurer à l'aune de l'identité sportive franco-algérienne, celle d'un footballeur marocain en France au cours des années 1980.

Abdelkrim Merry, enfant de Casablanca, est une figure du championnat de France et de l'équipe nationale du Maroc quand son ami et collègue Nordine Kourichi, enfant de l'immigration algérienne né en France, est un pilier défensif du championnat français et de l'équipe nationale d'Algérie. Leur destin croisé, c'est d'abord l'histoire d'une amitié. Ils se sont très régulièrement affrontés sur le terrain notamment par leur poste stratégique au sein de leurs équipes : Nordine est stoppeur alors que Krimau est attaquant. Cet affrontement n'aura pas eu raison d'une amitié qui naît sur les pelouses et se perpétue bien au-delà. Cette relation privilégiée entre les deux joueurs nous a inspiré cette comparaison des parcours, l'un au miroir de l'autre, permettant ainsi de mettre en abîme les divergences de parcours nourrissant au final un destin similaire du point de vue de leur carrière de footballeur.

---

2. Revue Migrance, n° 29, *Les footballeurs maghrébins en France au XX^e siècle*, itinéraires professionnels, identités complexes, 2e trimestre 2008, Paris.

3. Voir à ce sujet p. 20, in Marc Barreaud, *Dictionnaire des footballeurs étrangers du championnat professionnel français (1932-1997)*, Paris, L'Harmattan, 1998.

4. Voir à ce sujet, Naïma Yahi, *Le 11 du FLN, un lieu de mémoire, in Allez la France ! Football et immigration*, C. Boli, Y. Gastaut, F. Grognet, Gallimard/CNHI, Paris, 2010.

À travers des exemples et leur témoignage, revenons sur ce qui va guider le choix de l'identité sportive dans ces deux cas de figures : l'émigration sportive pour Krimau et l'immigration familiale en héritage pour Nordine. Dans ce contexte, pour chacune des carrières retenues, peut-il y avoir adéquation entre le choix du cœur et celui de la carrière sportive ? Quel est le poids de l'héritage historique des illustres prédécesseurs dans le choix de l'identité sportive à venir ? Qu'en est-il de la double appartenance ?

Krimau le Corse, Nordine le Ch'ti[5]

Nordine Kourichi est né de parents algériens à Ostricourt près de Lens alors même que débute la guerre d'Algérie en 1954. Ce fils de mineur algérien découvre le ballon rond à l'usine Talbot Poissy, dans la banlieue parisienne, où son père joue tous les samedis depuis qu'il est devenu peintre en carrosserie. Nordine a 19 ans lorsqu'un recruteur le remarque en 3e division et lui fait intégrer le centre de formation de Valenciennes. C'est à la saison 1973-1974 qu'il intègre l'équipe première. Il évolue sept ans au sein du club nordiste.

Abdelkrim Merry pour sa part, est né en 1955 dans le quartier populaire de Bourgogne à Casablanca. Repéré pour ses talents footballistiques, il prend le chemin de l'exil dès 1974. En effet, lors d'un tournoi avec l'équipe nationale marocaine junior, Abdelkrim Merry, surnommé Krimau depuis sa plus tendre enfance, est repéré par le SC Bastia qui va changer sa destinée. L'enfant d'une fratrie de sept, attaquant vif et très bon « finisseur », va trouver sa place auprès du trio-vedette Jacques Zimako, Johnny Rep et François Félix. Le jeune Abdelkrim va donc à nouveau mériter son diminutif affectueux de « Krimau », et devenir l'un des joueurs préférés des supporters bastiais. Il participe alors à la grande épopée de la Coupe UEFA 1977-1978, où le club corse ne cède qu'en finale face au PSV Eindhoven. À titre personnel, l'attaquant incisif marque les annales du club en huitièmes de finale retour de cette coupe, par son doublé sur la pelouse du Torino FC lors d'une victoire historique, puisque l'équipe turinoise n'avait pas perdu à domicile depuis deux ans. S'il devient par la suite le *« buteur nomade »*, comme le surnomme le journaliste Faouzi Mahjoub, avec neuf clubs durant sa carrière chez les professionnels, son identité footballistique corse demeure jusqu'au bout une identité assumée qu'il rappelle lors de son Jubilé en 2001 : *« Ce sera la fête du football mais je voudrais aussi qu'il y ait un prolongement entre la Corse et le Maroc. Les retombées doivent être aussi bien sportives que culturelles. Je*

5. Expression désignant les habitants du Nord en France.

souhaite que ce 26 mai reste une date, marque la continuité entre la Corse et le Maroc ».

Comme nous l'ont fait remarquer nos deux joueurs lors de multiples entretiens, s'il faut s'interroger sur leur identité sportive, il ne faut pas omettre qu'ils ont de manière factuelle exercé le métier de footballeur avant toute autre chose. Cet impératif professionnel a primé sur les considérations personnelles en matière d'identité. Quand Krimau prend la double nationalité en 1975, il s'agit alors pour lui de ne pas rater l'opportunité d'entrer en équipe première, le nombre d'étrangers y étant limité. Du fait de sa position ambiguë vis-à-vis de la nationalité – né en France en 1954, devenu Algérien en 1962 –, Nordine est en droit de bénéficier de ce qu'on appelle alors la licence assimilée, réservée aux joueurs d'origine algérienne remplissant les critères énoncés ci-dessus. Sans perdre le bénéfice potentiel d'être sélectionné en équipe d'Algérie, et se réserver le droit de faire des démarches pour recouvrer sa carte d'identité française, Nordine peut ainsi évoluer dans le championnat de France à l'instar de n'importe quel joueur français. C'est au cours de ces années que Nordine Kourichi fera la connaissance du pays d'origine de ses parents, l'Algérie.

Après un bref passage d'une année chez les Girondins de Bordeaux, sous les ordres d'Aimé Jacquet (1980-81), Nordine intègre l'équipe du Lille OSC en 1982. Celui qu'on appelle *« la tour défensive lilloise »* renforce définitivement son identité Ch'ti en terminant sa carrière chez les Dogs (surnom des joueurs de Lille) en 1987.

Le maillot du cœur ? Nordine l'Algérien, Krimau le Marocain

Si Merry Krimau a découvert très jeune la sélection nationale junior, Nordine Kourichi connaît un parcours un peu différent. À travers des stages de football organisés par l'Amicale des Algériens en Europe très influente à l'époque sur la Communauté algérienne en France, Nordine va rencontrer le public algérien. Le jeune footballeur va à cette occasion pour la première fois à la rencontre de ses racines, lui qui a grandi dans les cités ouvrières. À cette occasion, il s'y distingue suffisamment pour recevoir un fax de Rachid Mekhloufi, figure emblématique de l'A.S. Saint-Etienne et de l'équipe du FLN, alors directeur technique de la sélection algérienne, le convoquant aux éliminatoires de la Coupe du monde 1982.

La première sélection en équipe nationale de cet enfant d'émigré se déroule en 1980 contre le Soudan. Il a alors 26 ans et se trouve au zénith de sa carrière. Il y rejoint Mustapha Dahleb, une de ses idoles et ami qui

évolue à l'époque au Paris Saint-Germain. Du haut de son mètre 93, celui qui ne passe pas pour un tendre vient donc solidifier le mur défensif algérien. Il poursuit son aventure algérienne en participant activement aux victoires de l'équipe d'Algérie qui, pour la première fois de son histoire, se qualifie contre le Nigéria pour la phase finale de la Coupe du Monde de 1982 en Espagne.

Son rêve se réalise : participer à la Coupe du monde en portant les couleurs de l'Algérie. Tout un symbole pour cet enfant d'immigrés qui a gardé sa nationalité algérienne. Le 16 juin 1982 à Gijon, l'Algérie bat « l'ogre allemand » 2 buts à 1. L'Allemagne, alors championne d'Europe depuis 1980, et invaincue depuis, s'incline en match d'ouverture du Mundial 82, contre l'outsider algérien. Nordine Kourichi fait un match époustouflant en mettant « hors d'état de nuire » Horst Rubesch, attaquant allemand de 1,88 m, que le jeune joueur pratique déjà en championnat d'Europe. Cette victoire historique ne permettra pas à Nordine et ses coéquipiers de connaître le second tour du Mundial 82, puisque les équipes d'Allemagne et d'Autriche se sont « entendues » sur le goal-average pour passer au second tour et éliminer l'Algérie. Nordine connaît deux aventures supplémentaires en sélection nationale : la Coupe d'Afrique des nations en 1984 et la Coupe du monde Mexico 86. En Côte d'Ivoire, l'Algérie se classe troisième avec les honneurs, mais elle connaît moins de succès à Mexico. Nordine participe alors pour la seconde fois aux poules d'une Coupe du monde : après une défaite contre l'Espagne et le Brésil (match auquel ne participe pas Nordine), et un nul contre l'Irlande, l'Algérie est éliminée du Mundial 86.

C'est un peu plus tard que Merry Krimau connaît le grand frisson de la participation à une Coupe du monde, le Maroc se qualifiant comme l'Algérie pour Mexico 86. C'est la génération des Aziz Bouderbala et Mohamed Timoumi, le Ballon d'or africain. Cette génération dorée emmène pour la première fois une équipe arabe et africaine en huitièmes de finale d'une Coupe du Monde, même si le Maroc s'incline contre la RFA, d'un but de Lothar Matthäus, à trois minutes de la fin. En effet, lors du dernier match de poule opposant les Lions de l'Atlas au Portugal, Krimau officialise la victoire de son équipe à la 99e minute pour aggraver le score ouvert par deux fois par son coéquipier Abderrazak Khairi, alors que les rouges n'ont pris qu'un but. Ce moment inoubliable pour l'enfant de Casablanca l'ancre définitivement dans le cœur des Marocains et réaffirme alors son choix sportif de cœur, celui du Maroc[6].

6. « Le train de mes souvenirs s'arrête un long moment en Amérique centrale. […] Ces villes me rappellent le bonheur vécu au sein de l'équipe nationale du Maroc, pendant l'édition du Mundial 1986. La Coupe du monde étant un rêve pour tout footballeur, mon rêve s'est réalisé avec des résultats à l'appui. » Edito « Merry Christmas » par Merry Krimau (source indéterminée).

Dans le cas de Nordine, le choix de l'identité sportive nationale est plus complexe. Né en France, Nordine nous dit ne pas avoir conscience immédiatement de sa différence. S'il participe aux festivités de l'indépendance algérienne au cœur du Bidonville de Nanterre en juillet 1962, c'est au fur et à mesure qu'il intègre son identité algérienne notamment lors de sa sélection. Qu'aurait-il choisi si le sélectionneur français de l'époque, Michel Hidalgo, avait fait appel à lui en équipe de France ? Notre joueur réserve sa réponse et n'exclut pas tout intérêt pour cette proposition. Mais, vingt ans après l'épisode de l'équipe du FLN, les mentalités ne sont pas prêtes à confier des postes de jeux à des Français d'origine algérienne alors même que le sélectionneur Michel Hidalgo a vécu de l'intérieur cette défection[7]. La question de l'allégeance à l'équipe de France se pose systématiquement dans le cas des Franco-Algériens, à l'instar de l'effervescence médiatique qui entoure Zinedine Zidane lors du match historique France-Algérie de 2001[8], sommant le milieu de terrain à choisir son camp.

Conclusion

Si Nordine Kourichi a désormais opté pour sa réintégration dans la nationalité française, il n'en reste pas moins toujours identifié comme un international algérien important. Fort de la richesse de cette double appartenance, il participe par exemple à la tournée des anciens internationaux français (qu'il n'a jamais été) en 1995 en Afrique du Sud, pour évoluer naturellement sous les couleurs de l'équipe de France. Pour sa part, Krimau s'est installé de nouveau à Casablanca en 2003 où il prend l'initiative d'une école de football pour les plus jeunes. C'est d'une part le retour aux origines, à l'enfance et, d'autre part, une démarche qui n'est pas incompatible avec des allers-retours en Corse pour voir ses amis et sa famille. Par choix ou par destin, cette ambivalence entre ces multiples identités, la superposition des appartenances, doivent nous guider vers une démonstration sans appel : en matière d'identité sportive, le poids des identités territoriales et affectives est toujours contrebalancé par les opportunités professionnelles.

---

7. En avril 1958, son équipe de l'A.S. Monaco se retrouve privée de cinq de ses meilleurs joueurs partis pour la clandestinité algérienne.

8. Voir à ce sujet Y. Gastaut, *Les footballeurs algériens à l'épreuve des identités nationales*, in « Générations, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France », Editions Gallimard/Génériques, Paris 2009.

SPÉCIFICITÉ ET HISTORICITÉ DES JOUEURS MAROCAINS EN ÉQUIPE DE FRANCE DE FOOTBALL AU REGARD DES AUTRES SÉLECTIONNÉS COLONIAUX

Pascal Blanchard
Historien, Groupe de recherche ACHAC, France

L'équipe de France de football est un parfait « espace » pour comprendre les relations entre la France et son domaine colonial, mais aussi la manière dont des sportifs de haut-niveau ont pu émerger à l'époque coloniale (ou post-coloniale) malgré les contraintes du système colonial et cette posture complexe entre « représentants de la France » (au sein de l'équipe nationale) et « sujets français » (au sein de l'empire français).

Notre approche se fonde sur un questionnement : les joueurs d'origine marocaine en « bleu » ont-ils des parcours différents des autres joueurs issus des espaces coloniaux ?

Quantitativement, le Maroc a « donné » à la France plus de joueurs que la Tunisie, que les autres pays d'Afrique subsaharienne (Mali, Côte d'Ivoire, Sénégal, Cameroun…), la Guyane ou la Nouvelle-Calédonie ; mais statistiquement moins que l'Algérie, la Martinique ou la Guadeloupe. En effet, cinq joueurs originaires du Maroc (et non européens) ont joué pour la France en équipe nationale, contre cinq joueurs d'origine européenne et nés au Maroc qui ont été internationaux français. Un seul joueur d'origine européenne a joué à la même époque que les joueurs marocains : Just Fontaine avec ses vingt-et-une sélections entre 1953-1960. Les quatre autres « européens » nés au Maroc joueront après les indépendances, à la fin des années 60, et un seul joueur « non-européen » inscrit sa présence au temps de l'immigration : Adil Rami avec ses sélections en 2010.

Les joueurs d'origine européenne ont été des passeurs de générations comme Vincent Estève avec une seule sélection en 1968, des internationaux de premier plan dans les années creuses du football français comme Serge Chiesa avec douze sélections (1969-1974) et de Jean-Paul Bertrand-

Demanes avec onze sélections (1973-1978) ou des joueurs qui ont largement contribué à la rénovation du football français comme Gérard Soler avec ses seize sélections entre 1974 et 1983. Quelles que soient les époques, ces « joueurs marocains » ont marqué l'histoire des Bleus.

Les quatre joueurs marocains (non-européens et « musulmans » comme on les désigne à l'époque) sélectionnés avant les indépendances sont par ordre de sélection chronologique en sélection nationale française : Larbi Ben Barek avec dix-sept sélections à partir 1938, Mustapha Ben M'Barek avec une seule sélection en 1950, Abdesselem Ben Mohammed avec une seule sélection en 1953 et, enfin, Abderrahmane Mahjoub avec sept sélections à partir de 1953. Deux joueurs d'exception (en termes footballistiques) ressortent de ce panel de neuf joueurs d'origine marocaine ayant joué en équipe de France de 1938 à 1983, soit pendant 45 ans : Just Fontaine et Larbi Ben Barek, ayant chacun à leur manière marqués en profondeur leur époque et le football français, européen et africain. C'est autour de cette dizaine d'internationaux que nous avons souhaité bâtir cette étude, afin d'essayer de comprendre les mécanismes et cheminements qui ont permis leur identification, leur sélection et enfin leur parcours en bleu dans le contexte de la colonisation de la France au Maroc (1912-1956).

Les grands axes de cette présence en équipe de France

En ne s'attachant qu'au Maghreb, on constate qu'une vingtaine de joueurs originaires de cette aire ont précédé – depuis 1924 et le premier sélectionné Pierre Chesnau – l'entrée en équipe de France du premier Marocain Larbi ben Barek en 1938. Sur cette vingtaine de joueurs, on compte dix-huit Européens d'Algérie et deux Algériens « musulmans » (Ali Benouna et Abdelkader Ben Bouali) qui sont sélectionnés juste avant l'entrée en sélection de Larbi Ben Barek, en 1936 puis en 1937.

Cette situation comparatiste entre le Maroc et l'Algérie s'explique par trois facteurs majeurs : la démographie plus forte en Algérie à cette époque ; l'entrée plus tardive du Maroc dans le système colonial français (1912/1830) et le statut différent des deux territoires (protectorat/département) ; enfin le développement du football en Algérie plus ancien qu'au Maroc. En effet, le premier club de football en Algérie fut le Club Athlétique Liberté d'Oran, réservé aux Européens, qui très vite créera des liens avec les équipes métropolitaines, tissant des relations entre les clubs professionnels, avec une bonne décennie d'avance par rapport au Maroc. En outre, l'exception Ben Barek est à noter, car ce joueur hors norme – comme Raoul Diagne pour le Sénégal – masque la réalité de l'entrée « normale » de joueurs marocains en sélection française une décennie

plus tard. En effet, il faut attendre une douzaine d'années pour qu'un nouveau joueur marocain soit en sélection (1950) en la personne de Mustapha Ben M'Barek. Entre-temps, sept joueurs du Maghreb auront été sélectionnés, dont un Algérien non-européen (Abderrahman Ibrir en 1949). Si l'après-guerre est une époque de forte présence maghrébine, dès l'avant-guerre certaines équipes métropolitaines, comme l'Olympique de Marseille ou le FC Sète, possédaient jusqu'à sept titulaires venus d'Afrique du Nord, signe que les relations étaient anciennes entre les deux rives.

L'après-guerre est l'époque phare du recrutement au Maghreb avec quatorze joueurs entre 1945 et 1961, dont deux Marocains en 1953, Abdesselem Ben Mohammed et Abderrahmane Mahjoub, ainsi que sept Algériens (Kader Firoud, Abdelazziz Ben Tifour, Ahmed Mihoubi, Mustapha Zitouni, Saïd Brahimi et bien entendu Rachid Mekhloufi) et seulement cinq pied-noirs (Manuel Garriga, Célestin Oliver, Just Fontaine, Bernard Rahis et Georges Lamia en 1959). Soit pour la période symbolique de 1949-1954, avant les indépendances du Maroc et de la Tunisie et le début du conflit en Algérie, quasi autant d'Algériens (4) que de Marocains (3), en sachant que Ben Barek est rappelé en 1954 pour une unique (et exceptionnelle) sélection au sein de l'équipe de France.

À titre de comparaison, au sein de l'empire colonial français, et au cours de la même époque, aucun joueur n'est sélectionné en Indochine, en Nouvelle-Calédonie ou en Polynésie, alors que cinq joueurs le seront en provenance des Antilles ou d'Afrique noire ; soit guère plus que les Marocains. Le premier de tous est Raoul Diagne avec dix-huit sélections de 1931 à 1940. *« L'Araignée noire »* est guyano-sénégalais et il est né en 1910 à St-Laurent-du-Maroni. Il est le fils du premier Secrétaire d'État africain de la République française, Blaise Diagne en 1931, ancien commissaire de la République lors de la Grande Guerre et premier député noir du Sénégal en 1914. Raoul Diagne arrive en 1930 au Racing Club de Paris et, en 1931, il sera le premier « noir » et premier « colonisé » en équipe de France. À l'occasion de la saison 1935-1936, qui est couronnée par un doublé Coupe-Championnat des Pingouins du Racing, Raoul Diagne joue la moitié de la saison comme… gardien de but. Il participe à la Coupe du Monde de 1938 à Paris, mais devra arrêter sa carrière internationale pendant la guerre. Entre-temps, ce joueur d'exception aura gagné la Coupe de France en 1939 et en 1940 face à l'Olympique de Marseille. Il va jouer en tant que professionnel jusqu'en 1953, puis deviendra entraîneur de l'équipe nationale du Sénégal au moment des indépendances, après avoir été entraîneur de clubs en Afrique Occidentale Française (AOF), en Algérie et en Belgique.

Il faut attendre l'après-guerre et une quinzaine d'années après cette première cape de Raoul Diagne, pour qu'un autre ultramarin soit sélectionné. Il s'agit de Xercès Louis avec douze sélections (1954-1956). Il est né en 1926 à Sainte-Marie (Martinique), et sera le premier Antillais en équipe de France. Une tribune du stade Bollaert, à Lens, porte aujourd'hui son nom pour rendre hommage à ce joueur d'exception qui fera les grandes heures de Lens, après avoir joué à Lyon au début des années 1940. Il fait son premier match en équipe de France contre l'Allemagne le 16 octobre 1954, le jour où Larbi Ben Barek aura sa dernière sélection en équipe nationale (c'est une sorte de préfiguration du remplacement des joueurs maghrébins par des joueurs antillais de la génération suivante). Son surnom, *El Négro volant*, souligne le regard qui domine encore à cette époque dans l'opinion et dans les médias sur les joueurs noirs. Il fait son dernier match pour les éliminatoires de la Coupe du monde en 1958.

Lucien Cossou va lui succéder en équipe de France, avec six sélections de 1960 à 1964. Franco-Béninois, né à Marseille en 1936, il est le premier joueur d'origine africaine (son père était un marin béninois et sa mère avait migré à Marseille en provenance de Grèce) à évoluer en équipe de France. Buteur d'exception, il fut deux fois Champion de France et deux fois vainqueur de la Coupe de France, et meilleur buteur du championnat au début des années 1960 et victorieux de la Coupe du monde des équipes militaires en 1958 (on peut voir son témoignage émouvant dans le film *Des Noirs en couleur*, Canal + , 2008, DVD Universal 2010). Enfin, ce sera Daniel Charles-Alfred, né en 1934 à Fort-De-France (Martinique), avec quatre sélections en 1964 et qui était un des piliers de l'équipe nîmoise au moment de sa sélection. En 1963, un autre Martiniquais l'a précédé, c'est Paul Chillan avec seulement deux sélections. Né le 17 décembre 1935 à la Trinité (Martinique), il ne fera qu'un bref passage en équipe de France et fera son dernier match contre le Brésil en 1963 à Colombes, qui se solde par une défaite face à Pelé, mais qui reste comme un match d'anthologie de l'équipe nationale française (voir son témoignage dans le film *Des Noirs en couleur*).

Une première analyse de ces sélections maghrébines et ultramarines sur une trentaine d'années (1924-1954) montre qu'à période comparable, le football marocain a donné quasi-autant de joueurs « musulmans » que le football algérien, certes plus précoce comme nous l'avons vu, mais semblable en termes quantitatifs. Seul le nombre de sélectionnés affirme la supériorité à cette époque des individualités des joueurs algériens. Par contre, domine dans ce déséquilibre apparent, largement jusqu'aux années 1950, la présence des joueurs d'origines européennes signe de la

présence de cette communauté en Algérie dans des proportions bien supérieures au Maroc. Dans le même temps, et en ouvrant le spectre chronologique jusqu'en 1964, le nombre des joueurs antillais (4) et africains (1) montre que le Maroc, là aussi rivalise *de facto* avec le reste de l'empire colonial français. Ce simple constat montre que le seul protectorat du Maroc, au milieu de la vingtaine d'entités impériales de la France, a déjà largement su imposer ses footballeurs au haut niveau à la veille des indépendances.

Sur un autre point, le Maroc se distingue. En effet, les pionniers du football maghrébin en équipe de France avant la Seconde Guerre mondiale sont trois joueurs aux destins totalement différents : les Algériens Ali Benouna (qui joue alors à Sète) et Abdelkader Ben Bouali (joueur de l'OM) et le Marocain Larbi Ben Barek *(La Perle noire de Casablanca)*. Auparavant, la France n'avait fait appel qu'à des Européens nés en Algérie, les « pieds-noirs ». De fait, sur ces trois pionniers, seul le Marocain Larbi Ben Barek va entrer dans la légende et s'imposer en équipe nationale et au niveau international.

En ce qui concerne les joueurs maghrébins, on peut noter en conclusion que trois grandes périodes jalonnent l'histoire de leur présence en équipe de France sur le siècle :

Période 1910-1944 (34 ans)
3 Maghrébins : dont 2 joueurs algériens et 1 joueur marocain
19 Européens : dont 19 joueurs algériens

Période 1945-1977 (32 ans)
13 Maghrébins : dont 10 joueurs algériens et 3 joueurs marocains
15 Européens : dont 10 joueurs algériens et 5 joueurs marocains

Période 1978-2010 (32 ans)
7 Maghrébins : dont 4 joueurs algériens, 1 joueur marocain et 2 joueurs tunisiens
5 Européens : dont 5 joueurs algériens

On le constate, sur l'ensemble du siècle, cinq Marocains (avec l'arrivée de Adil Rami en 2010 et ses cinq sélections) ont donc porté les couleurs de l'équipe de France, contre seize Algériens et deux Tunisiens. Mais comparativement au nombre de Marocains et d'Algériens évoluant dans le championnat français, nous remarquons que les proportions sont respectées. Entre 1945 et 1955, 40 joueurs « musulmans » évoluent dans le championnat français dont 23 Algériens[1]. Sur la période 1956-1967, il y a 35 Algériens, 14 Marocains et 1 Tunisien.

1. Alfred Wahl, Pierre Lanfranchi, *Les footballeurs professionnels des années trente à nos jours,* Hachette, 1995, p. 130.

Le profil des joueurs marocains

Au-delà du regard statistique, il nous a semblé intéressant de revenir sur le profil des quatre joueurs marocains non-européens, et à l'exception d'Adil Rami – dont le profil est lié à l'histoire de l'immigration récente qui ont été sélectionnés en Bleu au cours de ces années « coloniales ».

Tout d'abord, Mustapha Ben M'Barek, né le 3 mai 1926 à Casablanca, évoluant au poste d'attaquant, ne fut sélectionné qu'une seule fois en équipe de France en 1950, alors qu'il était sociétaire des Girondins de Bordeaux. Cette unique sélection date du 4 juin 1950 face à la Belgique en match amical joué au Stade du Heysel à Bruxelles (défaite 4-1 des Bleus). Ce joueur est souvent répertorié par les sources au nom de « Mustapha » et pas de « Ben M'Barek ». Cet usage fut mis en place dès la fin des années 1940 afin d'éviter la confusion avec Larbi Ben Barek, dont le nom complet était Abdelkader Larbi Ben M'Barek ; ce qui souligne une fois de plus l'omniprésence à cette époque de la *« Perle noire de Casablanca »*.

Ensuite, il y a Abdesselem Ben Mohammed, né le 15 juin 1926 à Casablanca, qui était un footballeur d'exception évoluant à Bordeaux où, durant la saison 1952-1953, il va marquer 22 buts et terminer troisième meilleur buteur du Championnat de D1. Par la suite, il sera transféré au Nîmes Olympique où il joue deux saisons. C'est au croisement de ces deux clubs, qu'il sera sélectionné une seule fois en équipe de France, le 25 novembre 1953, dans le cadre des éliminatoires de la Coupe du monde de football de 1954.

Abderrahman Mahjoub ou Abderrahman Belmahjoub, surnommé *« le Prince du Parc »*, a débuté sa carrière à l'USM de Casablanca, avant de rejoindre le RC Paris de 1951 pour deux saisons, puis y revenir en 1963-1964, après quelques saisons à Nice et à Montpellier. Il est né le 25 avril 1929 à Casablanca. C'était un milieu de terrain remarqué, dont le frère jouait aussi en France, à Marseille (Mohamed Mahjoub). Il totalisera sept sélections en équipe de France entre 1953 et 1955, époque où le football français est en pleine reconstruction, et sera vainqueur de la Coupe de France en 1954, avant de devenir entraîneur de l'équipe nationale du Maroc de 1971 à 1972.

Enfin, la star de ces années-là, Larbi Ben Barek avec dix-sept sélections (1938-1954). Né à Casablanca entre 1912 et 1918, d'un père inconnu, on ne connaîtra jamais sa véritable date de naissance. Malgré ses origines marocaines, il sera toujours perçu par l'opinion et les médias à l'époque comme un joueur « noir » et comme un « musulman

pratiquant ». Il avait fait ses débuts au sein de l'équipe casablancaise de l'Idéal Club en 1934, puis a été recruté par l'Olympique de Marseille en 1938. Cinq mois après son arrivée en métropole, Larbi Ben Barek fait sa première apparition en équipe de France lors du match-revanche de 1938 face à l'Italie, à Naples, où il doit faire face aux sifflets racistes du public. C'est une carrière éclair, à la hauteur des qualités footbalistiques de ce joueur d'exception.

Avec sa stature unique, faite d'élégance et de style qui le favorisaient, Ben Barek était un attaquant né, un passeur plein d'originalité et un inventeur sans pareil. Surnommé *La Perle noire de Casablanca*, il fut une star adulée et faisait la première page des journaux sportifs tout au long de ces années. N'étant pas de nationalité française – le Maroc est alors un Protectorat à la différence de l'Algérie –, Larbi Ben Barek n'est pas mobilisé en 1939 et il retourne alors à Casablanca pendant la Seconde Guerre mondiale pour évoluer de nouveau à l'USM de Casablanca. En 1945, il revient en France pour jouer au Stade Français. Puis, il se retrouve à l'Atletico de Madrid en Espagne de 1948 à 1953 pour un transfert d'un montant de dix-sept millions de francs de l'époque. C'est véritablement l'une des premières stars européennes de ces années d'après-guerre. Il reviendra jouer à l'Olympique de Marseille en 1955, puis jouera ensuite en Belgique, à l'Union sportive musulmane Bel-Abbès lors de la saison 1955-1956. Il décède en 1992 après avoir entraîné la premiere équipe nationale du Maroc indépendant de 1957 à 1960. Il reste le joueur de l'équipe de France qui a la plus grande pérennité de 1938 à 1954, un record qui a traversé les générations suivantes.

Un match marque la fin de la carrière internationale de Larbi ben Barek et la fin de cette génération, au tournant de 1954, c'est celui d'une sélection française, contre une sélection des meilleurs joueurs nord-africains. Programmée au profit des sinistrés du tremblement de terre d'Orléansville (l'actuel Al Asnam) en Algérie en septembre 1954, la rencontre se déroule au Parc des Princes le 7 octobre 1954. Larbi Ben Barek veut rejouer en sélection pour ce match-hommage et il souhaite aussi revenir en sélection nationale pour un match mythique programmé en octobre face à l'Allemagne, alors que les deux sélectionneurs français le trouvent « trop vieux ». Deux raisons de se surpasser donc. Promu capitaine de la sélection nord-africaine, sous la pression des médias, il emmène une équipe brillante de joueurs algériens, tunisiens ou marocains qui évoluent tous dans des clubs de l'élite en métropole comme le Monégasque Zitouni, le Troyen Ben Tifour ou le Parisien Majhoub. A la surprise générale, la sélection d'Afrique du Nord surclasse l'équipe de France. Ce match historique, à quelques jours des attentats de la « Toussaint rouge »

(le 1er novembre 1954) va marquer le début de la guerre d'Algérie, et la rencontre prend rétrospectivement une dimension particulière. A l'issue du match, les sélectionneurs titularisent Ben Barek pour ce qui sera sa dernière apparition sous le maillot tricolore en 1954. Un petit miracle se produit alors face à l'Allemagne, la France l'emporte 3 buts à 1. Ben Barek rentre dans l'histoire ce jour-là.

Par la suite, entre 1954 et 1958, seuls quatre nouveaux joueurs maghrébins rejoindront l'équipe nationale, tous les trois Algériens et grandes stars maghrébines de ces années : Mustapha Zitouni (4 sélections entre 1957-1958), Saïd Brahimi (2 sélections en 1957), Rachid Mekhloufi (4 sélections en 1956-1957) au côté du Marocain Abderrahman Mahjoub. Mais, cette époque sera marquée par de tout autres événements que sportif, avec les indépendances, la guerre d'Algérie et la création de l'équipe du FLN en 1958, qui marque la fin des sélections de joueurs maghrébins en Bleu. À l'exception notable de joueurs d'origine algérienne en 1960-1961 et en 1975-1977, il faudra attendre 1993 et Zidane pour qu'une nouvelle génération de joueurs rejoigne l'équipe de France. Mais c'est là une nouvelle histoire, celle de l'immigration, distincte de celle de la colonisation qui prenait fin trois décennies plus tôt.

Des parcours sportifs « classiques »

Lorsqu'on se penche sur les parcours sportifs des quatre joueurs marocains non-européens en équipe de France, on retrouve un même schéma. En effet, tous ont débuté leur carrière professionnelle au Maroc, à Casablanca l'USM et le WAC restent un passage obligé, puis ils ont été transférés dans des clubs français en métropole (Nîmes, Marseille, Paris, Bordeaux, Montpellier,…). Cette phase semble être une condition *sine qua none* pour intégrer l'équipe de France, à la différence des Antillais, mais à l'identique des Algériens. Effectivement, ce n'est qu'après avoir évolué en championnat de France – parfois pendant moins d'un an comme Larbi Ben Barek – que les quatre joueurs accèdent à la sélection nationale.

Par exemple, Larbi Ben Barek fait ses débuts en 1934, au sein de l'équipe de l'Idéal Club de Casablanca. A la fin de sa première saison en tant que professionnel, il est sélectionné pour la première fois avec l'équipe « régionale » du Maroc qui affronte son homologue de la Ligue algérienne d'Oran. En 1935, l'USM de Casablanca recrute le joueur en lui fournissant un travail de pompiste. Ce transfert implique alors que Larbi évolue une saison complète en réserve. Malgré cette situation, il est toujours sélectionné en équipe du Maroc. Larbi Ben Barek débute véritablement avec l'USM de Casablanca en septembre 1936. Il attire très vite

l'attention des grands clubs de métropole. Un match Maroc-France B disputé en avril 1937 lui vaut ses premiers articles élogieux dans la presse métropolitaine. Dès lors, la machine à recruter est lancée… L'Olympique de Marseille s'attache ses services en juin 1938. L'USM de Casablanca ne lâche pas facilement son joueur, mais accepte finalement l'offre marseillaise après avoir refusé une première offre du même Olympique de Marseille au début de l'été 1937. Larbi débarque à Marseille le 28 juin 1938. Cinq mois après son arrivée en métropole, il fait sa première apparition en équipe de France en décembre 1938 face à l'Italie.

À l'identique, Mustapha Ben M'Barek évolue au Wydad Athletic Club (WAC) au Maroc puis aux Girondins de Bordeaux (1947-1951), à l'AS Troyes (1951-1952), au Racing Club de France (1952-1954) et au CA Paris (1954-1955). Il est champion de France 1950 avec les Girondins. De même, Abdesselem Ben Mohammed débute sa carrière dans le même club, avant d'être transféré aux Girondins de Bordeaux en 1952 pour trois saisons. Puis, il part jouer au Nîmes Olympique de 1955 à 1957. Il honore son unique sélection le 25 novembre 1953, un an après être arrivé en France. Pour ces deux joueurs, c'est bien la filière bordelaise qui les fera remarquer en équipe nationale, à l'identique de Nîmes pour les Antillais.

Enfin, Abderrahman Mahjoub débute sa carrière à l'USM de Casablanca de 1948 à 1951, puis est transféré au RC Paris (1951-1953) pour ensuite évoluer au sein de plusieurs clubs du championnat de France (1953-1954 : OGC Nice, 1954-1960 : RC Paris, 1960-1963 : SO Montpellier, 1963-1964 : RC Paris) pour enfin revenir au Maroc (1964-1968 : Wydad de Casablanca). Il est intéressant de noter, là encore, que sa première sélection en équipe de France ait lieu en 1953 alors qu'il joue déjà en France entre Paris et Nice où il retrouve Just Fontaine, après avoir joué avec l'autre européen d'Afrique du Nord, Marcel Salva.

Le cas de « l'Européen » Just Fontaine est intéressant en comparaison des cas précédents. Ce pied-noir, né à Marrakech en 1933, débute sa carrière professionnelle en 1950 à l'USM Casablanca. Trois ans plus tard, il est recruté par l'OGC Nice jusqu'en 1956. Or, il est convoqué à sa première sélection nationale la même année de son arrivée à Nice. Parcours similaire pour Marcel Salva qui naît à Alger en 1922. Il débute au FC Rochambeau Bab-El-Oued (Algérie, 1934-1937) et à l'AS Saint-Eugène Alger (Algérie, 1937-1944), avant de venir au RC Paris (1944-1952). Il termine sa carrière au Gallia Sport d'Alger (Algérie, 1952-1958). Or, Marcel Salva porte le maillot de l'équipe de France à treize reprises entre 1945 et 1952, en même temps que son passage en France.

Qu'en est-il des joueurs algériens à la même époque ? Prenons l'exemple de Rachid Mekhloufi. Il commence sa carrière professionnelle à l'USM Sétif puis rejoint la métropole en 1954 où il signe à Saint-Etienne jusqu'en 1958. Il est sélectionné à quatre reprises entre 1956 et 1957. Ce schéma se répète également pour un joueur comme Abdelkader Firoud qui rejoint le Toulouse FC en 1942 après un début de carrière en Algérie. Puis il évolue à Saint-Etienne (1945-1948) et à Nîmes (1948-1954). Comme on le voit, Algériens, Marocains et pieds-noirs ont sensiblement le même parcours avant d'intégrer l'équipe de France.

Le regard porté alors sur ces joueurs est ambivalent. Par exemple, Larbi Ben Barek est avant-guerre perçu dans la presse comme *« un brave marocain à l'âme simple »*, singularisé par sa couleur *« noire »*, l'opposé d'intégration de Raoul Diagne pourtant guyano-sénégalais, mais présenté comme un *« parfait assimilé »* et un fils de bourgeois. On présente dans la presse Larbi Ben Barek arrivant à Marseille avec *« une belle chéchia rouge sang et sa djellaba aux vives couleurs »* et son entraîneur a toutes les peines à lui demander de s'habiller en *« Européen »*. Par contre, on le présente aussi comme un *« bon musulman »*, n'ayant jamais bu d'alcool, très proche de sa famille et de sa mère. Mais l'image change après-guerre dans les médias et surtout au Maroc où ces joueurs sont considérés comme des précurseurs. D'ailleurs, deux d'entre eux sur les quatre – les plus titrés : Ben Barek et Mahjoub seront sélectionneurs de l'équipe nationale marocaine, les deux premiers Marocains à occuper cette place, signe qu'ils sont des intercesseurs essentiels de l'avant et de l'après indépendance. Dans les années 1950, se fixe sur eux une image de *« joueurs nord-africains »* sans véritable différence entre le Maroc et l'Algérie. Par la suite, ils sortent très vite de l'imaginaire footballistique français et seuls deux joueurs « musulmans » traverseront l'histoire au-delà de la période coloniale : Mekhloufi et Ben Barek ; et un joueur « européen » : Fontaine.

Nous nous apercevons donc qu'un parcours-type existe dans la carrière sportive de ces quatre joueurs marocains. Mais les exemples complémentaires choisis montrent bien qu'il ne s'agit pas d'une spécificité propre aux Marocains. Il s'agit d'un schéma classique débutant dans un club du Maghreb et menant, pour les plus doués d'entre eux, à l'équipe de France en passant obligatoirement par un club français.

C'est bien là l'ultime paradoxe de ce passé colonial qui rendait impossible le passage entre les deux rives du filtre colonial, sauf pour les plus doués de ces « indigènes », ceux qui faisaient « gagner la France », comme

les sportifs, ou ceux qui parvenaient à se faire élire, comme Diagne, Candace et quelques autres. Il faut toujours des exceptions pour confirmer la règle.

DE L'ATLAS AU PLAT PAYS : Les trajectoires migratoires des footballeurs marocains en Belgique

Xavier Breuil
Chercheur, Université libre de Bruxelles, Belgique

Élu « Footballeur pro »[1] pour la deuxième année consécutive, et ce après avoir remporté un soulier d'or en 2006[2], l'international marocain et médian d'Anderlecht, Mbark Boussoufa, symbolise la réussite que rencontre un certain nombre de joueurs marocains en Belgique depuis une dizaine d'années. En effet, cette présence de footballeurs originaires de l'Atlas, si elle n'est pas nouvelle, ne s'est manifestée que tardivement au regard des flux migratoires qui ont traversé la Belgique et le monde du football au XX^e^ siècle. De même, l'émergence de joueurs belgo-marocains, c'est-à-dire nés en Belgique de parents ou grands-parents marocains, formés dans des clubs amateurs belges ou communautaires, a été tardive si l'on compare la situation de leurs homologues belgo-italiens ou belgo-congolais.

En nous appuyant sur les archives du royaume de Belgique et de la FIFA, la presse sportive et d'information ainsi que sur plusieurs entretiens avec des personnalités, dirigeants ou joueurs, nous souhaiterions revenir sur les trajectoires migratoires de ces footballeurs en les réinterprétant à l'aune des dynamiques sociales et culturelles de la société belge et des caractéristiques propres au football d'outre-Quiévrain. Après avoir présenté l'arrivée tardive de joueurs marocains avant la fin des années 1970, nous examinerons quels ressorts ont permis l'affirmation d'une

1. Il s'agit d'un trophée organisé depuis 1984 par le magazine *Sport/Foot magazine* et la Ligue Pro de football. Le vainqueur est élu par ses pairs.

2. Il s'agit d'un trophée organisé depuis 1954 par le journal flamand *Het Laatste Niews* et qui récompense le meilleur joueur évoluant dans le championnat belge. Le jury est composé de journalistes sportifs, de membres de l'Union royale de football belge ainsi que d'anciens vainqueurs.

première génération belgo-marocaine au cours de la décennie suivante. Enfin, une dernière partie reviendra sur l'affirmation de footballeurs originaires de l'Atlas après 1995, non sans développer des ambiguïtés quant à leur sentiment d'appartenance.

1. Une présence marginale des footballeurs marocains en Belgique

Avant la fin des années 1970, les clubs appartenant à l'élite du football belge se tournèrent vers le continent africain pour tenter d'y dénicher des talents. Mais selon un modèle déjà éprouvé au sein d'autres championnats européens, les dirigeants préfèrent se tourner vers des footballeurs issus des anciennes colonies belges et du Congo en particulier[3]. De ce fait, rares furent les Marocains qui tapèrent dans l'œil de recruteurs belges, moins de dix au total, entre 1960 et 1980. Certains firent d'abord étape dans d'autres championnats. Ce fut le cas de Mohamed Riahi qui, après avoir évolué dans le championnat espagnol entre 1962 et 1965, défendant les couleurs du Cordoba CF puis de l'Español, rejoignit le FC Malines. Son cadet, Larbi Hazam, un ailier international qui quitta sa ville natale de Kénitra pour évoluer à Valenciennes de 1975 à 1979, défendit ensuite les couleurs du KVV Hasselt puis de Berchem avant de retourner dans l'Hexagone, à Thonon, en 1982.

D'autres footballeurs se rendirent directement en Belgique. Abdelkhalek Louzani, qui fut sans doute le footballeur marocain qui a le plus marqué le football belge, fut repéré à l'âge de 16 ans par des recruteurs du RSCA Anderlecht. En 1962, il quitta son club, l'ASS Essaouira, pour intégrer le centre de formation du club bruxellois, alors dirigé par Pierre Sinibaldi. Deux ans plus tard, il fit ses débuts avec l'équipe Première et réalisa le doublé Coupe-Championnat. Puis il évolua dix ans dans un autre club de la Capitale, le Crossing de Schaerbeek[4], avant d'embrasser une carrière d'entraîneur en Belgique, à Charleroi puis à Rhodes-Saint-Genèse. Il retourna au Maroc après 1982 pour prendre en main les destinées de différents clubs et même de la sélection nationale qu'il qualifia pour la coupe du monde 1994.

Le championnat belge attira d'autres joueurs de l'Atlas. Mais des problèmes d'ordre administratif empêchèrent ces joueurs d'évoluer au sein de l'élite. Ils se contentèrent de jouer dans des équipes amateurs ou d'entreprises. Ce fut par exemple le cas du père de Marouane Fellaini.

---

3. P. Dietschy, D.-Kemo-Keimbou C., *Africa and the Football World*, Paris, Hachette, 2008, pp. 268-277.

4. Sur l'histoire des clubs bruxellois, Breuil X., « Anderlecht » et « Crossing de Schaerbeek » dans Jaumain S., *Dictionnaire Historique de Bruxelles*, Bruxelles, Le Cri, (à paraître).

Gardien de but de première division, Abdellatif Fellaini voulut tenter sa chance en Belgique où il débarqua avec sa famille en 1972. Jouant dans les équipes réserves de Malines et de Boom, il ne put être intégré aux effectifs de Première division de ces clubs pour des raisons administratives. Il opta finalement pour une carrière au sein de la régie des transports publics bruxellois, la STIB, comme chauffeur de bus non sans renoncer au football qu'il pratiqua au niveau amateur[5].

Cette présence marocaine dans le monde du football amateur belge se manifesta aussi, à partir des années 1970, par le truchement des associations communautaires. Celles-ci trouvent leur origine dans les accords bilatéraux que signèrent les deux royaumes en 1964. Auparavant, les flux migratoires marocains dans le Royaume de Belgique n'étaient que la prolongation de ceux observés vers la France à partir de 1912, c'est-à-dire le début du protectorat. L'immigration des travailleurs de l'Atlas fut donc le produit de la politique coloniale française[6].

Le milieu de la décennie 1960 marqua donc une rupture dans la politique belge en matière d'immigration. Le Royaume de Belgique éprouva un grand besoin de main-d'œuvre étrangère. Après avoir fait appel aux Européens du sud, Grecs, Turcs, Portugais, il se tourna vers les pays nord-africains francophones avec les gouvernements desquels il signa des conventions bilatérales pour faciliter l'immigration de travailleurs[7]. À partir de 1964, les Marocains arrivèrent massivement en Belgique : ils étaient 118 en 1961, 13 367 en 1967, 80 988 en 1977[8]. Logiquement, ils tentèrent de reconstituer un « entre-soi » et créèrent des associations communautaires, parfois avec l'aide du gouvernement marocain par le truchement de l'ambassade ou des consulats.

Dans un premier temps, ces nouveaux arrivants ne se soucièrent que très peu d'activités physiques et sportives. La première génération d'associations marocaines s'occupa de questions prioritaires telles que l'assistance mutualisée aux familles pour le rapatriement des corps des défunts ou d'ordre cultuel. Il fallut attendre les années 1970 pour voir la création d'une première association sportive officielle. Le Football Club L'Etoile Marocaine est fondé en 1974 à Bruxelles par des ouvriers. Le

5. *La Dernière Heure*, 25 mars 2008.

6. Voir sur cette question le dossier « Marocains/Algériens » du fonds de l'Office des étrangers, Archives générales du Royaume de Belgique.

7. Sur l'histoire de l'immigration en Belgique, voir Martens, A., *Les immigrés. Flux et reflux d'une main d'œuvre d'appoint. La politique belge de l'immigration de 1945 à 1970*, Louvain-Bruxelles, 1976 ; Morelli, A., *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique. De la préhistoire à nos jours*, Bruxelles, Editions ouvrières, 2008.

8. Selon les chiffres fournis par l'Institut National de Statistique (I.N.S.)

seul objectif assigné à ce club était de créer une « sociabilité du dimanche ». Le match de football n'était qu'un prétexte pour réunir les travailleurs marocains et leurs familles. Le FC Etoile Marocaine ne s'intéressait que très peu à la compétition et n'adoptait pas une culture du résultat. De même, il ne s'agissait pas de développer un projet éducatif pour les enfants. L'association ne créa d'ailleurs pas de section pour les jeunes joueurs.

Ce choix encouragea les dirigeants à se tourner vers la fédération belge du sport travailliste dont ils partageaient la philosophie plutôt que d'adhérer à l'Union royale des sociétés belges de football (URSBFA). Héritière de la centrale gymnique et sportive ouvrière dissoute en 1940, cette fédération avait pour objectif prioritaire la diffusion de la pratique sportive parmi les travailleurs, notamment en encourageant la création d'équipes corporatives ou communautaires, et attachait peu d'importance à l'esprit de compétition et au niveau de jeu. De plus, contrairement à l'URBSFA, l'organisation travailliste n'exigeait pas de ses associations membres un développement des catégories de jeunes. Mais là encore, comme au niveau du football professionnel, le poids de la Communauté marocaine demeure faible, tout au plus une vingtaine de pratiquants. Ce ne fut qu'au cours de la décennie suivante que les footballeurs marocains renforcèrent leur présence dans le football belge.

2. La rupture des années 1980

Comme au cours des années 1960 et 1970, les clubs belges continuèrent à recruter des footballeurs marocains issus des championnats européens ou venus directement de l'Atlas. Ce fut par exemple le cas de Mohamed Timoumi. Né en 1960 à Rabat, le ballon d'or africain 1985 commença sa carrière à l'Union de Touarga (1978-1984) puis aux FAR Rabat (1984-1987). Il se fit connaître au niveau international grâce à l'épopée de la sélection nationale du Maroc lors de la coupe du monde 1986 au Mexique. Plusieurs clubs européens s'intéressèrent alors à ce meneur de jeu dont le KSC Lokeren qui le recruta. Mohamed Timoumi y joua deux saisons avant de rejoindre Majorque.

Mais après 1985, l'immigration footballistique marocaine en Belgique connut une double mutation. Tout d'abord, le monde professionnel vit l'émergence d'une nouvelle génération de joueurs, non pas marocains mais belgo-marocains. Il s'agit des fils d'immigrés de la première génération, c'est-à-dire celle qui s'installa en Belgique après 1964, et qui naquirent ou s'installèrent très jeunes sur le territoire belge au tournant des années 1960/1970. Âgés de 16 ans et plus dans la seconde moitié des années 1980, ils arrivaient à maturité pour rejoindre les effectifs professionnels du championnat de Belgique.

Parmi eux, nous pouvons citer Mohamed Lashaf, né en 1969 et formé à Anderlecht. Après une saison à Wavre (1989-1990), il joua à l'Antwerp (1990-1991), au Standard de Liège (1991-1995) puis dans le championnat de France, à Gueugnon (1995-1996). De trois ans son aîné, Nourredine Moukrim connut quant à lui huit formations belges différentes, dont l'Antwerp avec lequel il disputa une finale de Coupe des vainqueurs de coupes à Wembley contre Parme en 1993. Enfin, s'il est né au Maroc en 1966, Abedellah Nasser grandit en Belgique où il réalisa une grande partie de sa carrière professionnelle. Il joua successivement à Malines (1983-1987), à Lommel (1987-1990), au Cercle de Bruges (1990-1993) puis à Waregem (1993-1994).

Cette génération se définit par deux caractéristiques. Systématiquement, quand ils en ont l'opportunité, ces footballeurs jouèrent pour la sélection nationale marocaine. « Momo » Lashaf participa aux éliminatoires de la Coupe du monde 1990 et fut rejoint par Nourredine Moukrim lors de la campagne victorieuse des Lions de l'Atlas pour les qualifications au Mondial américain. Ils expliquaient ce choix par les liens encore très forts qu'entretenaient leurs parents avec leur pays d'origine. Ensuite, les joueurs belgo-marocains demeuraient extrêmement rares dans le football belge, moins de 1 % des effectifs. La situation était d'autant plus incongrue que la Communauté marocaine, dépassant les 100 000 âmes au cours des années 1980, s'affirmait déjà comme l'une des plus importantes de Belgique.

Cette sous-représentation fit l'objet de débats dans la presse belge, notamment entre joueurs belgo-marocains. Certains, comme Nouredine Moukrim et Momo Lashaf, convoquèrent différents stéréotypes comme le climat, l'incompatibilité entre les qualités techniques et créatives inhérentes aux joueurs marocains et le jeu rugueux et physique en vigueur dans le football belge, voire le caractère méditerranéen des joueurs d'origine marocaine : *« les jeunes Marocains doivent aussi admettre que leur fierté typiquement méditerranéenne se retourne souvent contre eux » ; « (Ils) se tournent vers le mini-foot qui est nettement moins ingrat. En salle, il n'y a pas de boue, pas de pluie, pas de vent et on touche le ballon. Donc on peut briller. Pour un footballeur technique comme peut l'être un jeune marocain, c'est une solution de facilité »*[9]. Une vision quelque peu contestée par l'ancien attaquant de Bruges, Nordin Jbari : *« l'antithèse de cette caricature à laquelle je ne crois pas du tout, c'est Marouane Fellaini. Il est grand, athlétique et va au combat. La preuve qu'il faut arrêter avec tous ces*

9. *Le Soir*, 27 mars 2008.

clichés ! Vous savez, aujourd'hui, le footballeur marocain de Belgique est né avec les deux pieds dans la neige »[10].

La raison essentielle de cette faible représentation est à rechercher dans la convergence de deux facteurs, l'un d'ordre social, l'autre lié à la structure même du football belge. En Belgique, au cours des années 1980, et aujourd'hui encore, il n'existait pas de centres de formation qui prennent en charge et encadrent les futurs professionnels dès leur plus jeune âge. Les clubs se contentaient de repérer de jeunes talents et de les faire évoluer dans les équipes réserves.

De fait, la réussite footballistique de l'enfant dépendait de l'investissement des parents. Il était nécessaire d'accompagner son jeune prodige trois à quatre fois par semaine sans compter le match du week-end. Cela demandait un sacrifice financier et de temps important. Or, la plupart des joueurs belgo-marocains étaient et sont encore issus de milieux modestes. Momo Lashaf expliquait cela très bien au journal *Le Soir* : *« Suivre un de ses enfants, même s'il promet beaucoup comme footballeur, c'est consentir un énorme sacrifice à l'égard de ses frères et de ses sœurs. Moi, j'ai eu un père qui me faisait confiance en me laissant prendre le train trois fois par semaine pour m'entraîner à Anderlecht »*[11]. Des propos confirmés par Nordin Jbari, qui comparait l'organisation du football belge avec celle du football français où les jeunes issus de l'immigration étaient plus nombreux à réussir : *« Voyez en France : les jeunes d'origine étrangère réussissent parfaitement car ils sont pris en charge par les centres de formation qui n'existent pas en tant que tels en Belgique »*. De ce fait, un certain nombre de jeunes belgo-marocains ne purent bénéficier de la formation footballistique leur permettant de réaliser une carrière professionnelle et se contentèrent d'une carrière amateur.

Le football communautaire connût également une rupture au cours des années 1980. Le FC Etoile Marocaine adopta une nouvelle philosophie. Sans remettre en cause le caractère communautaire de l'association, les dirigeants quittèrent la fédération travailliste de football pour rejoindre l'URSBFA en 1987. L'objectif avoué de ce changement d'affiliation était de prendre part aux compétitions organisées par la fédération belge. Le club marocain avait désormais des ambitions sportives. Et cela leur réussit puisque le club, qui évolua tout d'abord au plus bas niveau, la provinciale 4, accéda rapidement à l'élite du football amateur remportant trois titres en quatre ans[12]. De même, il développa un

10. *Ibid.*

11. *Ibidem.*

véritable projet éducatif en faveur des jeunes belgo-marocains. Des équipes de toutes les catégories d'âge furent mises en place.

L'Étoile Marocaine fut concurrencé dans ces domaines par un autre club communautaire, créé au même moment à Bruxelles, le FC Atlas. Fondé en 1986 par des anciens de l'Etoile Marocaine, il adhéra directement à l'Union royale des sociétés belges de football et intégra donc les compétitions. Il partagea avec l'autre club communautaire un projet sportif ambitieux ainsi qu'une volonté de jouer un rôle social et culturel pour les jeunes marocains de la capitale. Le club en comptait 300 en 1997. Une action reconnue par les joueurs eux-mêmes puisque, selon une étude de l'ASBL *Trait d'union* datée de 1995, 90 % reconnaissaient que le football et le club leur avaient évité les problèmes de la rue, 31 % que le football leur avait évité de toucher à la drogue alors que 20 % affirmèrent que cela leur avait permis d'adopter certaines règles de vie comme la ponctualité et le respect[13]. De plus, ils possédaient des dirigeants influents comme Mostafa Ouezekhti, qui fut le premier député libéral d'origine maghrébine en Belgique et qui implanta le réseau de la Wafabank dans le Plat Pays[14].

Concurrents, ces deux clubs rencontrèrent cependant les mêmes difficultés. La première consista à trouver des terrains de jeu permanents leur permettant de s'entraîner et d'accueillir les équipes adverses. Le FC Atlas attendit 1992, soit six ans, pour pouvoir obtenir des échevins des sports de Bruxelles et de Molenbeek le terrain annexe II du Heysel ainsi qu'un terrain d'entraînement au Parc Marie-José. Mais il continua à être balloté de terrains en terrains par la suite et s'exila même en dehors de la région bruxelloise[15]. Dans le même temps, les deux clubs rencontrèrent des problèmes financiers. L'explication n'est pas à rechercher dans une mauvaise gestion mais bien dans les montées successives qu'ils assurèrent au cours des années 1990. En effet, les progrès réalisés nécessitaient de trouver de l'argent. Or les sponsors se firent rares alors que la ville de Bruxelles et sa direction « Sports » ne pouvaient les subventionner en raison de leur caractère communautaire. En 1996, le FC Atlas présenta un passif de 4 millions de francs belges[16]. Une aide de la communauté française (le COCOF) lui permit de survivre quelque temps mais, en 1999, le club et son concurrent, l'Etoile Marocaine, durent revoir leur mode de fonctionnement.

---

12. *Le Soir*, 1er avril 1997.
13. *Le Soir*, 15 février 1997.
14. *Jeune Afrique*, 5 mai 2008.
15. *Le Soir*, 31 août 1992.
16. « Faute de sponsor, le lion de l'Atlas est en danger de mort », 3 avril 1996.

3. L'enracinement après 1995

Au cours des dernières années, de nouvelles tendances sont apparues dans les trajectoires migratoires des joueurs marocains. Certes, les clubs belges recrutent toujours des Lions de l'Atlas en provenance directe du championnat marocain. Lokeren s'assura les services d'Ali Bouabé et Mohamed Armoumen entre 2005 et 2009. D'autres firent leurs armes dans d'autres championnats européens avant de rejoindre la Belgique. Abdessalam Benjelloun, né à Fès et formé par l'un des clubs de la ville, le Wydad, rejoignit Hibernians en Ecosse avant de signer à Charleroi. Son compatriote, Khalid Fouhami, quitta le FUS de Rabat pour la Roumanie et le Dynamo de Bucarest pour finalement intégrer la Jupiler Ligue, portant les vareuses du KSK Beveren et du Standard de Liège.

De même, les joueurs belgo-marocains continuèrent à s'imposer au sein de l'élite footballistique. Mais pour cette génération née dans la seconde moitié des années 1970 ou au cours de la décennie suivante, le choix du Maroc comme sélection nationale est loin d'être évident. Ils marquèrent ainsi une rupture avec leurs aînés qui choisirent systématiquement le maillot des Lion de l'Atlas pour jouer en équipe nationale. Certains se mirent au service de leur pays d'origine comme Chemcedine El Araichi. Né en 1981 en Belgique, à Bossu plus précisément, il fit ses classes à Courtrai puis à La Louvière. Mais c'est bien la sélection nationale marocaine qu'il choisit et avec laquelle il compte trois sélections. A l'inverse, d'autres se tournèrent vers les Diables Rouges, l'équipe nationale belge. Né dans la commune bruxelloise d'Etterbeek en 1987, Marouane Fellaini fut formé à Anderlecht. Il signa ensuite à Charleroi puis au Standard de Liège. Son talent lui permit non seulement de rejoindre Everton et le prestigieux championnat d'Angleterre, constituant au passage le transfert le plus cher du football belge, mais aussi de rejoindre les Diables rouges. Son homologue Nordin Jbari, ancien attaquant du Club de Bruges, avait pris la même option quelques années auparavant.

Ce choix n'est pas aisé pour ces footballeurs. D'ailleurs, un certain nombre d'entre eux jouent pour un pays en équipe de jeunes avant d'opter pour l'autre en équipe A quand cela est encore possible[17]. Marouane Fellani défendit par exemple le maillot marocain dans les sélections de

17. Entré en vigueur le 1er janvier 2004, un règlement de la fédération internationale de football (FIFA) permet à un joueur de changer de sélection nationale, c'est-à-dire de choisir de défendre les couleurs d'un onze national d'un pays après avoir porté le maillot d'un autre pays. La FIFA impose trois conditions : être âgé de moins de 21 ans ; n'avoir jamais défendu les couleurs de l'équipe nationale de leur pays ; avoir déjà la double nationalité au moment d'être sélectionné.

jeunes avant de se raviser en faveur des Diables rouges. Il en fut de même pour Nabil Dirar. Né à Casablanca en 1986, il arriva très tôt en Belgique où il suivit l'ensemble de sa formation footballistique, d'abord dans des clubs bruxellois tels que le RDW Molenbeek et la légendaire Union Saint-Gilloise avant de commencer une carrière professionnelle qui l'emmena à Diegem, Westerlo puis au Club de Bruges. Après avoir joué avec les Espoirs marocains, il refusa de répondre favorablement à une convocation du sélectionneur marocain Roger Lemerre car il souhaitait jouer pour la Belgique. Mais à la différence de Marouane Fellaini, il ne fut pas autorisé à changer de onze national car il avait plus de 22 ans lorsqu'il voulut prendre cette option[18]. Tous ces joueurs témoignent d'ailleurs de la difficulté d'effectuer un choix. Alors qu'il envisageait de jouer pour la Belgique, Nabil Dirar assura au journal flamand *Het Laastse Nieuws : « Emotionnellement, c'est une décision très difficile car je continuerai toujours à me sentir à moitié marocain mais je suis aussi belge »*. Plus complexe fut le choix de Mehdi Carcela-Gonzalez. Né à liège en 1989 d'une mère marocaine et d'un père espagnol, ce milieu de terrain du Standard peina à choisir entre la Belgique et le Maroc[19]. Le choix tient souvent à un homme ou à un projet sportif plus alléchant. René Vandereycken, sélectionneur national belge entre décembre 2005 et avril 2009, semble par exemple avoir joué un rôle important dans le choix de Marouane Fellaini et de Nabil Dirar.

L'autre changement concernant les trajectoires migratoires des footballeurs marocains dans le football professionnel belge fut l'arrivée de joueurs d'origine marocaine, bénéficiant également d'une double nationalité mais nés dans d'autres pays européens, notamment en France et aux Pays-Bas. Leur arrivée dans le championnat belge s'explique par l'arrêt Bosman, prononcé en 1995 par la cour de justice de l'Union européenne et qui favorise la circulation des footballeurs, et plus largement des sportifs, au sein des championnats professionnels des pays membres de l'Union européenne. Les supporters belges purent ainsi découvrir des joueurs franco-marocains ou hollando-marocains. Parmi les joueurs nés dans l'Hexagone, on compte par exemple les deux joueurs de Charleroi, Salaheddine Sbaï et Abdelmajid Oulmers, ou celui du KSV Roulers, Adil Hermach. Celui-ci, né en 1986 à Nîmes, a été formé à Nîmes avant de rejoindre Lens puis la Belgique en 2007. Mais le joueur marocain qui a le plus marqué le championnat belge au cours de ces dernières années vient des Pays-Bas. Né en août 1984 à Amsterdam, Mbark Boussoufa

18. *Le Matin*, 28/08/2008.

19. *La Dernière Heure*, 09/10/2009.

fut formé à l'Ajax avant de rejoindre Chelsea. Peinant à trouver sa place en Premier League, il rejoint La Gantoise en 2004 avant d'exploser au plus haut niveau sous les couleurs d'Anderlecht. Avec les Mauves et Blancs, il remporta plusieurs titres individuels et collectifs, dont deux titres de champion de Belgique.

La fin des années 1990 vit également un changement majeur au sein des associations communautaires marocaines évoluant dans le championnat amateur. Les difficultés financières poussèrent par exemple les deux clubs bruxellois, le FC Atlas et le FC Etoile Marocaine, à fusionner en 1999 pour donner naissance à l'Association Sportive Etoile de Bruxelles Capitale. Dans cette perspective, la nouvelle association née de cette union abandonna le principe communautaire afin de pouvoir obtenir des subventions des pouvoirs publics qui leur firent tant défaut au cours de la décennie précédente. Les couleurs de la Ville de Bruxelles étant identiques à celles du Maroc, c'est-à-dire rouge et vert, cela permit tout de même au club de conserver quelques traits identitaires rappelant ses origines historiques. Mais mis à part les couleurs et l'étoile, c'est bien une autre association, développant une autre philosophie qui se traduisit par une double ouverture. Tout d'abord, en interne, les dirigeants adoptèrent le multiculturalisme. Le club accueillit des joueurs de différentes origines. Sur les 24 joueurs qui composent l'effectif de l'équipe première en 2009/2010, on comptait onze Marocains, deux Tunisiens, trois Sud-Américains, trois Congolais et quatre Belges[20]. Ensuite, le club s'ouvrit en externe dans le cadre de son projet éducatif et en promouvant la diversité culturelle. Les dirigeants encouragèrent ainsi les jeunes du club à cohabiter avec leurs homologues de clubs demeurés communautaires. Les équipes de l'Etoile de Bruxelles partageaient les mêmes installations que le Maccabi, club de la Communauté juive, à Neder-over-Hembeek.

Conclusion

Au total, depuis les années 1960, les footballeurs marocains ont peu à peu affirmé leur présence et leur talent au sein du football belge. Dans un premier temps, ce fut le seul fait des joueurs venus directement de l'Atlas. Puis, à partir des années 1980, des footballeurs issus de l'immigration et bénéficiant de la double nationalité, belge et marocaine, parvinrent à intégrer les effectifs professionnels du football belge, rejoints une décennie plus tard par leurs homologues et compatriotes marocains

20. Entretien avec le président de l'AS Étoile sportive de Bruxelles, Mohamed Ben Abdellah, réalisé à Bruxelles en juillet 2010.

nés en France et aux Pays-Bas. La réussite sportive de certains d'entre eux, qu'il s'agisse de Louzani dans les années 1960/1970 ou plus récemment de Boussoufa, renforça un peu plus encore leur présence au sein du football belge. Un enracinement progressif qui se manifesta également au sein du football amateur avec la création des clubs communautaires et leur ouverture au multiculturalisme au cours de la dernière décennie.

Cependant, les footballeurs marocains rencontrent encore quelques difficultés pour s'imposer en Belgique. Outre la question du racisme, encore vivace dans le pays à l'endroit des joueurs amateurs comme professionnels issus de l'immigration, ils demeurent minoritaires au sein de l'élite. En 2008, ils représentaient moins de 1 % des effectifs des clubs professionnels de la Jupiler League alors que la Communauté marocaine serait aujourd'hui la plus importante de Belgique, hors immigration issue d'un pays membre de l'Union européenne[21]. Une lacune qui pourrait être partiellement comblée par la création de véritables centres de formation au sein des clubs professionnels, capables d'accueillir les jeunes issus de la Communauté marocaine de Belgique et, plus largement, l'ensemble des jeunes issus des milieux modestes.

21. Il y a actuellement trois catégories de citoyens d'origine marocaine en Belgique : les citoyens d'origine marocaine naturalisés et les nouvelles générations nées sur le territoire belge et obtenant automatiquement la nationalité belge ; les Marocains non naturalisés ; les Marocains vivant clandestinement ou sans-papiers sur le territoire belge. Selon les estimations, le nombre total varie entre 350 000 et 550 000. Outre la question des naturalisations, il est difficile de donner un chiffre exact car il n'existe pas de définition précise d'appartenance ou non à la Communauté marocaine ou d'origine marocaine.

DES FOOTBALLEURS MAROCAINS DEVENUS HÉROS LOCAUX EN GRANDE-BRETAGNE

Philip Dine
Maître de conférences, Université Nationale, Irlande

Introduction

D'emblée, nous devons reconnaître l'importance des liens institutionnels et affectifs qui existent entre le sport et la nation en Grande-Bretagne comme au Maroc. Si le Royaume-Uni peut légitemement se féliciter de son statut de berceau des sports athlétiques « modernes », le prestige international du Royaume du Maroc en athlétisme est hors pair : les vedettes mondiales que sont devenues, entre autres, Saïd Aouita, Hicham El Guerrouj et plus récemment Jaouad Gharib sont appréciées partout dans l'univers sportif.

Quant au football, les observateurs européens se souviendront que le Maroc est devenu en 1970 le premier pays africain et arabe à disputer les phases finales de la Coupe du Monde, au Mexique, avant de remporter la Coupe d'Afrique des nations en 1976. Mais, c'est surtout l'exploit des « Lions de l'Atlas » dix ans plus tard, en 1986, lorsqu'ils finissent en tête de leur groupe lors du premier tour de la Coupe du Monde, de nouveau au Mexique, qui va durablement marquer les esprits en Europe et ailleurs. Plus précisément, une telle réussite à l'échelle mondiale allait inévitablement encourager la demande européenne pour le talent manifeste des professionnels marocains, et par conséquent le mouvement des joueurs les plus en vue vers les championnats outre-méditerranéens.

Bien avant le rétablissement de l'indépendance nationale en 1956, les sportifs marocains avaient amplement étalé leurs multiples talents sur le continent européen. En fait, depuis l'avènement du sport professionnel, les athlètes d'élite avaient typiquement cherché des possibilités de promotion professionnelle et compétitive en France ou dans les autres

pays limitrophes de la Méditerranée. Le contexte colonial en était largement déterminant, bien sûr. Mais de manière plus générale, la proximité géographique, les rapports établis au fil des ans entre diverses associations et fédérations sportives, les liens historiques, linguistiques et culturels, les réseaux communautaires et familiaux, ont tous encouragé et soutenu ces flux migratoires sportifs. Et il est fort probable que ces facteurs divers les encouragent et les soutiennent toujours.

Par conséquent, les exemples de sportifs marocains qui se sont distingués en France, ou ailleurs dans l'espace méditerranéen et ceci depuis les années 1930, sont bien nombreux, à l'instar du célébrissisme Larbi Ben Barek, la « perle noire » du football marocain et français. Formé à l'Idéal Club de Casablanca et puis à l'Union Sportive Marocaine, c'est à l'Olympique de Marseille que le public français le découvre en 1938, pour rapidement l'intégrer dans l'équipe nationale française et ainsi l'apprécier comme joueur inimitable et indispensable jusque dans les années 50. Si de nombreux footballeurs marocains l'ont suivi en France – et en Espagne, bien sûr, car Larbi Ben Barek s'est aussi distingué sous le maillot de l'Atlético de Madrid – bien moins nombreux sont ceux qui ont traversé l'Europe continentale pour aller exercer leur métier sportif chez « la froide et brumeuse Albion ».

Exception faite du grand Abdelkader El Mouaziz – qui a remporté le marathon de Londres en 1999 et de nouveau en 2001 (comme celui de New York en 2000) –, ce sont les footballeurs plutôt que les athlètes qui ont typiquement opté pour ce voyage britannique. Et si ces ambassadeurs sportifs sont parfois recrutés par les clubs célèbres du « Premiership » anglais (tel Nabil El Zhar au Football Club de Liverpool et, tout récemment, Marouane Chamakh, à l'Arsenal de Londres), ce sont les parcours des professionnels marocains dans des clubs « provinciaux » anglais ou écossais, typiquement fortement empreints de spécificités identitaires locales, qui seront étudiés dans cette analyse, et ceci par le biais d'une lecture de la presse britannique (nationale et régionale)[1].

Quatre exemples sont proposés dans ce qui suit : feu Hicham Zerouali à Aberdeen ; Mustapha Hadji et Youssef Chippo à Coventry City ; Adel Taarabt à Tottenham Hotspur ; et le cas controversé mais néanmoins révélateur de l'ancien du Raja Casablanca, Merouane Zemmama à Hibernian. Il est intéressant à noter que, tout comme le Raja et le Maroc,

1. Il est à noter que plusieurs des textes journalistiques cités dans cette analyse sont répertoriés par les auteurs (anonymes) des articles – d'ailleurs très utiles – consacrés par l'encyclopédie collective *Wikipédia* (version anglophone) aux footballeurs professionnels marocains évoluant en Angleterre et en Écosse. Voir le site : http ://www. wikipedia. org/.

l'équipe du Hibernian FC d'Édimbourg, capitale politique et administrative de l'Écosse, joue en vert (et blanc). En fait, le maillot du club ressemble aussi à celui du Celtic FC de Glasgow et de la sélection nationale de l'Irlande. Car, comme son nom l'indique en latin – pour les Romains, l'Irlande était « Hibernia » – ce club est fondé, en 1875, par des émigrés irlandais, tout comme le Celtic de Glasgow en 1888.

1. Hicham Zerouali (Aberdeen, 1999-2002)

Depuis son lancement en 1992, le « Premiership » (la ligue 1 anglaise) a accueilli une dizaine de footballeurs professionnels marocains. Son homologue écossais – car ce petit pays organise son propre championnat complètement indépendant de celui de son grand voisin anglais – est établi en 1998 et a également accueilli une dizaine de joueurs marocains. Le cas de Hassan Kachloul est, ici, particulièrement à souligner : ce joueur maintenant à la retraite ayant exercé son métier sous le maillot de pas moins de trois clubs anglais (Southampton, Aston Villa et Wolverhampton Wanderers) et d'un club écossais (Livingston).

Parmi les professionnels marocains à avoir la plus grande influence sur ces championnats britanniques était, sans aucun doute, feu Hicham Zerouali. La mort prématurée de ce joueur de grand talent en 2004 à l'âge de 27 ans a coupé court à une carrière professionnelle de très haut niveau, sous le maillot dernièrement des Forces Armées Royales de Rabat et dix-sept fois sous les couleurs marocaines. Mais c'est son séjour à Aberdeen, de 1999 à 2002, que nous allons retenir aujourd'hui. Pendant cette période, il y est accompagné par un deuxième professionnel marocain, Rachid Belabed, qui lui aussi va porter une quarantaine de fois le maillot rouge d'Aberdeen. Club historique et réputé de la première division écossaise, bien qu'éloigné des autres grandes villes d'Écosse, le FC Aberdeen est connu depuis longtemps pour la qualité de son jeu et le dévouement particulièrement marqué de ses supporters. En 1983, ce club s'est distingué durablement en devenant seulement le troisième club écossais – après les deux « géants » de Glasow, le Celtic et les Rangers – à remporter un championnat européen, battant le grand Real de Madrid en finale de la Coupe d'Europe des Vainqueurs de Coupe. Le club est alors entraîné par Alex Ferguson, aujourd'hui connu comme l'incontournable patron du FC Manchester United.

Surnommé *« Zéro »* et *« le Magicien »* par les supporters passionnés de cette ville pétrolière du nord-est de l'Ecosse, Zerouali a eu droit au maillot numéro zéro, tout à fait exceptionnellement, en reconnaissance de son talent et de l'estime que le club dans son ensemble lui portait. L'avant a marqué 13 buts pour le club en 48 matchs dont un « coup du chapeau »

(trois buts d'affilée) d'anthologie et qui est resté célèbre lors d'une rencontre à l'extérieur face au FC Dundee. À cause de problèmes financiers institutionnels, et au grand regret du club, le FC Aberdeen s'est trouvé dans l'obligation de vendre ce joueur parmi d'autres stars en 2002. Lors de sa mort tragique en 2004, le site web officiel du club a souligné son « prodigieux talent » ainsi que « l'amour et l'admiration » que lui portaient « tous ceux qui avaient connu Hicham pendant son séjour à Aberdeen ». Son ancien coéquipier, Russell Anderson, a même parlé de son statut d'« idole » auprès des supporters d'Aberdeen, comme en témoignent les nombreuses appréciations personnelles parues sur leur site web[2].

2. Mustapha Hadji et Youssef Chippo (Coventry City, 1999 - 2001/2003)

Également joueur international expérimenté, le milieu de terrain Youssef Chippo est arrivé en 1999 au FC Coventry City, club phare de cette ville industrielle, centre historique de la production automobile anglaise, après deux ans au Portugal. De 1999 à 2003, il disputera 122 rencontres sous le maillot bleu ciel du club et marquera six buts. C'est entre 1999 et 2001 qu'il établit un duo mémorable avec Mustapha Hadji qui, lui, dispute 62 matchs en marquant 13 buts. Élu footballeur africain de l'année en 1998, en légitime récompense d'une remarquable prestation lors de la Coupe du Monde, Hadji est formé comme professionnel à l'AS Nancy-Lorraine, suite à l'émigration en France de sa famille dans sa jeunesse. En fait, la famille Hadji constitue une « pépinière » sportive remarquable qui produira non seulement Mustapha mais aussi ses frères cadets Youssouf (également international marocain) et Brahim, pour ne pas oublier son fils Samir, qui jouera lui aussi à Nancy.

Mais c'est à Coventry que Hadji Père deviendra surtout connu et vivement apprécié, avant de rejoindre en 2001 un deuxième club phare de cette région industrielle, bien au centre – et au coeur – de l'Angleterre, le FC Aston Villa de Birmingham. L'appréciation locale de l'esprit créateur de Chippo et de la rapidité et efficacité d'exécution de Hadji est telle que les supporters de Coventry lancent la vogue du port du fez marocain lors des matchs du club pour honorer leurs stars. Ces deux joueurs internationaux seront rejoints à Coventry par un troisième en 2001, quand Youssef Safri signe au club. Ce milieu de terrain y restera pendant trois saisons, avant de faire un autre séjour de trois ans à Norwich – centre provincial de l'est du pays, majoritairement agricole, où il

2. « Zerouali killed in car accident », BBC Sport (site web), le 6 décembre 2004. Voir aussi « Zerouali leaves Aberdeen for Al Nasr », BBC Sport (site web), le 11 juillet 2002.

sera particulièrement apprécié – et puis, pendant une saison, où il jouera à Southampton, la grande ville portuaire de la côte sud anglaise, où Hassan Kachloul et Tahar El Khalej l'avaient tous les deux précédé.

S'imposant comme milieu de terrain incontournable dans ces trois équipes, ainsi que dans les sélections des « Lions de l'Atlas », Youssef Safri est tellement apprécié au FC Norwich City que les supporters de ce club vont même créer une chanson pour l'honorer, et qu'ils chanteront régulièrement lors des rencontres à domicile. Adaptation sportive d'un « tube » alors à la mode, son refrain remplace le *« Rocking all over the world » [Faire du rock tout autour du monde]* de la version originale par un « Moroccan all over the world » [Marocain tout autour du monde] pour souligner l'estime accordée par cette ville on ne peut plus typiquement anglaise à son *« fils adoptif »* du Maghreb[3].

Revenons au tandem Hadji-Chippo. Dans un article paru dans le très réputé hébdomadaire national The Observer en août 1999, Amy Laurence évoque ces deux « chevaliers arabes » du FC Coventry City que sont Mustapha Hadji et Youssef Chippo, surnommés par les supporters *« Mus »* et *« Yous »*. Son article souligne tout autant leurs qualités humaines que leurs évidentes qualités techniques. La journaliste évoque donc « le [grand] art mais aussi le [grand] coeur » de ces professionels marocains, avant d'attirer l'attention sur les inquiétudes des supporters de ce club provincial jouant en première division mais aux moyens financiers modestes. Ces derniers se demandent si Coventry sera capable de garder ces joueurs tellement appréciés par le public mais qui sont manifestement d'une qualité nettement supérieure à celle que ce club est typiquement en mesure de s'offrir[4].

Quant à l'entraîneur du club, Gordon Strachan, anciennement joueur international écossais et élément incontournable des sélections d'Alex Ferguson à Aberdeen et puis à Manchester United, il insiste sur la spécificité du tandem Chippo-Hadji. Ceci non seulement pour expliquer le succès actuel de son équipe, mais aussi pour contredire les « protectionnistes » voire « xénophobes » sportifs qui cherchaient alors à réduire de manière significative le nombre de joueurs étrangers en Angleterre. Selon Strachan, le niveau du « Premiership » dépend étroitement de ce talent importé, affirmant que *« Si j'indiquais demain mon intention de*

3. « Here we go, here we go and here we go, Youssef's better than Juninho, Here we go – Moroccan all over the world » (citation : http ://en. wikipedia. org/wiki/Youssef_Safri) ; musique : Status Quo, *Rockin'All Over the World*, 1977.

4. Amy Lawrence, « Arabian Knights », *The Observer* [Londres], le 15 août 1999.

vendre Chippo, presque tous les clubs [de l'élite anglaise] essaieraient de me l'arracher ». Fait significatif, telle était l'appréciation réciproque entre Youssef Chippo et le FC Coventry City que le joueur y est resté pendant deux années supplémentaires malgré la relégation du club en deuxième division à la fin de la saison 2000-2001[5].

3. Adel Taarabt (Tottenham Hotspur, 2007-2009 ; Queens Park Rangers, 2009-2010)

La presse britannique a beaucoup parlé de l'arrivée du jeune prodige Marouane Chamakh au célèbre FC Arsenal de Londres, club phare entraîné depuis 1996 par le Français Arsène Wenger. Si Taarabt y a retrouvé un autre jeune talent susceptible d'intégrer les « Lions de l'Atlas », le Hollandais d'ascendance marocaine Nacer Barazite, les professionnels marocains qui les avaient précédés à la capitale anglaise ont plus typiquement été recrutés par des clubs de « quartier » comme il en a été le cas pour Abdeslam Ouaddou au FC Fulham, Talal El Karkouri et Tahar El Khalej, tous les deux au FC Charlton Athletic, Nourreddine Naybet et Adel Taarabt au FC Tottenham Hotspur, et Adel Taarabt de nouveau en joueur prêté aux Queens Park Rangers.

C'est la carrière de Nourreddine Naybet au FC Tottenham Hotspur qui « déblaie le terrain » en quelque sorte pour l'arrivée de Taarabt dans ce quartier nord de Londres. Ancien pilier du Wydad Casablanca, le parcours professionnel de ce défenseur central « sélectionné » 115 fois pour le Maroc l'amènera d'abord à Nantes, puis au Sporting de Lisbonne et ensuite en Espagne, où il disputera plus de 200 rencontres pour le Deportivo La Coruña. En Angleterre, il découvre la « Premier League » en fin de carrière tout en exercant un rôle prépondérant dans la défense des « Spurs ». Il se sert particulièrement de sa longue expérience internationale pour guider de jeunes coéquipiers comme Ledley King et Michael Dawson, futurs internationaux anglais. Lors de sa retraite, il reviendra au Maroc pour devenir l'adjoint d'Henri Michel, entraîneur de la sélection nationale.

En contraste, l'évolution du jeune milieu de terrain Adel Taarabt à Tottenham a été certainement moins simple que prévue lorsque le club l'a recruté en 2007 dans l'enthousiasme général. Décrit comme *« le nouveau Zidane »* lors de son arrivée du FC Lens, Taarabt n'a finalement disputé que neuf rencontres pour les « Spurs » et a même avoué qu'il aurait

5. David Moore, « The Great Debate : Should We Ban Foreigners ? No Says Gordon Strachan », *Daily Mirror* [Londres], le 5 février 2000.

bien préféré avoir signé pour leurs grands rivaux londoniens, Arsenal. Mais, paradoxalement, c'est dans un club bien plus modeste de la capitale, les Queens Park Rangers, où Taarabt est prêté par son club en 2009, que ce jeune talent se dévoile. En marquant huit buts lors de ses 48 matchs, dont un qui sera reconnu comme l'un des meilleurs jamais vus dans le « Championship » anglais [c'est-à-dire le championnat de deuxième division], Adel Taarabt est appelé « génie » par son entraîneur, Jim Magilton, confirmant ainsi un potentiel qui sera aussi très apprécié par les « Lions de l'Atlas »[6].

4. Merouane Zemmama (Hibernian, 2006-2010)

Pour notre quatrième et dernier exemple, revenons au cas de Merouane Zemmama, milieu de terrain diminutif mais particulièrement créateur qui est lui aussi un ancien du Raja Casablanca. Il rejoint le FC Hibernian en 2006, où il évolue toujours, en marquant 10 buts lors de ses 73 matchs. En 2007, ce joueur est un élément pivot de l'équipe qui remporte la Coupe de la Ligue écossaise. Également au club de 2005 à 2008 et de nouveau de 2009 à 2010, l'attaquant Abdessalam Benjelloun, doté du surnom *« Benji »*, a marqué 11 fois pour Hibernian dans ses 81 matchs. Ces deux joueurs deviennent ensemble les vedettes marocaines de la capitale écossaise, et sont même loués par la presse du pays dans son ensemble comme « les fils du désert » – représentation plutôt stéréotypée, certes, mais qui se comprend, sans doute, dans ce pays beaucoup plus habitué aux inondations régulières qu'aux sécheresses quasiment inconnues… Bien que le talent indéniable d'Adel Taarabt soit très apprécié, c'est Zemmama – dont la légalité du transfert au FC Hibernian, il faut le noter, a été longtemps contestée par le Raja Casablanca – qui deviendra quasiment indispensable au club écossais, malgré quelques blessures importantes. C'est ce succès professionnel à l'étranger qui lui permettra aussi d'être sélectionné pour le Maroc en 2008.

Pour terminer ce petit tour du football britannique *« à la marocaine »* citons un article paru dans l'hebdomadaire écossais grand public, le *Sunday Mail*. Évoquant un championnat national typiquement dominé par les « géants » de Glasgow, le Celtic (de tradition irlandaise) et les Rangers (de tradition britannique), le journaliste insiste sur l'importance primordiale des grandes rencontres annuelles entre ces deux clubs, qui ont

6. Julian Bennett, « Adel Taarabt's parting shot to Tottenham : I wish I had joined Arsenal », Evening Standard [Londres], le 18 mars 2010 ; [journaliste Sports Mail], « QPR 4 Preston North End 0 : Adel Taarabt's wonder strike inspires Rangers romp at Loftus Road », *Daily Mail* [Londres], le 19 octobre 2009.

toujours lieu dans des stades archicombles et devant un public chauffé à blanc, et dont les résultats sont, cela va de soi, âprement contestés. Comment Merouane Zemmama peut-il gentiment faire comprendre au journaliste écossais que non seulement les matchs où le résultat s'arrache mais aussi une telle ambiance de derby entre deux grands clubs d'une seule et même ville est quelque chose qu'il connaît déjà fort bien ? Rien de plus simple. Zemmama observe que *« Lors de la Finale de la Coupe Africaine des Clubs Champions [en 2003, remporté par le Raja Casablanca], il y avait bien 80 000 supporters » en soulignant que « l'ambiance des derbies à Casablanca entre le Raja et le Wydad »* vaut bien celle, autrement intense, du championnat écossais[7]. Démonstration incontestable, s'il en fallait, des capacités d'adaptation non seulement techniques mais aussi culturelles des joueurs professionnels marocains.

Conclusion

En guise de conclusion, constatons simplement que les footballeurs marocains qui ont fait le choix de s'expatrier en Grande-Bretagne afin d'y poursuivre leur activité professionnelle sont certes bien moins nombreux que leurs collègues ayant opté plutôt pour des clubs du continent européen. Néanmoins, leur influence sportive et humaine dans ces clubs anglais et écossais reste considérable. Ce sont des joueurs typiquement appréciés non seulement pour leurs multiples compétences techniques, mais aussi pour leur réel engagement affectif – à l'échelle de l'individu et du groupe – dans la vie de la ville, du club et des supporters. Pour revenir à Marouane Chamakh, ce jeune prodige a avoué lors de l'annonce de son transfert que : *« C'est un rêve qui devient réalité et une grande joie de rejoindre Arsenal. Mon objectif a toujours été de jouer en Premier League et Arsenal a été le choix de mon cœur »*[8]. Du grand art et du grand cœur : c'est une combinaison qui a toutes les apparences de bien réussir aux sportifs marocains qui viennent illuminer notre rude hiver britannique.

---

7. « Morocco recall for Hibs ace », *Sunday Mail* [Glasgow], le 28 septembre 2008 ; Simon Pia, « Sons of the desert end Hibs dry spell », *Scotland on Sunday* [Édimbourg], le 20 août 2006 ; Scott McDermott, « I Feared My Mum Was Trapped in House Fire While I Played For Hibs Says Merouane Zemmama », *Sunday Mail* [Glasgow], le 20 avril 2008.

8. « Chamakh à Arsenal, c'est officiel ! », *Le Matin* (Maroc), le 22 mai 2010 ; « Arsenal complete signing of striker Marouane Chamakh from Bordeaux », *The Guardian* [Londres], le 21 mai 2010.

L'APPORT DES MAROCAINS AU FOOTBALL CORSE

Didier Rey
Maître de conférences, Université de Corse, France

« Ce sera la fête du football mais je voudrais aussi qu'il y ait un prolongement entre la Corse et le Maroc. Les retombées doivent être aussi bien sportives que culturelles. Je souhaite que ce 26 mai [2001] reste une date, marque la continuité entre la Corse et le Maroc. » Par ces quelques mots, l'ancien joueur du SC Bastia, le héros du match de Torino, Krimau Merry, indiquait clairement à quelques heures de disputer son jubilé au stade de Furiani, ses souhaits quant aux relations, et pas seulement footballistiques, entre son pays et la Corse.

« Il faut être professionnel et faire abstraction du contexte. Je soutiens tous les Marocains vivant en Corse, par cette interview je leur rends hommage, c'est pour eux que je mouille le maillot à Bastia. » Cette déclaration du footballeur Youssouf Hadji, alors au SC Bastia, au cours de la saison 2004-2005 perturbée par des incidents racistes tant sur les stades que dans la vie sociale insulaires, démontrait que les relations entre les deux peuples restaient marquées du sceau de l'ambiguïté.

Nous voudrions, à travers cette communication, nous intéresser tout d'abord à l'origine de la présence des footballeurs marocains dans les clubs insulaires, cette présence devant être reliée à celle plus générale des joueurs maghrébins ; ensuite nous pencher sur l'évolution des conditions de cette présence depuis la fin des années 1950 et, enfin, nous interroger sur le football amateur en Corse qui fait une place importante aux joueurs originaires du Maroc.

I. Football corse, professionnalisme et footballeurs marocains

A. Une présence inégale et discontinue

Le football en Corse évolua très longtemps en vase clos, dans le sens où les équipes insulaires ne participent à aucune compétition nationale avant 1947, date à laquelle elles sont admises à disputer les éliminatoires de la Coupe de France et, surtout, à compter de 1959, où elles peuvent s'inscrire, non sans restrictions imposées, en Championnat de France Amateur (CFA) ; la dernière étape étant franchie en 1965 avec l'adhésion au professionnalisme[1]. Avant 1957, la faible présence de joueurs originaires de l'Afrique du Nord au sein des clubs insulaires reste liée en grande partie aux mouvements migratoires d'origine coloniale. Précisons que, un temps, les faibles flux migratoires à l'œuvre dans le football corse ne concernent quasiment que les Maghrébins.

À compter des années 1960, et surtout après 1965[2], le mouvement prend une toute autre ampleur. Entre 1957 et 2010, plus d'une trentaine de joueurs ressortissants de l'un des trois pays du Maghreb défendent les couleurs d'au moins l'un des trois principaux clubs corses. Parmi eux, on recense 19 Algériens, 11 Marocains et seulement 3 Tunisiens. La moitié d'entre eux (17) porte le maillot du SC Bastia[3] ; ce qui n'est guère surprenant, ce club ayant été, pendant une vingtaine d'années, le seul représentant de l'île non seulement en championnat de Première division (1973-1986 et 1994-2002), mais également dans le professionnalisme.

Pour autant, la participation des joueurs maghrébins au football corse est discontinue, laissant apparaître trois phases bien distinctes et de durée inégale. Une première décennie (1957-1969) assez conséquente qui débute en fait peu de temps avant l'intégration en CFA, et connaît un bref intermède entre 1960 et 1962 à cause de la guerre d'Algérie. Cette période correspond à l'apogée de la présence algérienne et à la grande discrétion des Marocains puisque deux d'entre eux seulement sont alors repérables ; il s'agit de Ben Saïd à l'AC Ajaccio et de Brahim Zahar au SC Bastia, tous les deux au cours de la saison 1965-1966. S'ensuivit une

1. Le cycle s'achève par l'accession en Première division de l'AC Ajaccio (1967) et du SC Bastia (1968). L'ACA fut rétrogradé en 1973 et abandonna le professionnalisme en 1974 ; il ne retrouve provisoirement l'élite que de 2002 à 2006. Le SCB (ou, un temps, SECB), pour sa part, se maintient au plus haut niveau de 1968 à 1986 et de 1994 à 2005, avant de dégringoler en Championnat National en 2010, autrement dit l'ex-Troisième division.

2. Date de l'admission du SCB et de l'ACA en Seconde division professionnelle.

3. Le décompte s'établissait de la manière suivante : 17 joueurs pour le SCB/SECB, dont 8 Algériens, 7 Marocains et 2 Tunisiens ; 10 joueurs pour l'ACA, dont 6 Algériens, 3 Marocains et 1 Tunisien ; et enfin 6 joueurs pour le GFCOA/GFCA, dont 5 Algériens et 1 Marocain.

période de vide presque total concernant les joueurs maghrébins ; en effet, entre 1970 et 1993, ce sont seulement huit footballeurs qui revêtent le maillot d'un club professionnel. Cette période correspond, par contre, à un quasi-monopole des footballeurs marocains qui représentent 75 % de l'effectif. Deux joueurs ressortent du lot par leurs qualités et leurs talents. Le milieu des années 1970 est propice à l'éclatement du talent d'Abdelkrim Krimau Merry. Participant au Tournoi international junior de Bastia, à Pâques 1974, il est alors remarqué par les dirigeants du SC Bastia qui savent le convaincre et convaincre ses parents de signer un contrat professionnel. Il devient, un soir de décembre 1977 à Turin lors d'une rencontre de Coupe de l'UEFA, le héros de tout un peuple. Il quitte le club en 1980 à destination de Lille. La fin du cycle est favorable à un autre Marocain, Ismaël Triki qui a cependant la malchance d'évoluer au sein d'un club, le SC Bastia, à une époque (1986-1993) où ce dernier est en pleine crise sportive et financière qui faillit le faire disparaître définitivement après sa relégation en Seconde division (1986). Enfin, un cycle plus faste s'ouvre à compter de 1994, avec la présence de 17 joueurs, dont 10 pour les seules années 2002-2006 ; époque correspondant, il est vrai, à la présence de deux clubs corses (l'ACA et le SCB) au sein de la Ligue I. Cependant, malgré l'importance numérique et la présence de bons footballeurs, aucun joueur particulier ne se mit vraiment en exergue. Par contre, les footballeurs marocains entrent alors dans le rang ; ils ne sont plus que trois présents dans les clubs insulaires.

B. Les Marocains : de la discrétion à la domination (1957-1993)

Le choix finalement précoce du Maghreb comme zone de recrutement ne doit pas surprendre dans le sens où, depuis au moins l'entre-deux-guerres, de nombreux clubs français ont recours aux talents des joueurs d'Afrique du Nord, parmi lesquels les Algériens étaient largement majoritaires[4]. Rien d'étonnant alors à ce que les clubs corses cherchent également à profiter des qualités du football de la rive sud de la Méditerranée, même si l'aspect sportif n'est pas le seul en cause. Trois éléments essentiels semblent avoir joué un rôle décisif et se doivent d'être retenus :

• Le premier élément à prendre en considération dans le choix du Maghreb est intimement lié à la place et au rôle que tinrent les Insulaires dans l'entreprise coloniale française. En effet, l'identité française de la Corse se forge, en partie, en assurant entre les deux rives de la Méditerranée une

4. Une quarantaine de joueurs originaires de l'Union française recrutés entre 1945 et 1955 parmi lesquels figuraient 23 Algériens. Voir à ce propos Alfred Wahl, Pierre Lanfranchi, *Les footballeurs professionnels en France des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, 1995.

fonction de « trait d'union ». La nombreuse diaspora insulaire d'Afrique du Nord 150 000 personnes en 1950, dont les 2/3 en Algérie favorise évidemment ces échanges. Il apparaît donc logique que, au vu de l'importance des liens entre la Corse et l'Algérie d'avant 1962, les footballeurs marocains n'aient pas constitué un contingent important. Pour les Corses, le football nord-africain est donc tout sauf un inconnu, d'autant que les contacts se poursuivent parfois de manière transméditerranéenne, dans le sens où les joueurs maghrébins évoluant en France peuvent être recommandés aux clubs de l'Ile par l'un des membres de la non moins nombreuse diaspora corse du continent. Si aucun joueur marocain n'est alors identifiable en Corse, par contre, un joueur corse au moins rejoint les rangs du WAC Casablanca en 1954. La disparition, entre 1956 et 1962, de la diaspora coloniale pour cause d'exil, ne brise pas immédiatement tous les liens, si bien que, jusqu'au milieu des années 1960, les footballeurs maghrébins sont considérés comme des recrues presque « naturelles » par les grands clubs insulaires.

• Un second point nous semble tout aussi primordial. Il s'agit, au-delà de cette facilité de recrutement due à la proximité coloniale, d'un rapport présentant un aspect culturel indéniable, bien que jamais affirmé en ces termes. L'importance de cette proximité culturelle méditerranéenne – ou ressentie comme telle –, le président de l'AC Ajaccio l'exprime, en mai 1965, avec un vocabulaire certes emprunt de l'air du temps, mais n'en traduisant pas moins une réalité vécue. Il se prononce, en effet, en faveur d'un recrutement « affinitaire »[5] : *« Si nous pouvons, nous allons essayer d'obtenir le concours de joueurs corses ou méditerranéens, qui pourront ainsi s'adapter très rapidement et qui ne seront pas gênés par notre climat »*[6]. Certes, affinité ne signifie pas identité de pratique ; ainsi, en 1965, lors de son transfert au SCB, l'international marocain Brahim Zahar, ne pouvait s'empêcher de remarquer avec quelque inquiétude *« que quand nous sommes arrivés à Bastia, les responsables nous ont prévenu que les Corses ne rigolent pas* […]. *Lors des matchs, nous entendions des coups de feu dans le stade et nous étions obligés de nous surpasser »*. Force est de constater que cette parenté relative ne se traduit pas que dans les discours. En effet, les liens tissés lors du passage, même bref, des joueurs marocains en Corse avec leurs homologues insulaires se maintiennent parfois sur un demi-siècle ; d'ailleurs, évoquant son passage au SCB au milieu des années 1970, le joueur marocain Krimau peut clairement

5. Même si, par la suite, il fallut bien faire avec les possibilités du marché des transferts et les moyens du club.

6. *Nice-Matin*, édition de la Corse, du 30/05/1965.

affirmer au moment de réaliser son jubilé : « *Je souhaite que ce [jubilé] reste une date, marque la continuité entre la Corse et le Maroc* […]. *C'est vrai, j'aurais pu faire ce jubilé à Paris ou à Metz* […] ; *mais si j'avais organisé cette manifestation ailleurs qu'en Corse, il m'aurait manqué quelque chose* […] »[7]. D'autre part, certains d'entre eux jouent le rôle épisodique de recruteur pour leur ancien club, à l'image d'Ismaël Triki incitant Youssouf Hadji à rejoindre le SC Bastia en 2003.

• En troisième lieu, d'un point de vue plus strictement sportif, à compter des années 1970, le choix des joueurs maghrébins s'inscrit dans la recherche de joueurs d'expérience ayant évolué à un bon niveau, permettant ainsi aux clubs insulaires de bien figurer dans leurs championnats nationaux respectifs, ainsi que dans la recherche de jeunes talents. La qualification du Maroc pour la Coupe du Monde de 1970 et son comportement honorable attirent l'attention des dirigeants insulaires à un moment où, de plus, le football algérien entame un mouvement de repli sur soi ; les joueurs n'ayant plus le droit désormais de signer un contrat à l'étranger et encore moins de se faire naturaliser. Il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce que les rares footballeurs maghrébins s'engageant dans un club corse viennent désormais avant tout du Maroc, dont une communauté assez nombreuse est en train de prendre racine en Corse. Rien de surprenant non plus à ce que le Maroc participe régulièrement au Tournoi international junior de Bastia. D'ailleurs, en 1974, c'est à l'occasion de ce tournoi que la sélection nationale marocaine se produisit à Furiani ; prestation qui, on l'a vu, permit le recrutement de Krimau par le club insulaire. Néanmoins, force était de constater que cette illusion d'un hypothétique rapport privilégié entre les footballs corse et marocain, trop dépendante de simples initiatives individuelles, devait malheureusement se dissiper rapidement dans les années suivantes ; les clubs insulaires délaissant alors quasi totalement la rive sud de la Méditerranée. Ce que regrette d'ailleurs, en 2001, l'ancien bastiais Merry Krimau : « *Ce serait bien aussi que le SCB jette de temps en temps un œil sur nos footballeurs* [marocains] ; *je pense très sérieusement que les dirigeants peuvent y dénicher de bons joueurs*[8] ». L'une des grandes nouveautés de la période réside dans la participation de joueurs maghrébins arrivés très jeunes dans l'île, tel le Bastiais Ismaël Triki, déjà évoqué, et pour lesquels fonctionnent encore certains mécanismes culturels. Ainsi, en 1994, la

7. *Journal de la Corse* des 25-31/05/2001, à propos du jubilé de Krimau à Bastia le 26/05/2001. L'on reconnait là, sans peine, cette conception méditerranéenne du Jus Soli, si bien mise en lumière par Christian Bromberger. Christian Bromberger, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, éditions de la MSH, 1995.

8. *Journal de la Corse, op. cit.*

revue en langue corse *A Pian'd'Avretu*[9], consacrant un numéro spécial au football insulaire, fait figurer Ismaël Triki dans le palmarès des 60 meilleurs joueurs corses de tous les temps, allant jusqu'à regretter sa non sélection par l'équipe de Corse officieuse en 1991 et 1992. Pour autant, au vu du réservoir potentiel de joueurs marocains évoluant dans les équipes amateurs en Corse, force est de constater l'extrême faiblesse des flux d'un monde à l'autre, due en partie aux carences de la détection et de la formation dans l'île mais également aux impératifs de la mondialisation.

C. Après 1993, des Marocains très discrets

Après 1993, la seule logique du professionnalisme allait peu à peu s'imposer dans les rapports entre la Corse et les footballeurs marocains, nonobstant l'élargissement des espaces de recrutement des clubs corses à l'heure de la mondialisation naissante. Le nombre de joueurs originaires de l'Afrique du Nord évoluant dans les clubs insulaires s'accroît certes de manière conséquente, mais les Marocains n'y disposent plus que de la portion congrue. De plus, la logique du professionnalisme, telle que l'on peut la voir à l'œuvre dans n'importe quel club français s'applique aussi au football corse : il s'agit soit de recruter un jeune joueur prometteur, dont le transfert ultérieur pourrait se révéler payant ; soit de profiter du prêt, par un club continental, d'un joueur ayant besoin de s'aguerrir ; soit de s'attacher les services d'un footballeur chevronné capable de renforcer un secteur déficient de l'équipe. Mais il n'y avait pas que cela.

Cette recherche de nouveaux horizons se produit à un moment où les équipes de l'île commencent à acquérir un caractère de plus en plus hétérogène quand à leur composition, rendant *de facto* toutes références culturelles communes sérieuses inopérantes. Nonobstant les profondes mutations à l'œuvre tant dans les sociétés corse que nord-africaine[10] qui éloignèrent considérablement l'île du Maghreb ; sans oublier des mouvements de replis identitaires au nord comme au sud de la Méditerranée qui offrent une image détestable de l'Autre et réactivent les stéréotypes racistes et xénophobes les plus éculés. Le tout, alors que la communauté marocaine de corse est devenue un acteur actif de la société insulaire. Pour autant, l'aspect strictement professionnel de ces migrations de très courte durée, guère plus de deux ans de contrat, n'empêche pas quelques

9. A Pian'd'Avretu, *Spiciali Ballò corsu*, nu 14/15, ghjinnaghju-ghjugnu 1994, p.35.

10. Au nord de la Méditerranée, avec la renaissance du nationalisme corse et le rejet de l'héritage colonial sous quelque forme que ce fut ; au sud de la Mer Intérieure, en particulier en Algérie, avec les nationalisations dans le secteur économique et l'arabisation dans le domaine culturel.

rares joueurs marocains de se positionner vis-à-vis des violences racistes qui, en 2004-2005, secourent la ville de Bastia, affirmant leur solidarité avec les victimes des agressions et, au-delà, avec l'ensemble des Marocains résidant sur place. Tel est le cas, en janvier 2005, de Youssouf Hadji, alors au SCB, qui, lors d'une interview accordée au journal en ligne marocain *Al Mountakhab*, répondant à une question ayant trait à la situation en Corse, n'hésite pas à déclarer : *« Il faut être professionnel et faire abstraction du contexte. Je soutiens tous les Marocains vivant en Corse ; par cette interview je leur rends hommage, c'est pour eux que je mouille le maillot à Bastia* […]. *Je pense beaucoup à eux »*[11]. Mais il est à peu près le seul dans ce cas.

II. Les championnats amateurs

A. Un phénomène récent

La présence de nombreux joueurs originaires de l'Afrique du Nord, au sein des équipes disputant les différents championnats amateurs insulaires[12], reste intimement liée aux flux migratoires ayant affecté l'île depuis les années 1960. Le nombre de Maghrébins présents en Corse s'accroît de façon considérable, alors qu'ils n'apparaissent pas dans les statistiques avant 1962. Ils représentent près de 16 000 personnes en 1982 – pour une population totale de 250 000 personnes – et pratiquement autant en 2010 – pour une population totale de 300 000 personnes – ; 80 % d'entre eux étant des Marocains, Berbères pour la plupart[13]. Les Nord-Africains représentaient ainsi un peu plus de la moitié des 26 000 immigrés présents en Corse en 2010 ; à peine plus d'un cinquième d'entre eux avait acquis la nationalité française[14]. Le profil

11. www. mountakhab. net/www/modules/news/interviews/benaskarhadji. php + corse % 2Bfootball % 2Bracisme & hl = fr & ct = clnk & cd = 36 ; janvier 2005. Il s'agissait d'une interview croisée des joueurs Youssouf Hadji et Aziz Ben Askar (Caen). Pour autant, aucun contact ne fut jamais établi entre les joueurs professionnels maghrébins et ceux évoluant dans les championnats amateurs insulaires.

12. C'est-à-dire les différents championnats de CFA, de DH et de PH.

13. Voir notamment le document réalisé par INSEE et FASILD, *Atlas des populations immigrées en Corse*, Ajaccio, 2002, 23 pages. On pourra également consulter le programme de l'Agence Nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances (ACSÉ) portant sur *Les migrations en France depuis la fin du XVIII^e siècle* auquel nous avons participé pour la Corse ; l'ensemble du travail est actuellement disponible sur le site : http ://barthes. ens. fr/clio/acsehmr/corse. pdf.

14. INSEE et FASILD, *Atlas des populations immigrées, op. cit.* Alors que la Corse est la première région de France – après l'Île-de-France – où la population immigrée est la plus nombreuse, elle reste par contre la dernière en ce qui concerne l'acquisition de la nationalité française, se situant environ quinze points en dessous de la moyenne nationale.

démographique de cette population s'est transformé peu à peu. Uniquement masculine à ses débuts, elle connaît un incontestable rééquilibrage avec la présence de 40 % de femmes et un certain regroupement familial, du moins pour les personnes âgées de moins de quarante ans. De même, leur localisation, toute en restant largement urbaine – 30 % résident à Bastia ou à Ajaccio – et en grande partie « sudiste » – 20 % de la population de la commune de Porto Vecchio –, a connu une diffusion spatiale à l'ensemble du territoire.

Ce n'est, par conséquent, que vers la fin des années 1970 que la présence des footballeurs maghrébins – c'est-à-dire quasi uniquement marocains – commence à devenir une réalité. Elle s'accroît de manière conséquente au tournant du siècle avant de connaître un certain tassement, passant de 56 joueurs en 1997, à 94 en 2002 et 73 en 2008, pour une cinquantaine de clubs environ. Cette croissance, loin d'être le fait de quelques sociétés, est quasi générale. Alors que, en championnat de PHB pour la saison 1997-1998, la moitié déjà des clubs comporte au moins un joueur maghrébin, ils sont 71 % dans ce cas cinq plus tard[15]. On enregistre une progression du même ordre dans pratiquement toutes les autres compétitions à l'exception de la PHA. Le gain provisoirement le plus important est néanmoins enregistré en PHC ; il tient à la participation, entre les saisons 2000-2001 et 2007-2008, de l'équipe de la Jeunesse Sportive Marocaine (JSM)[16]. D'autres équipes composées de joueurs marocains, ou d'origine marocaine, existèrent très brièvement[17] mais ne participèrent à aucune compétition officielle. Contrairement à ce qu'affirment certains discours, elle n'est pas la première équipe communautaire à avoir vu le jour en Corse[18]. En effet, en1997, à Ajaccio, naît l'ASC Portugues (ASCP) qui participait, et participe encore, au championnat de Corse corporatif.

La création de la JSM n'en prend pas moins une signification particulière. D'une part parce que, en s'inscrivant dans un championnat classique – à la différence de l'ASCP –, elle ne manquait pas de se confronter

15. En 1997, toutes compétitions amateurs confondues, 57 % des clubs insulaires évoluaient avec au moins un joueur d'origine maghrébine dans leurs rangs ; ils étaient 81 % dans ce cas en 2002 et seulement 52 % en 2008 (chiffres arrondis). Voir tableau en annexe.

16. Dans un premier temps, le club s'intitula AS Maghrébine Bastiaise (ASMB).

17. Comme en témoignait l'organisation, par l'ASMB, d'un tournoi de football à la fin du mois de juin 2001 sur le stade d'Erbajolo, dans l'agglomération bastiaise ; y participèrent les équipes d'Ajaccio, de l'Union Bastiaise, de Porto Vecchio Maroc, de Porto Vecchio Corse, de l'ASMB 1 et de l'ASMB 2. Voir à ce propos le *Journal de la Corse* des 6-12/07/2001.

18. Exception faite de deux équipes italiennes de l'entre-deux-guerres qui n'existèrent probablement que sur le papier.

à une tout autre réalité socioculturelle[19]. D'autre part, parce que, en l'espace d'un an (2000-2001), les violences racistes et xénophobes augmentent de 50 % en Corse, après plus de trois ans de baisse continue, et pouvait la faire apparaître comme une première tentative de repli communautaire dans une ville – Bastia – où 60 % des étrangers sont de nationalité marocaine[20]. Cette impression a pu être renforcée par la suite du fait de la hausse vertigineuse des actes racistes dans l'île, lui conférant par la même tous les aspects de la prophétie auto-réalisatrice. Pourtant, après plus d'un lustre d'existence, force est de constater que le club ne constitue nullement un pôle d'attraction communautaire. Au contraire, le nombre de joueurs maghrébins au sein des autres équipes insulaires continue de croître, alors que le *turn over* des joueurs de la JSM se révèle important, de l'ordre de 70 % en cinq ans, pour un effectif d'environ 25 footballeurs[21]. La plupart d'entre eux quitte la JSM pour intégrer un autre club de la région bastiaise. Au vu de l'origine des joueurs, la plupart issue d'une immigration récente, il ne semble pas exagéré de considérer la JSM comme une sorte de « sas » permettant le passage ultérieur dans un autre club. Du reste, on se gardera d'oublier que, aux dires mêmes du président, la fondation de la société avait été faite dans un but clairement social et non communautaire : *« Je voyais ces jeunes traîner toute la journée dans la rue, ils risquaient de faire des bêtises ; il fallait les sortir de la rue »*[22]. Ceci dit, il apparaît clairement que le regroupement communautaire en matière sportive n'a pas réussi à s'imposer comme une alternative crédible ; le club déclare forfait à l'orée de la saison 2007-2008 et disparaît.

B. Des joueurs comme les autres ?

Cette participation officielle aux compétitions pose la question de la confrontation sportive permanente entre les footballeurs de différentes origines. Celle-ci prend parfois un caractère inquiétant et semble

19. Notamment lors de rencontres avec des clubs de villages de l'intérieur de l'île, relativement moins confrontés à l'altérité que ceux du littoral.

20. *Si les Marocains sont largement majoritaires à Bastia, où ils représentent 60 % des étrangers, il n'en est pas de même à Ajaccio où l'on trouve une forte communauté tunisienne […]. Au sein même des deux principales villes insulaires, la répartition de la population étrangère est très hétérogène : à Bastia, les étrangers représentent près de trois habitants sur dix dans les quartiers du Vieux Port et de la Citadelle, tandis qu'à Ajaccio la proportion maximale d'étrangers atteint moins de deux habitants sur dix autour de la gare, dans les quartiers des Cannes et des Jardins de l'Empereur. Préfecture de la Corse-du-Sud, Diagnostic sur les discriminations raciales et xénophobes en Corse-du-Sud*, Ajaccio, 2004, p. 4.

21. Entrevue avec le président de la JSM, Bastia le 15/09/2007.

22. *Ibid.* La personnalité même du président confirme cet état de fait : militaire de carrière en activité, né à Oran en 1960 de parents marocains, il arriva à Bastia en 1962 et s'installa avec ses parents dans le quartier populaire de la Place du marché, où il réside toujours actuellement.

marquée du sceau de la discrimination : *« Il y a du favoritisme à la Ligue ; ils sont plus tatillons avec nous. On gêne, un délégué nous a même dit "il faut arrêter le club"* […]. *Quand on joue, il n'y a jamais d'arbitre […] et quand il y en a, il est contre nous »*[23]. Mais également par la violence et le racisme[24], aux dires du président de la JSM, lui-même victime d'une agression lors d'une rencontre régionale de Coupe de France : *« Certaines équipes jouent très dur contre nous […] c'est pour ça que nos joueurs changent souvent de club, ils en ont marre de se faire frapper […] souvent on nous insulte, sales Arabes ! »*[25]. En septembre 2007, face aux difficultés de tous ordres, la JSM se retire finalement du championnat de PH1[26]. Les joueurs de cette équipe ne sont pas les seules victimes de cette agressivité ; un footballeur n'appartenant pas à ce club confirme que *« sur le continent, il y a autant de racisme qu'ici. Mais en Corse, on le montre ouvertement,* […]. *Au foot, le Marocain, c'est celui qui s'en prend plein la gueule*[27] ; ajoutant de manière significative : *J'aimais ce pays, je me sentais vraiment corse. C'est fini »*[28]. Ces difficultés rencontrées sur les terrains insulaires semblent confirmer, en partie, l'enquête menée par la LICRA concernant le racisme dans le sport où l'on observe *« des tensions exacerbées entre les équipes urbaines et les équipes rurales, témoin d'une fracture entre ces deux milieux. Le fait que d'un côté on retrouve des populations où la mixité est forte et d'un autre des populations où les minorités sont sous-représentées est fréquemment une source de conflits »*[29].

Il convient néanmoins de s'arrêter un moment sur les différents éléments de ce discours. S'il apparaît incontestable que, en certaines occasions, la qualité « d'arabe » des joueurs constitue bien une « circonstance aggravante », marquée du sceau du racisme, cela ne saurait dissimuler les soubassements clairement « victimistes » d'une partie de ces récits. En effet, on retrouverait sans peine les mêmes thèmes développés dans le

23. *Ibid*.

24. Officiellement toujours très difficile à mesurer dans le sport insulaire ; en 2007, la ligue contre le racisme et l'antisémitisme (LICRA) rappelait que : *À noter tout de même la première réponse corse en 3 années d'enquête. LICRA, Racisme dans le sport : enquête au cœur des communes françaises. Saison 2006-2007*, juillet 2007, p. 4.

25. Entrevue avec le président de la JSM, *op. cit.*

26. Lorsque nous l'avons interviewé, le président nous fit part des énormes difficultés financières rencontrées par le club ; il ne savait toujours pas, à quelques jours de la reprise du championnat, si son équipe pourrait s'engager dans la compétition.

27. *Libération* du 8/05/2004, le titre de l'article était : *En Corse, le bon Arabe doit baisser la tête.*

28. *Ibid.*

29. LICRA, *Racisme dans le sport, op. cit.,* p. 2.

discours de nombreux autres présidents et joueurs de clubs insulaires ; il semblerait bien que nous soyons confrontés là au discours victimaire classique en pays méditerranéen. Ainsi en est-il, pour partie, des griefs adressés aux structures administratives régionales, en l'occurrence la partialité et l'incapacité de la LCF ; nonobstant les difficultés récurrentes de l'arbitrage en Corse[30] et ce pratiquement depuis l'introduction du football dans l'île au tout début du XX^e siècle. C'est d'ailleurs en tant qu'arbitre que le président de la JSM est agressé en novembre 2006 et non pas en tant que représentant d'une équipe « communautaire ». Quand au jeu dur tout aussi souvent évoqué, il apparaît assez clairement qu'il devient la règle dès que l'équipe adverse est menée au score ; or, il s'agit là d'un comportement « classique » dans le football insulaire, toutes équipes confondues.

Cette vision correspondant aux schémas classiques d'affrontements, tels que l'on avait pu les observer avant 1945, se rencontre donc également chez les joueurs maghrébins. Un exemple supplémentaire nous en est fourni par cette véritable mise en scène de la vie quotidienne où le respect de l'autre dépend étroitement de sa capacité à répondre aux attentes sociales, fussent-elles violentes : *« Sur le terrain, il faut s'imposer, il faut être fort pour être accepté ; il faut intimider l'adversaire* […]. *Dès fois, on s'accroche bien sur le terrain, on se donne des coups, mais à la fin on se serre la main et on discute ensemble »*[31]. Les insultes devenant alors une arme supplémentaire dans la tentative de déstabilisation de l'adversaire, même si, en certaines circonstances, l'injure raciste est effective et volontaire et qu'il ne s'agit nullement de la passer sous silence.

Si bien que, sans vouloir minimiser les aspects inquiétants de certaines situations où le racisme constitue bien le soubassement et la cause des agressions physiques et/ou verbales, force est de constater le comportement finalement « identitaire », si l'on nous permet le terme, des joueurs marocains ; même si ces derniers sont parfaitement conscients du fait que *« lorsqu'on est Maghrébin, il faut être encore meilleur que les autres pour être accepté »*[32]. De ce point de vue, leur condition n'est pas sans rappeler celle de leurs prédécesseurs italiens en général et sardes en

30. Voir, entre autres, le journal *Le Monde* qui, dans son édition du 16 novembre 2006, relevait que *Le président de l'Union nationale des arbitres de football (UNAF), Bernard Saules, a indiqué mercredi que tous les arbitres amateurs feront grève lors des deux prochaines journées en Corse, suite à l'agression de trois arbitres en Haute-Corse dimanche.*

31. Entrevue avec le manager sportif de Pieve di Lota, chargé également de la formation des équipes de jeunes, Bastia le 28/10/2007.

32. *Ibid.*

particulier. Il n'est pas absurde non plus de considérer que les différences de traitement sur le terrain, lorsqu'elles existent, ne se font pas nécessairement en fonction de l'appartenance « communautaire », mais sont aussi dues à un certain fossé générationnel, les jeunes joueurs ayant un comportement ressenti par les plus anciens – et ce quel que soit leur origine – comme plus agressif. De même est-il intéressant de noter, même si elles ne sont pas systématiques, les différences de comportement entre les joueurs marocains nés sur place, ou venus très jeunes, et ceux arrivés adolescents ou déjà adultes en Corse. Ces derniers, évaluant mal les modes de fonctionnement insulaires, peuvent alors devenir en certaines occasions des victimes expiatoires par excellence. Néanmoins, l'une des différences fondamentales entre la situation des Marocains – et plus largement des Maghrébins – et celle de leurs prédécesseurs Italiens, réside, non pas tant dans la dégradation de l'environnement socio-économique de l'île, que, une fois encore, dans un confus sentiment de perte d'identité et plus encore de flou identitaire chez les Corses ; situation parfois propice à un rejet de l'Autre.

La situation des footballeurs marocains dans le monde de l'amateurisme ne peut donc se comparer avec celle de leurs homologues du professionnalisme, ne serait-ce que parce que les enjeux, et pas seulement sportifs, en sont fondamentalement différents.

ANNEXES

1. Joueurs marocains ou d'origine marocaine ayant évolué à l'ACA, au GFCOA et au SCB depuis 1957 :

1957-1969, dix joueurs maghrébins dont deux Marocains :
Ben Saïd, (?, 1945), AC Ajaccio, saison 1965-66.
Brahim Zahar, (Casablanca, 23/03/1935), SC Bastia, saison 1965-66.

1970-1993, huit joueurs maghrébins dont six Marocains :
Abdelkrim Merry « Krimau », (Casablanca, 13/01/1955), SC Bastia, saisons 1974-1980.
Rachid Ben Said, (?), SC Bastia, saison 1981-1982.
Ismail Triki, (Zenata, 1/08/1967), SC Bastia, saisons 1986-1993.
Hassan Hanini (?), GFCO Ajaccio, saison 1987-1988.
Rachid Saadini, (Casablanca, 24/06/1959), GFCO Ajaccio, saison 1987-1988,
Aziz El Ouali, (Aït Brahim, 1/10/1970), SC Bastia, saison 1993-1994.

Depuis 1994, seize joueurs maghrébins dont trois Marocains :
Walid Regragui, (Corbeil-Essonnes, 23/09/1975), AC Ajaccio, saison 2001-2004.

Youssouf Hadji, (Ifrane, 25/02/1980), SC Bastia, saisons 2003-2005.

Mounir Diane (Ouled Abbou, 16/05/1982), SC Bastia, saison 2005-2006.

2. Joueurs originaires du Maghreb évoluant dans les clubs amateurs corses :

Championnats/saisons	1996-1997	2001-2002	2007-2008
CFA 1		3 (3/3) soit 1	
CFA 2		3 (3/5) soit 0,6	
DH	12 (7/12) soit 1*	18 (11/14) soit 1,28	18 (8/14) soit 1,28
PHA	18 (10/12) soit 1,5	21 (10/14) soit 1,5	23 (10/14) soit 1,6
PHB	9 (6/12) soit 0,75	18 (9/12) soit 1,5	11 (4/12) soit 0,91
PHC1	9 (6/12) soit 0,75	22 (5/7) soit 3,14 (corrigé en 1) **	4 (2/8) soit 0,5
PHC2	8 (3/9) soit 0,8	9 (5/7) soit 1,28	17 (4/9) 1,88 (corrigé en 0,33)
TOTAL	56/56 soit 1	94/55 soit 1,74	73/52 soit 1,40
TOTAL en %	**57 %*** **	**81 %**	**52 %**

* 12 joueurs dans 7 clubs sur un total de 12 clubs, soit une moyenne de1 joueur par club.

** Compte-tenu de la présence d'équipes réserves de clubs évoluant à l'échelon supérieur.

*** Soit une moyenne de 57 % de clubs comptant au moins un joueur maghrébin dans son effectif.

ALLOCUTION DE CLÔTURE

Driss el Yazami
Président du Conseil
de la Communauté marocaine à l'étranger

Fruit d'un colloque international organisé par le CCME, cet ouvrage constitue une contribution significative à l'histoire des sportifs marocains du monde, à l'histoire de l'immigration et à l'histoire du sport au Maroc. Il éclaire en même temps les enjeux actuels auxquels sont confrontés à la fois les jeunes sportifs issus de l'immigration et le sport national.

Rassemblant près de 150 participants venus du Maroc et de treize autres pays (Belgique, Espagne, France, Italie, Suède, Royaume-Uni, Irlande, Qatar, Pays-Bas, Émirats Arabes Unis, Algérie, Canada et Etats-Unis), ce séminaire a été d'une rare intensité, grâce à la richesse des contributions académiques, des témoignages et des échanges avec l'assistance. Historiens du sport, sportifs à la retraite ou encore en activité et journalistes spécialisés ont participé aux débats. Cette diversité a été aussi significative en termes de fédérations sportives marocaines représentées et de disciplines sportives traitées : du football masculin et féminin (avec la présence de Ibstissam Bouharrath de Belgique) à l'athlétisme et la natation, en passant par les sport mécaniques, les arts martiaux, le ski alpin ou l'escrime.

Les deux journées du séminaire ont été aussi intenses avec plusieurs moments chargés d'émotion lors des hommages rendus à des vétérans ou à de jeunes sportifs : les premiers athlètes marocains Hamza Ben Moha, Bakir Benaïssa, Maguini Bensaïd et le champion olympique Saïd Aouita ; les footballeurs Larbi Ben Barek, Abderrahman Belmahjoub, Merry Krimau, Noureddine Kourichi, Abdellah Zhar, Riahi, Brahim Tattum, Hassan Akesbi, Abdellah Sttati,… ; le tennisman Hicham Arazi ; le rugbyman et ancien capitaine de France Abdellatif Benazzi ; les champions en sports de combat Fikri Tijarti, Adil Belgaïd et Khalid

El Quandili ; les Marocains d'adoption Nicole Pellissard et Marcel Cerdan ; mais également les journalistes sportifs avec feu Abdellatif El Gharbi.

Mais au-delà de l'émotion qui a imprégné ce colloque, c'est bien l'émergence d'un champ historique encore trop peu défriché dont cet ouvrage témoigne. Depuis les années 1930, des dizaines et des dizaines de sportifs marocains (à l'instar de leurs collègues algériens et tunisiens) ont vécu dans l'immigration, et leur contribution à l'histoire du sport des pays d'immigration reste par trop méconnue. Mais ce retard commence heureusement à être comblé, comme on le verra dans de nombreuses contributions, par l'historiographie des pays de résidence. Un peu partout en Europe, l'immigration n'est plus appréhendée sous le seul angle de l'histoire sociale et de nombreux jeunes chercheurs orientent leurs travaux vers de nouveaux horizons, éclairant des pans entiers de l'histoire de l'immigration dans le domaine du cinéma, de la littérature, des guerres européennes, des arts plastiques, de l'action civique,… Enrichie par les apports de l'histoire culturelle, politique, militaire et l'histoire des relations internationales comme des représentations, l'histoire de l'immigration échappe désormais à la seule approche économiciste.

Ce faisant, ces avancées de la recherche, en Europe notamment, nous aident aussi à enrichir l'écriture de notre propre histoire nationale. Dans leur écrasante majorité, les sportifs marocains du monde ont contribué à l'histoire du sport sur les deux rives. Mais si leur apport en Europe commence à être connu et reconnu, il est encore loin de faire l'objet d'études scientifiques au Maroc même. C'est la raison pour laquelle ce colloque a été ressenti par les sportifs présents comme un moment de reconnaissance, mais aussi l'amorce d'un chantier qu'il faut encore parachever. La présence dans ce séminaire de jeunes historiens marocains, qui ont procédé à un premier recueil de la mémoire des anciens sportifs, a été encouragée par le Conseil dans cette perspective.

Outre cet éclairage historique et les horizons qu'il ouvre, l'ouvrage met en exergue la complexe question de *l'identité sportive*, de plus en plus confrontée à celle de la *nationalité*, équation nouvelle soulevée par deux dynamiques concomitantes, mais indépendantes l'une de l'autre. Il y a d'une part l'émergence des nouvelles générations de sportifs issus de l'immigration et, d'autre part, le recrutement par certains pays, notamment au Golfe, de sportifs nationaux confirmés. Ces réalités sont, on le sait, des reflets dans le champ sportif, des mutations profondes des populations émigrées. Mais dans les deux cas, la question de la nationalité se pose, avec d'une part les interrogations intimes de chaque individu et les choix qui en découlent et, d'autre part, les conséquences de ces choix sur les

stratégies sportives nationales, bousculées par ces décisions individuelles.

Double nationalité, double appartenance, voire pluri-appartenance : certains pays comme la France l'autorisent, d'autres pas. Dans un monde globalisé, la question de la mobilité a ainsi engendré une flexibilité de la notion d'identité nationale, une amplification du transnationalisme. Y compris dans le domaine du sport dont les frontières n'épousent plus nécessairement les frontières nationales, avec des sportifs confrontés de plus en plus à des choix, qui ne reflètent pas toujours leurs sentiments profonds et le pluralisme dont ils sont les héritiers. Et même lorsque les sportifs nés ou évoluant depuis longtemps à l'étranger font le choix du cœur et optent pour le Maroc, ce qui reste le cas pour la majorité d'entre eux, les réactions du public fluctuent beaucoup entre vénération et rejet, surtout à l'égard de certains sportifs, considérés dans quelques cas extrêmes comme des « traîtres ».

En tout état de cause, le sport national ne peut faire l'économie des talents de l'étranger et la question d'un effort accru pour attirer les sportifs marocains de l'étranger a été très discutée lors de ce séminaire, avec deux problématiques soulevées : quelle politique de détection et de veille et quelles politiques d'accueil faut-il adopter pour renforcer cet apport ?

Enfin, les contributions soulignent la dimension du sport comme un moyen de promotion sociale et sa fonction sociale de ressort et de ciment de la fierté nationale. Elles mettent aussi en exergue l'apport inédit de nombreux jeunes champions d'origine marocaine qui investissent de plus en plus dans le développement humain, en veillant à un véritable transfert de compétences et de valeurs et à la transmission de savoir-faire, d'expériences dans différentes disciplines (kick-boxing, full-contact, boxe, judo, tennis) vers leur pays d'origine par la création de centres de formations, d'associations et d'entreprises. Khalid Rahilou né en France, ayant porté les couleurs du Maroc aux Jeux olympiques de Séoul, et installé définitivement depuis dix ans à Casablanca où il a monté une association, *Team Rahilou*, et qui nous déclare : *« A quoi cela me sert-il d'être champion du monde si cela n'apporte rien à mon pays ? »* ; Adil Belgaid, fondateur de la première école des arts martiaux à Salé ; Khalid El Quandili, avec son association *Sports insertion jeunes*, en France et une action similaire au Maroc, Abdelatif Benazzi avec l'association *Noor* ; Hicham Arrazi avec son projet d'Académie du tennis au Maroc.

Cet ouvrage, comme évoqué ci-dessus, est l'amorce d'une entreprise collective de mémoire et d'histoire, mais les contributions évoquent plusieurs pistes de travail pour demain et qui constituent autant de recommandations qu'il faudra affiner et discuter avec les partenaires du Conseil.

Il a ainsi été proposé la création d'un Musée du sport au Maroc pour faire connaître les sportifs du Maroc et de l'étranger, archiver tous les documents et supports iconographiques, audiovisuels et préserver ce patrimoine. La nécessité de mettre sur pied des programmes d'histoire orale auprès des vétérans a été rappelée. Les sportifs présents ont affirmé être disponibles pour cette entreprise et ont confirmé leur générosité en amenant lors du colloque photos et archives personnelles. D'autres suggestions ont été avancées comme l'organisation d'un rendez-vous annuel des sportifs marocains du monde et des meetings et des rencontres annuelles internationales dans les différentes disciplines sportives. Les difficultés des sportifs après la fin de leur carrière ont été soulignées : certains, retraités très jeunes, peuvent vivre dans des situations précaires. A cet égard, des propositions ont été faites comme la mise en place d'un plan post-carrière pour certains.

Le lecteur averti regrettera probablement, à l'image de nombreux participants au séminaire, certains manques (comme par exemple dans le domaine des sports mécaniques) et des absences notables. Engagés dans la participation au championnat du monde, Samira et Mehdi Bennani n'ont pu être des nôtres. D'autres ont souligné la faible présence des sportives marocaines au colloque, comme N. Bidouane ou N. El Moutawakill. En raison d'engagements antérieurs, elles n'avaient pu répondre à notre invitation. Il n'en reste pas moins que ce séminaire pourrait constituer, à la condition de continuer l'effort entrepris, un tournant dans l'histoire du sport national et l'histoire de l'immigration.

Remerciements

Le Conseil de la Communauté marocaine à l'étranger exprime ses plus vifs remerciements à toutes celles et à tous ceux sans lesquels ce colloque et la publication de ces actes n'auraient pu aboutir.

A son partenaire média, la chaîne marocaine 2M. Merci à Salim Cheikh, à Samira Sitaël et à leurs équipes qui ont prolongé ce colloque par une très grande et belle soirée *« Sportifs en or »*. A M. Fayçal Laraïchi et ses équipes, toujours disponibles. A Radio Mars. Au journal Al Mountakhab. A VH magazine.

Aux journalistes sportifs marocains et à leurs associations, qui ont été ses complices dans la préparation : Belaïd Bouimid, Najib Salmi, Nouredine Regragui, Hassan Boutabsil, Mustapha Badri, Lino Bacco, Karim Idbihi, Badreddine Idrissi, Nouri El Gharbi, Mimoun Mahroug, Taoufik Boubker, Mustapha Elbied, Mohamed Ben Deddouch.

Aux journalistes de la presse télé, écrite et radiophonique qui ont assuré une forte couverture de la conférence.

Merci aux personnalités marocaines du monde du sport qui ont participé aux travaux : le doyen Mohamed Mjid, le président Hassan Sefrioui, Khalifa Siraj, Ahmed et Mustapha Ben Barek, Mohamed Ahansal, Karim Mosta, Mustapha Belcaid, Mohamed Sahraoui, Ghaouti Ksioua, Mohamed Boudouane, Saâd Tawfik, Miloud Demnati, Fatima El Faquir, Fatima Aârab, Ibtissam Bouharrath, Samira Bennani, les footballeurs Abdellah Zhar, Brahim Tattum, Hassan Akesbi, Abdellah Sttati, Mohammed Riahi, Merry Krimau, Noureddine Kourichi, Abderrahmane Belmahjoub, Abdelkhalek Louzani, Mohammed Timoumi, Badou Zaki, Rossi, les premiers athlètes marocains Hamza Ben Moha, Bakir Ben Aïssa, Maguini Bensaïd, les champions olympiques Saïd Aouita et Hicham El Guerrouj, le tennisman Hicham Arazi, les champions en sports de combat Fikri Tijarti, Adil Belgaid, Khalid El Quandili, Khalid Rahilou, Badr Harri, Abdelkader Zrouri et la *« Marocaine d'adoption »* Nicole Pellissard.

Merci à Naïma Yahi et à Yvon Gastaut qui ont cru dès le départ à ce projet et qui l'ont conçu avec l'équipe CCME. Aux chercheurs étrangers et marocains qui ont répondu à notre invitation.

A l'association Génériques.

Merci à l'ami et au complice Abdelkader Retnani qui a accompagné le projet et avec lequel cet ouvrage est édité.

Merci enfin à l'administration du Conseil et à ses membres qui ont œuvré sans relâche pour la réussite du séminaire et de la publication.

TABLE DES MATIÈRES

Allocutions d'ouverture :

Moncef Belkhayat,
Ministre de la Jeunesse et des Sports 7

Younès Ajarraï,
Membre du CCME,
Président du groupe de travail Cultures,
Education, Identités 11

Hommage à feu Abdellatif El Gharbi, doyen des journalistes marocains
Mohamed Ben Deddouche 15

Partie I : Parcours pionniers

Larbi de Marseille : regards de la presse marseillaise
sur « La Perle noire » de Casablanca,
Laurent Bocquillon, doctorant, Université de Nice, France 21

Marcel Cerdan, le « Bombardier marocain », champion du monde,
Stanislas Frenkiel, historien, Université Paris-Sud XI, France 29

Football : de l'exportation à l'importation des talents,
Faouzi Mahjoub, journaliste, France 39

Les pionniers de l'athlétisme marocain, de 1920 à 1960
Khalifa Siraj, ancien président de la Fédération royale marocaine d'athlétisme 47

Au filtre de la mémoire d'une *Mouette marocaine*,
Nicole Pellissard-Darrigrand,
Ancienne championne du Maroc de natation, France 51

Partie II : Les sportifs marocains du monde,
champions pluridisciplinaires

Marocains de cœur ! L'attachement des sportifs franco-marocains
de haut niveau à leur pays d'origine,
Yvan Gastaut, maître de conférences, France 57

Abdelatif Benazzi : un symbole d'intégration,
Nathalie Pantaléon, maître de conférences, Université de Nice, France 69

Hicham Arazi, citoyen du monde,
Thierry Long, maître de conférences, Université de Nice, France 79

Le Maghreb, le basketball américain et la mondialisation sportive,
Loïc Artiaga, maître de conférences, Université de Limoges, France 87

Le Républicain lorrain et les identités médiatiques d'Adil Belgaïd.
Étude d'une trajectoire réussie,
Jean-François Diana, maître de conférences, Université de Metz, France 99

Khalid El Quandili, la boxe américaine et l'insertion par le sport
dans les banlieues françaises,
Ahmed Boubeker, chercheur, Université de Metz, France 109

Partie III : Les chemins de l'identité sportive

Migration, engagement et transnationalisme chez les sportifs marocains,
Piero-D. Galloro, professeur, Université de Metz, France 117

Les transfuges du sport marocain vers les pays du Golfe :
l'épreuve de la nationalité,
Najib Bencherif, journaliste Al Arabiya, Emirats Arabes Unis 133

Les enjeux du présent,
Saïd Aouita, champion olympique d'athlétisme, Maroc 139

Partie IV : Footballeurs d'ici, footballeurs d'ailleurs

Du championnat de France de football à l'équipe nationale :
destins croisés de Merry Krimau et de Nordine Kourichi,
Naïma Yahi, chargée de recherche, Association Génériques, France 147

Spécificité et historicité des joueurs marocains en équipe de France de football
au regard des autres sélectionnés coloniaux,
Pascal Blanchard, historien, Groupe de recherche ACHAC
(association Connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine), France 153

De l'Atlas au Plat pays : les trajectoires migratoires
des footballeurs marocains en Belgique,
Xavier Breuil, chercheur, Université libre de Bruxelles, Belgique 165

Des footballeurs marocains devenus héros locaux en Grande-Bretagne,
Philip Dine, maître de conférences, Université Nationale, Irlande 177

L'apport des Marocains au football corse,
Didier Rey, maître de Conférences, Université de Corse, France 185

Allocution de clôture :

Driss El Yazami,
Président du CCME 199

Remerciements 203

Achevé d'imprimer
sur les presses de la SAI
18, allée Marie-Politzer
64200 Biarritz
Le 2 février 2011

Dépôt légal : février 2011